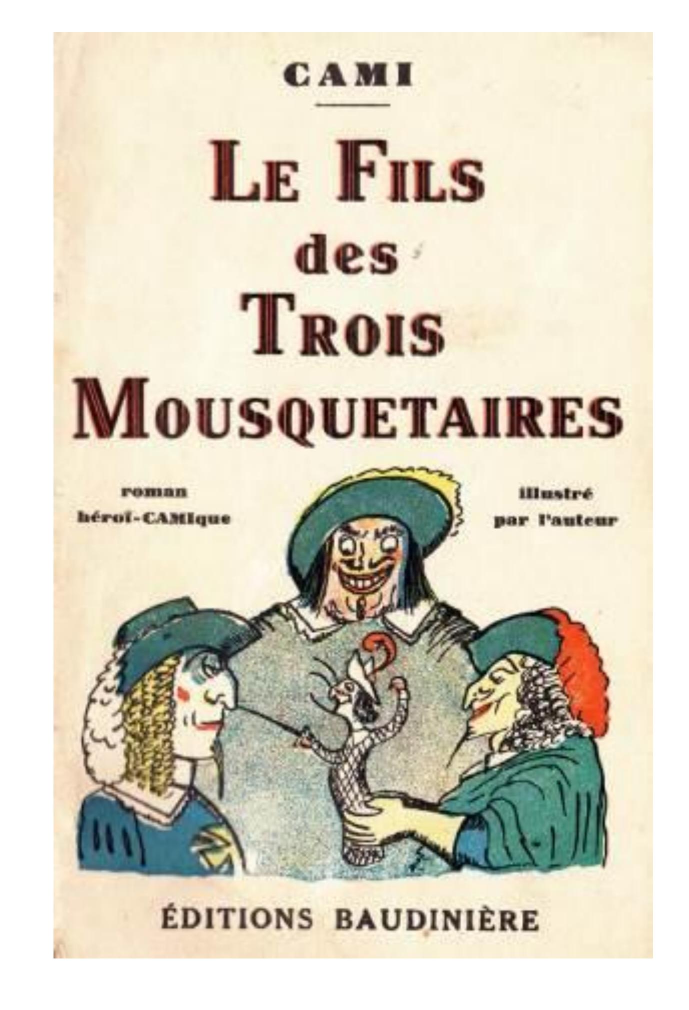
Édition du groupe « Ebooks libres et gratuits »



Pierre-Henri Cami

LE FILS DES TROIS MOUSQUETAIRES

Roman Héroï-CAMIque
Illustrations de l'auteur

1947

Table des matières



I

OÙ LE LECTEUR RETROUVERA AVEC PLAISIR UN HÉROS SYMPATHIQUE DE DUMAS PÈRE

À l'époque où commence notre récit, par un bel après-midi d'août 1680, la rue des Lombards à Paris présentait une animation extraordinaire.

Une foule composée en majeure partie de braves ménagères et de jeunes filles se pressait devant une épicerie portant comme enseigne *Au Pilon d'Or*. Sur une large bande de calicot, accrochée au-dessus de la boutique, se lisait en énormes caractères l'inscription suivante :

GRANDE EXPOSITION DE BLANC

L'épicerie était noire de monde.

Mais les acheteuses avaient beau lancer des regards investigateurs dans tous les coins et recoins de la boutique, elles ne parvenaient pas à découvrir la plus petite pièce de

lingerie ni le moindre coupon d'étoffe. Derrière ses comptoirs, entouré de ses garçons épiciers, Maître Planchet souriait avec satisfaction.

— Eh bien ! Maître Planchet, interrogèrent à la fois plusieurs acheteuses, votre *Exposition de Blanc* n'est donc pas pour aujourd'hui ?

— Si fait, chères clientes, si fait ! Et vous pouvez commencer vos achats !

— Mais, s'écrièrent en chœur toutes les ménagères, nous ne voyons pas de linge à acheter !

— Du linge ? mais je ne vends pas du linge, mesdames ! Je suis épicier !

— Comment ! mais n'annoncez-vous pas à l'extérieur une Exposition de Blanc ?



— Oui, mesdames, une « *Exposition de Blanc… de blanc d'Espagne* ! » Regardez, les comptoirs en sont couverts, faites vos commandes ! Profitez de l'occasion ! La vente commence !

Quelques commères essayèrent bien de protester, mais, entraînées par la joyeuse humeur de Maître Planchet, les clientes, d'abord ahuries, prirent la chose du bon côté et commencèrent leurs achats.

— Ah ! ce maître Planchet ! s'exclamait une acheteuse, il n'y a que lui pour avoir de pareilles idées !

— C'est un grand commerçant, affirmait sentencieusement une vieille commère.

— Et puis, il est si complaisant, ce brave M. Planchet, déclarait une acheteuse, qu'il est impossible de lui en vouloir. Pensez, ma chère, qu'il a installé une sonnette de nuit à la porte de sa boutique et qu'on peut se faire servir à n'importe quelle heure !

— C'est vrai, approuva une grosse commère. Pas plus tard que l'autre nuit, mon cher époux, ayant eu une envie subite de morue à l'huile, je vins carillonner au *Pilon d'Or* sur le coup de deux heures du matin et je pus contenter le désir de mon cher Anselme !

Et pendant que se poursuivaient ces intéressantes conversations, la vente du blanc d'Espagne battait son plein.

L'épicerie ne désemplissait pas. Jusqu'au soir, ce fut un défilé ininterrompu d'acheteurs avides de profiter de cet important arrivage de blanc d'Espagne.

Lorsque la nuit fut venue et que les derniers clients eurent terminé leurs achats, pendant que les commis épiciers achevaient de remettre en ordre les comptoirs et fermaient l'épicerie, maître Planchet passa dans l'arrière-boutique.

— Bonne journée, dame Jeanne ! s’écria-t-il joyeusement en s’adressant à une plantureuse créature d’une quarantaine d’années occupée à préparer le dîner devant la vaste cheminée de l’arrière boutique.



— Ah ! monsieur Planchet, vous n’êtes pas raisonnable ! grogna dame Jeanne, vous vous tuerez à la tâche !

— Il faut bien travailler, dame Jeanne, et gagner de l’argent pour ma chère petite Blanche-Mignonne, la frêle et gracieuse orpheline que sa mère me confia avant de mourir.

— Et vous n’avez certes pas trahi la confiance de la pauvre morte inconnue, mon bon maître, car depuis dix-huit ans, vous avez élevé et dorloté Blanche-Mignonne comme un véritable père.

— Bon… bon… fit maître Planchet ému, mais n’est-ce pas aussi une certaine dame Jeanne qui, par son dévouement à toute épreuve, m’aida à élever et à choyer cette chère enfant ?

« À propos, pourquoi n'est-elle pas descendue ? Serait-elle souffrante, notre Blanche-Mignonne ?

— Non, non, Dieu merci !… Blanche-Mignonne s'est rendue à Saint-Merri comme elle le fait chaque jour, afin de prier pour sa pauvre mère et pour vous aussi certainement, mon bon maître.

— Noble et chaste créature ! Ah ! c'est une terrible et sombre histoire que la sienne ! La pauvre enfant ignore tout du drame mystérieux qui fit mourir sa mère de désespoir. Et dire que demain…

— Demain ? interrogea anxieusement dame Jeanne.

— Demain, poursuivit Planchet, demain, je vais être obligé de lire à Blanche-Mignonne le manuscrit que sa mère me confia à son lit de mort, et qui contient le récit détaillé du calvaire de la malheureuse femme. La mourante me fit jurer solennellement de communiquer l'histoire de sa vie à Blanche-Mignonne dès que celle-ci aurait atteint sa dix-huitième année. Demain, Blanche-Mignonne aura dix-huit ans. Je dois accomplir les dernières volontés de la morte. D'ailleurs, poursuivit Planchet, la lecture de ce manuscrit ne sera pas inutile, car la morte demande à sa fille de venger sa mémoire et…

— Ciel ! interrompit dame Jeanne en levant les bras, comment voulez-vous qu'une frêle et douce orpheline comme Blanche-Mignonne puisse venger sa mère ?

— Évidemment… évidemment… balbutia Planchet, mais Blanche-Mignonne est jeune et belle, et un jour ou l'autre elle peut être aimée par un courageux et loyal gentilhomme qui l'aidera à accomplir les dernières volontés de la morte !

— Ah ! soupira dame Jeanne, si encore elle rencontrait sur le chemin de sa vie un homme comme celui-ci !…



Et dame Jeanne désignait, tout en parlant, un tableau suspendu au mur représentant la tête martiale et spirituelle de d'Artagnan.

— Ou comme celui-là, fit Planchet en désignant un deuxième tableau représentant les nobles traits d'Athos.

— Ou comme celui-là !… continua dame Jeanne en regardant un troisième tableau dans le cadre duquel la tête du bon géant Porthos semblait être à l'étroit.

— D'Artagnan, Athos, Porthos !… Les Trois Mousquetaires ! soupira mélancoliquement Planchet ! Ah ! oui, dame Jeanne, on peut le dire, ceux-là étaient des hommes !…

À l'évocation de ces trois noms bien-aimés, le vieux Planchet sentit un flot de souvenirs remonter soudain le courant de sa mémoire, un monde de fantômes et de choses évanouies depuis longtemps s'éveillait en lui ! Il fixait avec tristesse le portrait de son ancien maître, d'Artagnan.

Il revoyait par la pensée toutes les héroïques aventures qu'il avait vécues lorsqu'il était valet de l'illustre mousquetaire gascon ; les chevauchées endiablées en compagnie d'Athos et de Porthos, les deux amis fidèles de d'Artagnan, et de leurs valets Grimaud et Mousqueton !

Tous étaient morts à présent !

Des trois héros de l'immortelle épopée, d'Artagnan était tombé le dernier d'un boulet en pleine poitrine au siège de Maestricht en 1673.

Sept ans s'étaient déjà écoulés depuis la mort du légendaire héros, et le vieux Planchet était le seul survivant de cette nouvelle odyssée, chantée depuis par le grand Dumas et dans laquelle Planchet avait joué son petit bout de rôle, avant de s'établir épicier rue des Lombards, à l'enseigne du *Pilon d'Or* !

Oui, c'était tout ce passé à jamais disparu c'était toute sa jeunesse que le vieux Planchet revivait en contemplant avec amour les portraits des trois mousquetaires.

Une grosse larme roula silencieusement sur la joue du brave épicier.

— Vous pleurez ! Monsieur Planchet, s'écria dame Jeanne !

Le vieil épicier tressaillit, l'exclamation de dame Jeanne venait de l'arracher à sa triste rêverie.

— Ce n'est rien, ce n'est rien, dit-il.

Et se rappelant soudain le sujet de sa conversation avec dame Jeanne :



— Oui, vous aviez raison, reprit-il, ma brave Jeanne, c'est un homme comme l'un ou l'autre de ces trois-là qu'il faudrait à notre chère Blanche-Mignonne pour lui prêter l'appui de son bras dans la lutte qu'elle devra entreprendre un jour.

— Et dire que de tels hommes n'ont pas eu de fils pour leur succéder et hériter de leurs nobles qualités.

— Athos avait un fils, Raoul, vicomte de Bragelonne, mais il est mort aussi, le pauvre enfant, dit tristement Planchet. Pourtant, ajouta-t-il, tandis qu'une lueur d'espoir éclairait ses yeux, qui sait, il existe peut-être encore un descendant des trois Mousquetaires !

— Un descendant des trois Mousquetaires !

— Oui, dame Jeanne.

— Un fils de monsieur d'Artagnan ?

— Non, dame Jeanne.



— De monsieur Athos, peut-être ?

— Non, dame Jeanne.

— De monsieur Porthos, alors ?

— Non, dame Jeanne ; le descendant des Trois Mousquetaires, s'il existe encore, n'est ni le fils de d'Artagnan, ni le fils d'Athos, ni celui de Porthos.

— Je ne comprends pas, maître Planchet.

— Vous allez comprendre : il n'est le fils d'aucun d'eux en particulier, mais il est le fils des Trois Mousquetaires.

— Je comprends de moins en moins, maître Planchet.

— C'est juste. Vous n'êtes pas au courant de l'histoire. Écoutez : Pendant le séjour de la Cour dans le Midi, à l'époque du traité des Pyrénées, les Trois Mousquetaires qui faisaient partie de l'escorte du Roi firent la conquête d'une jeune, riche et jolie veuve Béarnaise.

— Doux Jésus ! Tous les trois ! interrompit dame Jeanne en se signant.

— Les Trois Mousquetaires étaient aussi beaux l'un que l'autre, poursuivit Planchet, mais chacun d'une beauté différente. D'Artagnan était mince et doué d'une physionomie des plus spirituelles.

« Athos, lui, avait le physique noble et imposant d'un seigneur de race.

« Porthos, l'homme aux muscles d'acier, avait la beauté de l'athlète.

« La jolie veuve béarnaise les trouva magnifiques tous les trois et son cœur battit tour à tour pour chacun d'eux.

« Elle aima d'Artagnan pour sa finesse !

« Athos pour sa noblesse !

« Porthos pour sa force !

« En les aimant tous les trois, la jolie Béarnaise avait le sentiment de ne les tromper ni les uns ni les autres, car ce trio d'inséparables ne formait en réalité qu'un seul corps et qu'un seul esprit !

« D'ailleurs leur devise n'était-elle pas : « Tous pour un, un pour tous ! »

— Sainte-Vierge ! murmura dame Jeanne.

— Les Mousquetaires oubliaient facilement les aventures amoureuses, poursuivit Planchet. D'Artagnan, Athos et Portos étaient revenus à Paris depuis plusieurs mois et ne pensaient déjà plus à la jolie béarnaise lorsqu'un jour chacun d'eux reçut une lettre leur annonçant la naissance d'un fils.

« Était-ce le fils de d'Artagnan ?

« Était-ce le fils de Porthos ?

« Était-ce le fils d'Athos ?

« Mystère !

« Les trois inséparables, amusés par cette étrange aventure, décidèrent de donner à l'enfant le nom de « Fils des Trois Mousquetaires ». Ils écrivirent donc à la jolie Béarnaise de prendre soin de leur fils jusqu'à sa vingtième année et de leur envoyer le jeune homme. Ils se chargeraient alors d'en faire un brave et loyal mousquetaire.

« J'avais déjà, à l'époque de cette aventure, abandonné le service de monsieur d'Artagnan pour prendre la direction de l'épicerie du *Pilon d'Or*.

« Les Trois Mousquetaires prévoyant les dangers de la guerre ajoutèrent dans leur lettre que, au cas où ils viendraient à mourir tous les trois, leur fils devrait se rendre à Paris quand même et descendre à l'épicerie du *Pilon d'Or*, rue des Lombards, pour prendre connaissance de leur testament qu'ils m'avaient fait l'honneur de me confier.

« Depuis, vingt et une années se sont écoulées, les Trois Mousquetaires sont morts et jamais leur fils n'est venu me réclamer le testament dont je suis dépositaires. »

— Quelle histoire, doux Jésus ! s'écria dame Jeanne dès que Planchet eut terminé son récit. Le fils de… des… enfin le fils de l'un de ces trois messieurs…

— Le fils des Trois Mousquetaires, dame Jeanne, corrigea sévèrement Planchet.

— Soit. Le fils des Trois Mousquetaires aurait donc, s'il était encore de ce monde, une vingtaine d'années.

— Vingt et un ans, exactement, dame Jeanne.

— Mais alors, tout espoir n'est pas perdu. Il peut encore venir.

— Évidemment, évidemment. Mais il était convenu qu'il devait arriver à Paris dès sa vingtième année. Le cœur frémissant d'espoir, je l'ai attendu chaque jour, chaque minute, l'année dernière. Je me faisais une fête de presser sur mon cœur le fils de mes anciens maîtres et de retrouver en lui les traits de ceux que je pleure toujours.

Mais les semaines et les mois passèrent, et mon espoir s'évanouissait à mesure que fuyaient les jours. Plus d'un an s'est écoulé en vaine attente ! Viendra-t-il encore ? Je n'ose l'espérer !

— Espérez, au contraire, monsieur Planchet, car, en somme, il n'y a pas beaucoup de temps de perdu. Le jeune homme peut avoir été retenu dans sa province par la maladie ou par tout autre cause.

— C'est possible, évidemment, dame Jeanne. Mais le pauvre enfant est peut-être mort depuis longtemps.

— Ou s'il est vivant, reprit dame Jeanne, peut-être préfère-t-il la paisible existence de gentilhomme campagnard à l'existence pleine de périls et d'aventures d'un mousquetaire.

— Oh ! ça, jamais ! dame Jeanne, ne croyez pas cela ! Je m'en porte garant. Le fils des Trois Mousquetaires, le fils de pareils hommes, ne pourrait vivre ainsi dans une paisible oisiveté ! Non ! Non ! dame Jeanne, le Fils des Trois Mousque-

taires doit être digne de ses pères et s'il est vivant doit aspirer au contraire à briller par des exploits sans nombre et des prouesses sans pareilles ! Et s'il en était autrement, je vous le dis franchement, dame Jeanne, je préférerais le savoir mort ! Foi de Planchet !

À ce moment, la conversation fut interrompue par l'arrivée dans l'arrière-boutique des garçons épiciers qui avaient terminé la fermeture.

Le personnel de l'épicerie du *Pilon d'Or* était composé de deux commis et de quatre apprentis. Le premier des deux commis se nommait Abdon. Ce malheureux garçon se croyait doué d'une intelligence commerciale exceptionnelle.



Quelques années auparavant, ayant hérité d'une vieille tante morte de la coqueluche, Abdon avait proposé à maître Planchet de prendre sa suite au *Pilon d'Or*.

Planchet avait accepté et s'était retiré (comme nous l'apprend Alexandre Dumas dans *Le Vicomte de Bragelonne*) à Fontainebleau, dans sa petite maison de campagne. Abdon,

propriétaire du *Pilon d'Or*, résolut de mettre en pratique une idée géniale (selon lui) et qu'il mûrissait depuis son apprentissage.

Cette idée devait, toujours d'après lui, lui faire gagner une fortune en très peu de temps.

Voici quelle était la remarquable idée d'Abdon :

Pour attirer les clients au *Pilon d'Or* et écraser les autres marchands épiciers concurrents de la rue des Lombards, Abdon avait imaginé un système extraordinaire de « primes à l'acheteur ».

Si un client entre dans une épicerie, c'est pour acheter des épices, raisonnait logiquement Abdon.

Mais les épices ne sont que le complément, nécessaire évidemment, mais le complément d'un plat. Pour attirer la clientèle chez moi, je donnerai donc en prime à tout acheteur d'épices le plat à épicer !

C'est ainsi que lorsqu'une cliente entrait au *Pilon d'Or* acheter pour quelques sols de sel et de poivre, elle recevait en prime un superbe gigot.

Un client achetait-il des truffes, aussitôt il avait droit comme prime à un magnifique chapon ou à une dinde à son choix.

S'il achetait des olives, on lui remettait immédiatement un superbe canard-prime.

Pour l'achat d'un paquet de cannelle, l'acheteur recevait six bouteilles de vin fin, afin de pouvoir confectionner du vin chaud.

Pour un pot de mélasse, l'acheteur recevait en prime un grand pain de famille, afin de pouvoir faire les tartines.

Pour le sucre, même méthode. L'acheteur recevait en prime de l'excellent café pour faire fondre son sucre.

L'ingénieux Abdon en voyant le triomphe sans précédent de son innovation étendit son merveilleux système de prime à tous les articles de son épicerie, même non comestibles.

C'est ainsi que l'acheteur d'une chandelle avait droit à un magnifique chandelier d'argent massif, etc.

Cette extraordinaire façon de comprendre le commerce obtint un succès étourdissant auprès de la clientèle.

Chaque jour, la rue des Lombards était noire de monde, attendant l'ouverture de l'épicerie du *Pilon d'Or*.

La nouvelle de ces fameuses primes s'était rapidement propagée dans Paris et, des quartiers les plus reculés de la capitale, la foule affluait sans discontinuer vers cette épicerie sans pareille.

Naturellement, à mesure que la clientèle augmentait, la caisse du malheureux Abdon diminuait. Bref, au bout de quelques semaines d'exploitation de sa merveilleuse idée, le pauvre Abdon était complètement ruiné.

Maître Planchet revint en toute hâte de Fontainebleau et reprit la direction du *Pilon d'Or*.

Il conserva par charité, en qualité de premier garçon, l'infortuné Abdon qui n'arrivait jamais à comprendre comment, malgré la formidable clientèle qui se battait pour en-

trer dans son épicerie, il s'était vu ruiné du jour au lendemain.

Le deuxième commis de Maître Planchet était un jeune Marseillais du nom de Baptistin.

Celui-là faisait la joie du quartier des Lombards par sa verve méridionale et surtout par la prodigieuse et inépuisable série d'histoires extraordinaires soi-disant arrivées à des héros marseillais, qu'il racontait à tout propos et à tout venant.

Le moindre prétexte était bon au jeune Marseillais pour placer une histoire, aussi l'avait-on surnommé dans le quartier « Baptistin-le-Conteur ».

Quatre petits apprentis de douze à quinze ans complétaient, comme nous l'avons déjà dit, le personnel de la maison Planchet.

— Allons, mes enfants, dit Planchet en s'adressant aux quatre apprentis, vite, avant le dîner, relisez un peu le *Catéchisme du Parfait apprenti épicier*. Abdon vous fera réciter tout à l'heure.

Ce *Catéchisme du Parfait apprenti épicier* était une des excellentes idées du brave Planchet.

Pour développer dans l'esprit de ses apprentis l'amour de leur profession et de leur patron, l'excellent Planchet avait composé et écrit de sa main ce bréviaire de l'apprenti épicier.

Il prétendait cette méthode infaillible pour former d'honnêtes et courageux garçons épiciers, et obligeait ses

apprentis à réciter, chaque soir, un passage de ce catéchisme spécial.

Dans un coin de l'arrière-boutique, Abdon interrogeait déjà un apprenti.

— Qu'est-ce que Maître Planchet ?

— Maître Planchet est un épicier infiniment bon, infiniment parfait, créateur et maître absolu de l'Épicerie du *Pilon d'Or*.

— Qui nous a créés et mis au monde ?

— Ce n'est pas Maître Planchet, c'est Dieu !

— Pourquoi Dieu vous a-t-il créés et mis au monde ?

— Pour connaître Maître Planchet, l'aimer, le servir et, par ces moyens, gagner nos appointements mensuels.

— Très bien ! déclara Abdon, à un autre.

Un deuxième apprenti se leva et commença sa récitation.

Pendant ce temps, dame Jeanne avait dressé le couvert sur la grande table de l'arrière-boutique.

Maître Planchet marchait de long en large avec agitation.

Depuis quelques minutes, le brave épicier paraissait inquiet.

La demie de sept heures venait de sonner à Saint-Merri.

— Comme Blanche-Mignonne se fait attendre, ce soir ! dit-il en s'adressant à dame Jeanne.

— C'est vrai, répondit la plantureuse créature, subitement alarmée ! Mon Dieu ! pourvu qu'il ne lui soit rien arrivé ! il faut…

Un formidable coup de tonnerre l'interrompit brusquement.

— C'est le tonnerre ! annonça sentencieusement l'imperturbable Abdon.

— Ah ! oui, c'est le tonnerre, imbécile ! s'écria Maître Planchet ! Voilà l'orage et Blanche-Mignonne n'est pas encore rentrée. Vite, dame Jeanne, mon manteau, je vais à la rencontre de Blanche, je ne suis pas tranquille… pas tranquille du tout !

Deux secondes plus tard, Maître Planchet, enveloppé d'un vaste manteau, sortait de l'Épicerie du *Pilon d'Or*.

De larges gouttes d'eau commençaient à tomber, et presque aussitôt ce fut l'averse, l'averse torrentielle !

— C'est la pluie ! constata gravement Abdon en refermant la porte de la boutique.





II

LE MIRACLE DE LA CHAPELLE SAINT-MERRI

Vers la fin de l'après-midi de ce même jour, pendant que l'Exposition de Blanc d'Espagne battait son plein à l'épicerie du *Pilon d'Or*, onze personnages à mines patibulaires et drapés de sombres capes étaient assemblés dans la sacristie de la chapelle Saint-Merri, située dans une avenue déserte, non loin de la rue des Lombards. C'était la chapelle où chaque jour venait prier la fille adoptive de Maître Planchet, la chaste et ravissante Blanche-Mignonne.

— Tripes et Soleil ! nous voici dans la place !… s'écria celui qui paraissait être le chef de la bande.

— Le sacristain a tenu parole ! fit un deuxième personnage à mine patibulaire.

— Le duc a payé assez cher sa complicité ! reprit le chef. Enfin, le sacristain nous a ouvert les portes de la sacristie, c'est le principal. À présent, il s'agit de ne pas perdre de temps ! Il faut que tout soit prêt lorsque la petite arrivera.

— Elle ne tardera guère, à présent, déclara un des mystérieux personnages.

— Hâtons-nous donc !… reprit le chef des Hommes sombres. Vous connaissez mon plan, n'est-ce pas ?

— Oui, répondirent les autres d'une seule voix.

— Moi, je trouve ce plan trop compliqué ! objecta l'un d'eux, pourquoi faire tant de façons pour enlever une jeune fille ? Ne serait-il pas plus simple de nous élancer sur elle dès son arrivée dans la chapelle, de la bâillonner et de la porter jusqu'au carrosse qui nous attend derrière l'église ?



— Non ! Les instructions de Monsieur le duc sont formelles, répliqua sèchement le chef des spadassins, il m'a recommandé de ne faire subir aucune violence à la jeune fille et de l'enlever en douceur ! J'ai établi mon plan en conséquence… et, grâce à mon ingénieux procédé, nous allons enlever la belle sans qu'elle s'en doute, nous allons l'enlever, pourrais-je dire, par persuasion ! Oui, je peux l'avouer sans vaine forfanterie, ça sera là un chef-d'œuvre d'enlèvement !

Allons, laissez tomber vos manteaux, je veux voir si mes instructions ont été observées.

— Religieusement ! C'est le cas de le dire, répondit un des spadassins, en ricanant.

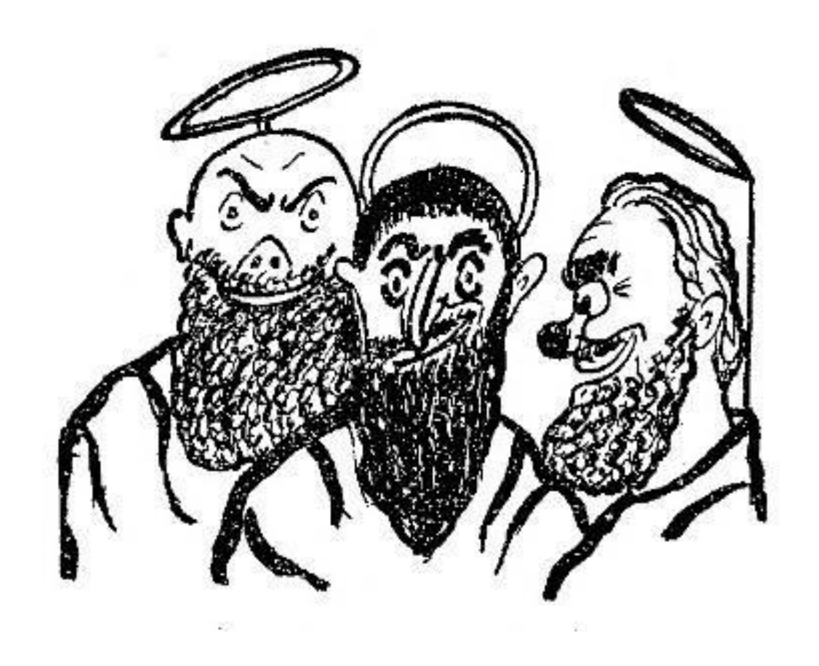
Les mystérieux et sinistres personnages laissèrent tomber tous ensemble leurs sombres capes.

Chacun d'eux était revêtu d'une large et longue robe bleu de ciel.

Le chef des personnages à mines patibulaires qui, lui-même, était affublé d'une robe bleu de ciel, jeta un regard de satisfaction sur ses compagnons.

— Parfait, dit-il, mais débarrassez-vous de vos ceinturons et de vos rapières, car ce sont là des accessoires fort peu en rapport avec les rôles que vous allez jouer.

Les hommes à robes bleu de ciel obéirent aussitôt et, dégrafant les ceintures, ils les déposèrent avec leurs rapières dans un coin de la sacristie.



Puis, chacun d'eux, sortant une fausse et longue barbe blanche, se dissimula le visage sous ce vénérable postiche.

— Bravo ! s'exclama le chef, assujettissant, lui aussi, sa fausse barbe, nous voilà transformés en véritables saints du Paradis. Il ne nous manque plus que les auréoles ! Où sont les auréoles ?

— Les voilà ! capitaine, répondit un de ces hommes étranges, et, déficelant à la hâte un paquet, il distribua à chacun de ses compagnons une auréole en métal doré montée sur une tige en fil de fer.

Grâce à un ingénieux système, la tige en fil de fer venait s'adapter dans le dos de la robe des faux saints et soutenait ainsi l'auréole d'or au-dessus de leurs têtes.

— Par l'enfer ! nous voilà complets à présent, s'écria le chef de ces sinistres apôtres, et je défie Dieu le Père lui-même de ne pas nous confondre avec les Élus de son céleste Séjour ! Et maintenant, à vos postes ! Le sacristain a enlevé de leurs niches les statues des apôtres. Il ne nous reste plus qu'à nous glisser dans la chapelle, à nous hisser chacun dans une de ces niches et à attendre l'arrivée de Blanche-Mignonne. Allons !

La chapelle était déserte.

Les faux apôtres sortirent rapidement de la sacristie et, deux minutes plus tard, étaient à leurs postes, immobiles et silencieux comme des statues dans leurs niches de pierre.

Les misérables attendaient leur proie !

Jetons un rapide coup d'œil sur l'intérieur de la chapelle Saint-Merri.

Une chose attirait irrésistiblement l'attention, dès que l'on entrait dans la chapelle, c'était, se détachant des rangées de chaises et s'élevant à près de vingt-cinq mètres au-dessus du sol, un magnifique prie-Dieu dont le dossier atteignait presque la voûte de la chapelle.

Un petit escalier en colimaçon permettait d'atteindre le sommet du prie-Dieu géant.

Cet extraordinaire prie-Dieu appartenait à une vieille et riche dévote qui s'imaginait qu'en s'agenouillant à cette hauteur, ses prières arriveraient au ciel avant les oraisons des autres dévotes qui priaient au-dessous d'elle sur de simples chaises. Ce prie-Dieu était la seule originalité de la chapelle Saint-Merri.

Les douze coups de six heures sonnèrent lentement à l'horloge à répétition de Saint-Merri. La porte de la chapelle s'entr'ouvrit doucement, livrant passage à une jeune et ravissante créature. C'était Blanche-Mignonne.

La fille adoptive de Planchet effleura de sa blanche main l'eau du bénitier. Mais, soudain, elle tressaillit, et ne put qu'à grand'peine réprimer un cri de terreur. L'eau du bénitier était rouge, rouge comme du sang !

— Du sang ! du sang ! murmura la gracieuse jeune fille. Oh ! pourquoi le bénitier est-il rempli de sang ?

Mais presque aussitôt un sourire divin éclaira le visage de Blanche-Mignonne. Elle avait compris que la teinte sanglante de l'eau bénite était un simple reflet de lumière provoqué par le passage des rayons solaires à travers un vitrail rouge.



Blanche-Mignonne se dirigea vers sa place habituelle et vint s’agenouiller sur un prie-Dieu. Quelques secondes plus tard, la gracieuse orpheline était plongée dans une pieuse et profonde méditation. De ses lèvres de corail, une douce et fervente prière s’exhalait :

— Ô ma mère, murmurait Blanche-Mignonne, toi que j’entrevis à peine en ce monde, mais dont le doux visage est toujours présent à ma mémoire, ô ma mère, la pauvre Blanche-Mignonne te reverra-t-elle un jour, là-haut dans le céleste séjour ?

À peine Blanche-Mignonne avait-elle prononcé ces paroles qu’elle tressaillit soudain.

Rêvait-elle ? Un miracle allait-il s’accomplir en sa faveur ?

Les yeux de la pauvre orpheline, agrandis par la stupeur, étaient fixés sur la niche d’un saint de pierre, et ce saint, cette statue d’apôtre, venait de remuer.

— Oh !… murmura Blanche-Mignonne, non, je ne rêve pas ! Je ne suis pas le jouet d'un vain songe !… Saint Mathieu vient de bouger dans sa niche de pierre ! Oh ! ses lèvres s'agitent comme s'il allait parler !… Oh !

La voix du misérable faux saint Mathieu se fit entendre soudain dans le silence de la chapelle :

— Ne crains rien, Blanche-Mignonne, dit-il avec une douceur admirablement jouée, ne crains rien. Dieu a entendu ta fervente prière et nous a permis de réaliser un petit miracle en ta faveur !

— Un miracle ! murmura l'orpheline extasiée.

— Oui, un miracle, répéta la voix doucereuse du faux saint Mathieu. Le Seigneur nous a permis de venir te chercher sur cette terre pour te conduire vers ta mère !

— Ma mère ! sanglota Blanche-Mignonne. Oh ! je n'ose croire à tant de bonheur ! Que dois-je faire, ô bon saint Matthieu, pour revoir ma mère adorée ?

— Nous suivre, Blanche-Mignonne, nous suivre tout simplement, répondit le faux apôtre.

En achevant ces paroles, il sauta de sa niche de pierre avec une légèreté surprenante pour un vénérable vieillard.

Les autres saints, suivant son exemple, venaient de sauter également de leurs niches, et tous entouraient maintenant la pauvre Blanche-Mignonne, émerveillée.

— Oh ! c'est trop de bonheur ! C'est trop beau ! murmurait-elle ! Tous les saints du Paradis s'intéressent donc à la pauvre et modeste orpheline ? Oh ! je ne suis pas digne d'un tel bonheur !

— Tu en es digne ! répondit saint Mathieu d'une voix grave.

— Tu en es digne, Blanche-Mignonne ! reprit le chœur des faux apôtres.

— Je vais donc revoir ma mère ?

— Oui, Blanche-Mignonne. Suis notre céleste phalange et nous allons te conduire vers elle. Viens, Blanche-Mignonne !…

Saint Mathieu, ou plutôt le chef des spadassins, se dirigea d'un pas lent et majestueux vers la sacristie, suivi de ses compagnons qui entouraient Blanche-Mignonne radieuse.

La frêle et nerveuse orpheline était dans un tel état d'exaltation mystique que tout ce qui se déroulait sous ses yeux ne lui paraissait pas anormal.

La malheureuse jeune fille était plongée dans une sorte d'hypnose provoquée par la prière et l'ambiance de la chapelle. D'un pas d'automate, elle suivait ses guides, avec la foi absolue qu'un miracle s'accomplissait en sa faveur, et qu'elle allait revoir sa mère, sa bonne mère !

Cette idée fixe l'empêchait de se rendre compte de la réalité des choses et de l'invraisemblance de sa merveilleuse aventure.

Arrivé dans la sacristie, le faux saint Mathieu ouvrit la petite porte qui donnait sur la rue.

Un carrosse était rangé contre la porte de la sacristie et si près qu'il n'était même pas nécessaire de faire un pas dans la rue pour passer de la sacristie dans la voiture dont la por-

tière était ouverte, prête à se refermer sur l'infortunée Blanche-Mignonne.

L'air qui venait de la rue et s'engouffra dans la sacristie dès que la porte fut ouverte dégrisa légèrement la mystique orpheline.

— Quel est ce carrosse ? murmura-t-elle, surprise.

— Montez, ma chère enfant, répondit vivement le faux saint Mathieu, c'est pour vous conduire auprès de votre mère.

— Mais, ma mère est au ciel ! On peut donc aller au ciel en carrosse ? reprit Blanche-Mignonne avec une légère hésitation.

— Mais puisqu'on vous dit que c'est un miracle, mille tonnerres ! ! !



Cette exclamation inattendue venait d'échapper à l'un des faux saints, que l'hésitation de Blanche-Mignonne impatientait, et qui craignait de voir échouer au port la criminelle entreprise.

En entendant ce terrible juron sortir de la bouche d'un saint, Blanche-Mignonne eut un haut-le-corps de stupéfaction.

— Triple essence d'idiot ! hurla saint Mathieu en se retournant avec colère vers le maladroit faux apôtre et en lui décochant un formidable coup de poing en pleine figure.

Blanche-Mignonne poussa un grand cri.

Sous la violence du coup de poing, la fausse barbe du faux apôtre venait de se détacher et subitement Blanche-Mignonne comprit tout ! Cette vision l'arracha brusquement à son rêve mystique ! En une seconde le miracle s'écroula ! et la pauvre orpheline devina qu'elle était le jouet d'une odieuse et ridicule machination !

Alors, elle n'eut plus qu'une pensée : fuir, fuir à tout prix !

Profitant de l'instant de stupeur qui immobilisait les misérables faux saints, elle s'élança dans la chapelle.

Mais déjà les spadassins déguisés la poursuivaient.

Blanche-Mignonne, haletante, arriva devant la porte de la chapelle.

D'une main fébrile, elle essaya de l'ouvrir. Horreur ! la porte était fermée ! Ses poursuivants arrivaient déjà sur elle. Mais avec la rapidité du désespoir, Blanche-Mignonne s'élançait maintenant vers le prie-Dieu gigantesque dont nous avons parlé plus haut : en une course vertigineuse, elle s'engagea dans le petit escalier en colimaçon qui contournait les pieds du prie-Dieu et permettait d'en atteindre le som-

met. Les spadassins voulurent s'élancer à leur tour à l'assaut du prie-Dieu géant, mais Blanche-Mignonne s'écria :

— Arrière, misérables ! Pas une marche de plus ! car j'en fais le serment solennel, plutôt que de tomber entre vos mains, je m'élance du haut de ce prie-Dieu et je viens m'écraser sur les dalles de la chapelle Saint-Merri !

Cette menace arrêta net les bandits dans leur assaut du prie-Dieu.

— Diable ! murmura le chef des spadassins, pas de gaffes ! La petite a l'air résolu !

— Elle serait bien capable de se précipiter du haut du prie-Dieu ! dit un autre.

— Et M. le Duc qui est amoureux fou de la donzelle nous recevrait de la bonne façon si nous lui apportions un cadavre au lieu de la jeune et gracieuse créature qu'il rêve de presser dans ses bras sensuels !

— Que faire alors ? grogna un bandit.

À ce moment, profitant de ce court répit qui lui était accordé, Blanche-Mignonne, rassemblant toutes ses forces, poussa un long cri d'appel et de désespoir.

— Au secours ! À moi ! s'écria-t-elle.

— Enfer !..., rugit le chef des spadassins, et la porte de la sacristie qui est restée ouverte ; vite, que quelqu'un s'empresse de la fermer ; ou, par la Carcagnotte de mon grand-père, cette hurleuse maudite finira par attirer du monde avec ses cris !

Un bandit s'élança pour fermer la porte de la sacristie.

— Au secours !… À moi !… cria de nouveau Blanche-Mignonne.

À ce moment, le bandit qui était allé fermer la porte de la sacristie revint précipitamment dans la chapelle en hurlant :

— Alerte ! Alerte !

Et presque aussitôt derrière lui, tête nue et rapière à main, apparut un jeune homme aux regards flamboyants.





III

OÙ LE LECTEUR FERA CONNAISSANCE DE NOTRE HÉROS « DE MILLE HOMMES » ET DE « BRUTUS »

— Ô qui que vous soyez, s'écria Blanche-Mignonne en apercevant l'étranger, délivrez-moi, par pitié, de ces misérables larrons d'honneur !

— Ne craignez rien, mademoiselle, dit l'inconnu, en s'inclinant respectueusement devant Blanche-Mignonne, à partir de cet instant, vous êtes sous ma protection, et que ma fidèle rapière soit changée en bassinoire si je n'arrive pas à bout de ces drôles !

Pendant que le jeune homme prononçait ces paroles d'une voix sonore, les spadassins s'étaient glissés rapidement derrière les piliers de la chapelle.

Le jeune et brave inconnu s'avançait vers le milieu de la chapelle.

Surpris de la subite disparition des misérables qu'il s'apprêtait à combattre, il s'écria d'une voix vibrante d'indignation :

— Lâches et vils coquins ! n'essayez pas de vous dissimuler derrière ces sombres piliers ! Allons ! avancez drôles, et venez mesurer vos rapières à la longueur de la mienne !

De terribles exclamations de fureur répondirent à cette provocation.

Les spadassins, de pilier en pilier, avaient réussi à gagner la sacristie où ils avaient laissé leurs armes et maintenant, ivres de carnage et de sang, ils s'élançaient en brandissant leurs rapières droit sur l'intrépide défenseur de Blanche-Mignonne.

Aux furieuses clameurs de ces assaillants, le jeune inconnu se retourna brusquement.

Sans perdre une seconde, serrant sa rapière à deux mains, il décrivit un moulinet vertigineux au-dessus de sa tête.

Les bras qui exécutaient ce moulinet fantastique devaient être formidablement musclés, car, sous le déplacement d'air provoqué par le cercle d'acier, les tableaux accrochés aux murs de la chapelle dégringolèrent sur le sol et les cierges allumés devant l'autel s'éteignirent tous à la fois ! Les spadassins qui n'étaient déjà plus qu'à quelques mètres du jeune étranger furent forcés de s'arrêter quelques secondes sous la violence du vent qui les empêchait d'avancer. Profitant de ce léger arrêt, l'homme au terrible moulinet inter-

rompit brusquement son cercle infernal et, d'un bond de panthère, s'élança sur ses agresseurs. Mais au moment même où le combat allait s'engager entre le défenseur de Blanche-Mignonne et les spadassins, un formidable coup de tonnerre ébranla les voûtes de la chapelle Saint-Merri.

Un grand cri retentit en même temps.

Blanche-Mignonne, épouvantée par le combat qui se livrait au-dessous d'elle et par la violence du coup de tonnerre, venait de s'évanouir sur le prie-Dieu géant.

Abandonnant ses adversaires interloqués par le coup de tonnerre, le jeune inconnu s'élança dans l'escalier en colimaçon qui conduisait au sommet du prie-Dieu et arriva juste à temps pour soutenir Blanche-Mignonne, dont le corps défaillant allait s'écrouler sur le sol.

En bas, les bandits revenus de leur stupeur s'apprêtaient maintenant à prendre d'assaut le prie-Dieu.

Ils s'élancèrent, les yeux hors de la tête et la bouche écumante de rage.

Et déjà ils atteignaient les premières marches du prie-Dieu lorsqu'un second coup de tonnerre, encore plus formidable que le premier les cloua sur place.

La foudre tombait sur la chapelle Saint-Merri.

Un aveuglant zigzag de feu traversant la voûte de la chapelle arrivait droit sur le prie-Dieu où l'inconnu soutenait l'infortunée Blanche-Mignonne.

Mais, plus rapide que l'éclair, le jeune héros, dans un geste de folle et sublime bravoure, leva sa rapière et, d'un terrible coup de revers, frappa le zigzag fulgurant.



Tel un reptile coupé en deux, les deux tronçons du serpent de feu tranché par la terrible rapière vinrent s'abattre au pied du prie-Dieu en foudroyant dans leur chute quatre ou cinq spadassins.

Les autres bandits, fous de terreur, se précipitèrent hors de la chapelle en hurlant.

Naturellement, toute cette scène assez longue à décrire s'était déroulée avec la rapidité de la pensée ou plutôt de l'éclair. Là-haut, sur le prie-Dieu, Blanche-Mignonne, que le bruit formidable de la foudre avait tiré de son évanouissement, regardait son sauveur avec une admiration mêlée d'épouvante.

— Oh ! murmura-t-elle, vous êtes donc Dieu le Père ou le…

Mais Blanche-Mignonne ne prononça pas le nom qu'elle avait sur les lèvres et se signa en frissonnant.

— Non, rassurez-vous, mademoiselle, répondit en souriant l'étranger, je ne suis pas Dieu-le-Père ! et je ne suis pas non plus le diable !

— Mais alors, monsieur, qui donc êtes-vous ?

— Je suis tout simplement le Fils des Trois Mousquetaires.

— Quoi, monsieur, s'écria avec émotion la jeune fille, seriez-vous donc parent de ces trois nobles et vaillants héros dont mon père adoptif me parle chaque jour ? Seriez-vous par hasard le descendant de l'un de ces trois inséparables : Athos, Porthos et d'Artagnan ?

— Oui, mademoiselle, *ces trois héros sont mon père*, reprit le jeune homme d'une voix émue, et je suis heureux, reprit-il en souriant, d'avoir pu, dès mon arrivée à Paris, être utile à la fille d'un admirateur de mes chers pères. Mais descendons de cet étrange prie-Dieu. Vous n'avez plus rien à craindre.

« Quelques-uns de vos agresseurs gisent foudroyés sur les dalles de la chapelle, les autres ont pris la fuite. »

Tout en parlant, le Fils des Trois Mousquetaires avait pris la main de Blanche-Mignonne et, galamment, l'aidait à descendre du prie-Dieu.

— Oh ! murmura la jeune fille, comme Maître Planchet doit être inquiet de ne pas me voir revenir !…

— Maître Planchet ?… s'écria le jeune homme en tressaillant. Vous connaissez Maître Planchet, mademoiselle ?

— Maître Planchet est mon père adoptif, monsieur, répondit Blanche-Mignonne.

— Maître Planchet, épicier, rue des Lombards ?

— À l'enseigne du *Pilon d'Or*, oui, monsieur.

— Oh ! mais alors, c'est la Providence qui nous a fait rencontrer dans cette chapelle, s'écria joyeusement le Fils des Trois Mousquetaires. C'est justement chez Maître Planchet que je me rendais lorsque vos cris de détresse ont attiré mon attention et m'ont permis de voler à votre secours !

Les deux jeunes gens avaient gagné la sacristie et s'apprêtaient à franchir la porte donnant sur la rue, lorsqu'une voix, une formidable voix de basse aux intonations méridionales, se fit entendre soudain :

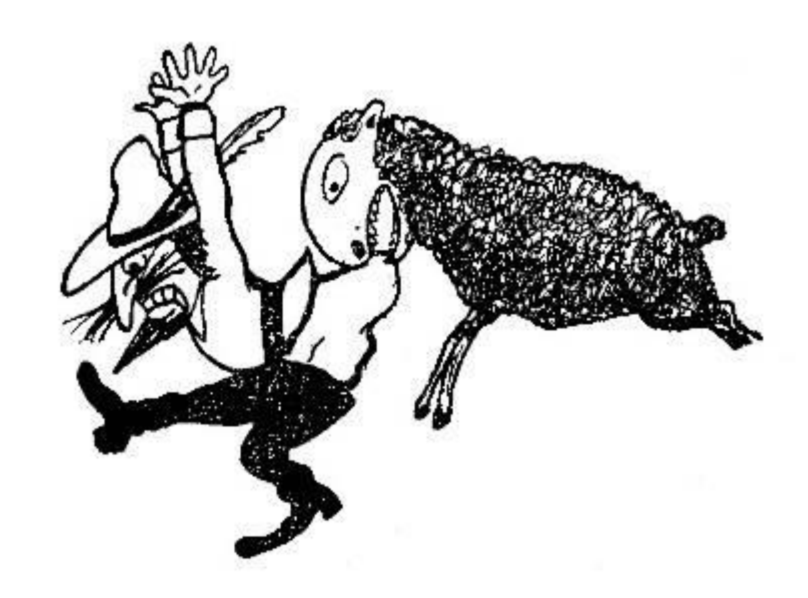
— Attention ! monsieur ! Ils vous guettent ! avertissait cette ridicule et formidable voix.

L'avertissement n'était pas inutile, car presque aussitôt deux hommes, dissimulés dans la rue derrière la porte de la sacristie, se ruèrent, l'épée en avant, sur le Fils des Trois Mousquetaires. C'étaient le chef des spadassins et un de ses hommes qui, plus courageux que les autres bandits, avaient résolu de s'embusquer et d'attendre la sortie de celui qui avait fait échouer leurs ténébreux projets.

Mais à peine les misérables avaient-ils croisé leurs fers contre la rapière du Fils des Trois Mousquetaires que celui-ci, liant sans effort leurs deux épées de sa lame vertigineuse, faisait voltiger à cinquante mètres en l'air les flamberges de ses deux adversaires.

Abrutis et penauds, les deux misérables n'attendirent même pas le retour de leurs épées dont l'ascension imprévue les laissait sans défense, et ils détalèrent à toute allure ! Le Fils des Trois Mousquetaires n'essaya pas d'arrêter ses

agresseurs, mais Blanche-Mignonne, les yeux écarquillés de stupeur, aperçut un magnifique mouton qui s'élançait en bondissant à la poursuite des fuyards.



Le mouton eut bientôt rejoint le moins rapide des deux fuyards et, tel un dogue féroce, planta ses crocs dans la partie la plus charnue du spadassin.

Le misérable poussait des hurlements de douleur et s'efforçait vainement de faire lâcher prise au terrible mouton.

— Ici, Brutus !… cria le Fils des Trois Mousquetaires, lorsqu'il jugea suffisante la correction du bandit.

— Brutus ? interrogea Blanche-Mignonne déconcertée.

— Oui, mademoiselle, Brutus est le nom de mon fidèle mouton de garde.

— Mouton de garde ? répéta la jeune fille de plus en plus stupéfaite.

— Brutus est le produit d'un chien-mouton et d'une brebis. Il a hérité des qualités de son père et du physique de sa

mère. Sous sa toison de laine bat le cœur d'un terrible et fidèle chien de garde !

— C'est extraordinaire, murmura Blanche-Mignonne, je n'avais jamais entendu parler de ces moutons de garde.

— Oh ! Brutus est unique au monde ! reprit avec une certaine pointe d'orgueil le Fils des Trois Mousquetaires. C'est moi qui, le premier, eus l'idée de tenter ce curieux croisement de race. Comme vous le voyez, le succès a largement récompensé mon esprit d'initiative.

À ce moment, Brutus qui, sur l'ordre de son maître, avait lâché l'infortuné spadassin, revenait en bondissant joyeusement.

— Bien, Brutus, très bien !… fit le jeune homme, en caressant amicalement la tête de l'intelligent animal.

— Qu'il est mignon ! s'écria Blanche-Mignonne qui ne put résister à la tentation de passer sa main sur l'épaisse toison de Brutus. Mais pourquoi, ajouta-t-elle, lui mettez-vous ce collier hérissé de pointes, au lieu d'un joli petit ruban rose ?

— C'est que Brutus n'est pas poétique mouton de bergerie, répondit en souriant le Fils des Trois Mousquetaires. Comme je vous l'ai déjà dit, Brutus est un mouton de garde et, comme tel, il porte le collier des chiens de garde. D'ailleurs, vous l'avez vu à l'œuvre !

Un terrible vacarme interrompit la conversation.

Des cris de fureur, des exclamations de triomphe entremêlées de jurons de toutes sortes faisaient deviner qu'un

formidable combat devait se livrer dans le voisinage de la chapelle.

— Mais c'est la voix de Mille-Hommes, s'écria le Fils des Trois Mousquetaires en reconnaissant l'extraordinaire organe de basse profonde, dont nous avons parlé plus haut.

Et rapidement, suivi de Blanche-Mignonne et de Brutus, il s'élança vers l'endroit d'où partaient les sinistres clameurs.

Contournant la chapelle Saint-Merri, ils aperçurent, au milieu d'une ruelle déserte, un étrange petit homme qui, armé d'une rapière plus haute que lui, exécutait de terrifiants moulinets dans le vide et paraissait combattre un ennemi invisible.

Derrière leurs volets entr'ouverts, quelques bourgeois craintifs, attirés par le bruit, regardaient de loin cet étrange et mystérieux combat.

— Corbleu ! es-tu devenu subitement fou, mon pauvre Mille-Hommes ! s'écria le Fils des Trois Mousquetaires en apercevant le petit homme à longue rapière.

— Eh ! non, monsieur, répondit l'énigmatique combattant sans interrompre ses moulinets, mais patience !… je n'en ai plus pour longtemps !… le drôle en tient !

— Vous connaissez ce malheureux dément ? interrogea Blanche-Mignonne.

— C'est mon valet, mademoiselle. Mais du diable si je comprends quelque chose à son ridicule manège !

— Touché ! Tue ! Tue ! pas de quartier ! hurla soudain le petit homme d'une voix triomphante en se précipitant à genoux sur le sol. Puis, levant son poignard, comme pour

achever son invisible adversaire, Mille-Hommes planta sa dague avec force dans la terre.

— Çà y est, monsieur ! s'écria-t-il, en se relevant, Diou biban !… le drôle est bien mort !…

Et Mille-Hommes, accourant vers son maître, lui montrait du doigt la pointe de son poignard.

— Le voyez-vous, monsieur, là, au bout de la lame, le voyez-vous transpercé de part en part ?

— Eh ! morbleu, non ! je ne vois rien ! Décidément, tu deviens fou, mon pauvre Mille-Hommes !

— Quoi, monsieur, vous ne voyez pas cet affreux moustique embroché sur la pointe de ma dague ?



— Ah çà ! drôle ! te jouerais-tu de ton maître ? C'est avec un moustique que tu combattais !… C'est pour un moustique que tu mènes pareil vacarme ! À t'entendre pous-

ser tes cris de guerre, je te croyais pour le moins aux prises avec une bonne douzaine de spadassins !

— Et, per ma fé ! monsieur, j'aurais préféré combattre des douzaines de spadassins plutôt que cet infernal moustique !

— Au lieu de perdre ton temps à poursuivre un insecte, tu aurais mieux fait de venir me prêter main forte lorsque ces bandits m'ont assailli.

— Té ! monsieur, j'accourais justement à votre secours lorsque j'ai aperçu ce moustique qui fonçait droit dans votre direction.

— Mille dious ! crois-tu donc que je me soucie de la piqûre d'un moustique, moi ?

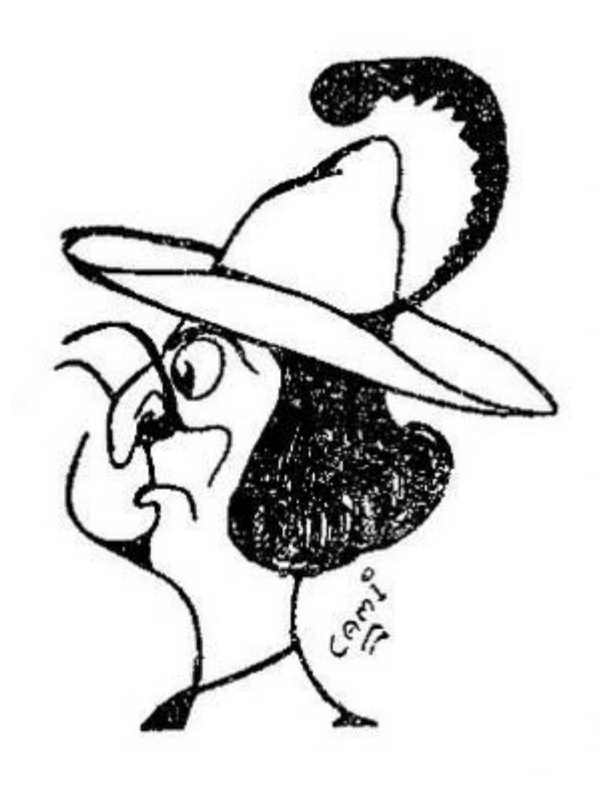
— Jé sais !... Jé sais bien, monsieur, mais en vous piquant à l'improviste, l'affreuse bête pouvait vous occasionner une distraction ! Et une distraction peut être fatale quand on sé bat ! Alors, je n'ai pas hésité, jé mé suis précipité au-devant de l'animal en furie et jé lui ai barré lé chemin en criant : « Tu ne passeras pas ! ou si tu passes ça séra sur lé cadavre de Mille-Hommes ! »

Blanche-Mignonne et le Fils des Trois Mousquetaires ne purent retenir un éclat de rire.

Mais Mille-Hommes ne voyait, n'entendait rien et continuait son tragique récit :

— Alorsss ! monsieur ! lé monstre qui planait dans les airs, au-dessus dé ma tête, a fondu sur moi comme un vautour et...

— Bien… bien… Mille-Hommes, ça suffit, interrompit le Fils des Trois Mousquetaires, en souriant, nous connaissons la suite de ta terrible aventure puisque nous avons assisté à la victoire. Mais où sont les chevaux, tu ne les as pas laissé échapper, je suppose ?



— Oh ! non, monsieur, ils sont là, attachés contre lé mur.

— Bien. Monte sur ton cheval et conduis le mien par la bride.

Le Fils des Trois Mousquetaires et Blanche-Mignonne, suivis de Mille-Hommes conduisant les chevaux, prirent la direction de la rue des Lombards. Brutus gambadait joyeusement d'un groupe à l'autre. Maintenant, l'orage était terminé. La pluie ne tombait plus et le ciel redevenu serein commençait à s'étoiler.

Nos trois personnages marchaient depuis cinq minutes à peine lorsque Blanche-Mignonne poussa un cri de joie.

Elle venait d'apercevoir son père adoptif, le brave Planchet, qui arrivait à sa rencontre.

— Oh ! cher père adoptif, s'écria la gracieuse orpheline en s'élançant dans les bras du vieil épicier, vous étiez inquiet de ne pas voir revenir votre Blanchette-Mignonnette ? Mais rassurez-vous, grâce à ce noble et vaillant gentilhomme, j'ai réussi à échapper au plus infâme des guets-apens !

— Un guet-apens ? Que veux-tu dire ? interrogea Planchet d'une voix angoissée.

En quelques mots, Blanche-Mignonne mit son père adoptif au courant des terribles événements qui s'étaient déroulés dans la chapelle Saint-Merri.

— Et c'est ce valeureux et jeune gentilhomme qui t'a arrachée des griffes de ces misérables, ô ma Blanche-Mignonne ?

— Oui, père adoptif, remerciez le Fils des Trois Mousquetaires !

— Le Fils des Trois Mousquetaires ! Oh ! oui ! oui, c'est lui ! j'aurais dû le deviner tout de suite ! D'Artagnan ! Athos, Porthos mes chers maîtres, je reconnais vos nobles traits !

Et le brave Planchet se précipita en pleurant de joie dans les bras du Fils des Trois Mousquetaires.

Dès que ces premiers épanchements furent terminés, la petite troupe se remit en marche vers l'épicerie du *Pilon d'Or*.

Le brave Planchet avait retrouvé ses jambes de vingt ans, il avait hâte de faire les honneurs de sa maison au fils de ses anciens maîtres.

Tout en marchant, il ne pouvait se lasser d'admirer le descendant des Trois Mousquetaires.

— Oh ! murmurait-il avec émotion, ces yeux, ce sont les yeux pétillants de malice de d'Artagnan ! et ce front, c'est celui du noble Athos, et ce cou puissant et cette stature de Titan, c'est Porthos ressuscité ! Oh ! oui, c'est bien cette prodigieuse trinité en une seule personne !

Quelques instants plus tard, ils arrivaient devant l'épicerie du *Pilon d'Or*.

— Hola ! Baptistin ! Abdon ! Accourez tous, s'écria Maître Planchet en ouvrant la porte.

Les deux commis suivis des apprentis accoururent.

— Vite, mes garçons, conduisez ces chevaux à l'écurie ! continua Planchet en désignant les montures que conduisait Mille-Hommes.

Les garçons s'élancèrent pour exécuter les ordres de leur patron.

— Et vous, dame Jeanne, reprit Maître Planchet, en pénétrant dans l'arrière-boutique, ajoutez deux couverts de plus. Mettez sur la table vos plus fins pâtés de venaison, apprêtez quelques volailles et faites quérir à la cave quelques vieilles bouteilles de ce vin d'Anjou dont M. d'Artagnan me fit jadis l'honneur d'apprécier les mérites !

Et comme dame Jeanne, ahurie, le regardait sans comprendre les motifs d'une pareille bombance, le jovial Planchet ajouta :

— Dépêchez-vous, dame Jeanne ! Préparez-nous un festin de roi ! Le Fils des Trois Mousquetaires est arrivé ! Le Fils des Trois Mousquetaires est arrivé !



IV

LE TESTAMENT DES TROIS MOUSQUETAIRES

Quelques instants plus tard, le Fils des Trois Mousquetaires, Blanche-Mignonne, Planchet, Mille-Hommes, Abdon et Baptistin-le-Conteur étaient réunis autour de la vaste table de l'arrière-boutique.

Les apprentis aidaient dame Jeanne à faire le service et Brutus, couché sous la table aux pieds de son maître, attendait patiemment les os et autres reliefs du festin que les dîneurs ne manqueraient pas de lui lancer.

Profitons d'avoir les principaux personnages de ce roman ainsi réunis pour faire un portrait rapide de chacun d'eux.

Blanche-Mignonne, nous l'avons déjà dit, était une gracieuse jeune fille de dix-huit ans moins un jour.

Non, cher lecteur, n'attendez pas de moi la description classique : des yeux bleus comme l'azur des cieux, un teint de lys et de roses, une bouche de corail, etc., etc. Non ! abandonnons une fois pour toutes ces vieux clichés.

Les cheveux de Blanche-Mignonne étaient noirs, noirs comme la mer Noire (on dit toujours une forêt de cheveux, mais je trouve que les chevelures féminines, avec leurs ondulations semblables à de minuscules vagues, évoquent plutôt l'image de l'Océan).

Ses grands yeux étaient également noirs et brillants comme de l'anthracite, mais son regard était doux, si doux…

Son teint était mat, son nez petit et sa bouche mignonne !

Et voilà le portrait de Blanche-Mignonne.

Au tour du Fils des Trois Mousquetaires maintenant.

La stature du bon géant Porthos, avec la finesse de lignes de d'Artagnan, et le port noble et imposant d'Athos. Tel était le physique de notre héros.

Ses yeux pétillants de malice gasconne, son nez fortement aquilin, ses moustaches cavalièrement dressées vers l'azur, et sa superbe royale pointant à l'extrémité de son menton comme la défense d'une licorne, tous ces signes caractéristiques rappelaient les physionomies légendaire d'Athos, Porthos et d'Artagnan !

Passons à son fidèle valet Mille-Hommes.

Cet étrange personnage paraissait avoir n'importe quel âge.

Sa figure maigre se terminait par un extraordinaire menton en galoche qui donnait à sa physionomie l'apparence parfaite d'une demi-lune.

Sous son long et maigre cou on était surpris d'apercevoir une poitrine anormalement bombée. Mais ce torse avantageux était dû en réalité à la présence d'une ceinture en flanelle rouge comme celles que portent les paysans béarnais et qui faisait une dizaine de fois le tour du buste de Mille-Hommes.

Cette ceinture était à vrai dire composée de quatre ceintures de trois mètres chacune que Mille-Hommes avait fait coudre ensemble pour se donner l'illusion (et surtout pour donner l'illusion aux autres) de posséder un torse d'athlète.

Malheureusement, notre athlète était d'une taille ridiculement petite qui ne concordait nullement avec la magnifique poitrine bombée en flanelle rouge !



Le pauvre Mille-Hommes avait beau porter des bottes à hauts talons pour essayer de se grandir, il n'en restait pas moins le plus ridicule petit homme qui se puisse imaginer. Ses énormes bottes chaudron qui lui montaient jusqu'au ventre et l'obligeaient à marcher en écartant d'une façon gro-

tesque ses maigres petites jambes lui donnaient une allure de Matamore nain tout à fait réjouissante. Une longue et grotesque rapière, certainement plus haute que Mille-Hommes, complétait à merveille la silhouette de cet effarant personnage.

Ajoutez à cet extraordinaire physique, la voix de basse profonde qui servait d'organe à Mille-Hommes, et vous aurez un tableau complet de l'abracadabrant valet du Fils des Trois Mousquetaires. Tel qu'il était cependant, Mille-Hommes se croyait irrésistible auprès des filles et redoutable aux hommes. À quelqu'un qui se moquait de sa prétention et l'avait traité de nain, Mille-Hommes avait répondu en redressant sa petite taille :

— Non ! Diou biban ! jé né suis pas nain ! ou alorrrssse, jé suis un nain géant ! ! !

Cette réponse suffira pour faire entrevoir à nos lecteurs le caractère du sympathique Mille-Hommes.

Arrivons maintenant à Planchet.

L'ex-valet de d'Artagnan avait, à l'époque où commence notre roman, soixante-cinq ou soixante-six ans.

Sa figure astucieuse et joviale à la fois avait encore une extraordinaire expression de jeunesse, et ses cheveux roux ne parvenaient pas à blanchir.

Dame Jeanne, nous l'avons, je crois, déjà dit, était une plantureuse créature de 38 à 40 ans, le type classique de la fraîche, joyeuse et accorte commère des tableaux hollandais.

Décrire M. Abdon, le premier commis de Maître Planchet, me paraît chose impossible. Comment décrire une tête

sans expression, aux yeux morts et stupides, une tête qui semblait avoir été effacée à la gomme, tant elle était flou, vague et imprécise.

Baptistin-le-Conteur, deuxième commis de la maison Planchet, jeune garçon gras et rond, était l'antithèse vivante de Mille-Hommes. Si le visage de ce dernier évoquait la demi-lune, celui de Baptistin avait exactement la forme de la pleine lune.

Nous épargnerons aux lecteurs la description des quatre apprentis, seigneurs sans importance, de l'épicerie du *Pilon d'Or*.

Pendant que nous esquissions ces rapides portraits de nos personnages, le repas se poursuivait et touchait maintenant à sa fin.

— C'est extraordinaire, dit Planchet, mais je n'arrive pas à comprendre le motif qui a poussé ces bandits à tenter d'enlever Blanche-Mignonne ?

— Voulez-vous mon avis, Maître Planchet ? fit gravement l'insipide Abdon.

— Et quel est ton avis, mon pauvre Abdon ?

— Eh bien, monsieur, mon avis est que, mon avis est que… Allons bon ! voilà que je ne me rappelle plus quel était mon avis !

Tout le monde éclata de rire, pendant que le malheureux Abdon, confus, se plongeait dans une profonde méditation pour essayer de retrouver son avis envolé.

— Quelle est votre opinion, monsieur ? demanda alors Planchet au Fils des Trois Mousquetaires. Pendant l'héroïque

combat que vous livrâtes aux agresseurs de Blanche-Mignonne, peut-être avez-vous remarqué quelques détails qui nous éclaireront sur les plans ténébreux de ces misérables !

— Puisque vous me demandez mon avis, répondit avec simplicité le jeune homme, je crois que ces spadassins n'agissaient pas pour leur propre compte.

— Que voulez-vous dire, monsieur ? s'écria Planchet.

— Je veux dire que ces hommes devaient être payés par quelque riche et puissant seigneur, pour enlever votre fille adoptive.

— Jésus ! s'exclama dame Jeanne, mais qui vous fait supposer ?…

— Tout me porte à croire que c'était un enlèvement pour le compte d'un inconnu que ces spadassins avaient prémédité. Quel intérêt avaient ces drôles à enlever une pauvre jeune fille ? Aucun. Il faut donc que ces bandits aient été payés par quelqu'un pour enlever Mlle Blanche-Mignonne. D'ailleurs, le riche carrosse qui attendait devant la porte de la sacristie et qui devait servir à emporter leur victime appartenait certainement à quelque grand seigneur.

— Un grand seigneur ! s'écria Planchet, mais où et comment un grand seigneur aurait-il pu remarquer Blanche-Mignonne ! La chère enfant ne sort presque jamais, sauf pour se rendre chaque jour à la chapelle Saint-Merri.

— Mais c'est justement peut-être dans son trajet journalier d'ici à la chapelle que Blanche-Mignonne a été remarquée par un inconnu, observa dame Jeanne.

Et, s'adressant à la jeune fille, elle ajouta :

— Voyons, ma chère enfant, rappelle tes souvenirs, as-tu croisé sur ton chemin, ces derniers temps, quelque riche seigneur, à pied, à cheval ou bien en voiture, dont le regard s'est fixé sur toi avec insistance ?

— Comment pourrais-je vous renseigner, ma bonne dame Jeanne, répondit la pudique et candide jeune fille en rougissant, vous savez bien que je marche toujours les yeux modestement baissés lorsque je sors toute seule dans les rues de la cité.

— C'est juste ! murmura dame Jeanne.

— Lé loup ravisseur peut guetter sa proie dans l'ombre, sans qué la timide brebis l'aperçoive ! déclama Mille-Hommes, de sa formidable voix de basse.

— Oui, tout cela ne me dit rien qui vaille ! reprit Planchet, et je pense qu'il serait sage…

— Voulez-vous mon avis ? interrompit soudain Abdon.

— Je pense qu'il serait sage, continua Maître Planchet sans répondre au donneur d'avis, qu'il serait sage et habile, pour dépister le larron d'honneur, que Blanche-Mignonne s'éloigne pendant quelques jours de l'épicerie du *Pilon d'Or* et parte dès demain pour ma petite propriété de Fontainebleau en compagnie de dame Jeanne et de Baptistin.

— Quoi ! cher père adoptif, vous voulez donc vous séparer de votre Blanche-Mignonne ? soupira tristement la jeune fille.

— Il le faut, ma chérie, la prudence l'exige. Mais, rassure-toi, mignonne, ton absence sera de courte durée.

D'ailleurs, c'est demain samedi. Nous partirons ensemble demain soir pour Fontainebleau, je passerai la journée de dimanche à la campagne avec vous et je reviendrai lundi au *Pilon d'Or*.

Puis, s'adressant au Fils des Trois Mousquetaires, Planchet ajouta :

— Nous ferez-vous l'honneur et le plaisir de nous accompagner à *La Cassonade* ?

— *La Cassonade* ? interrogea le Fils des Trois Mousquetaires, surpris.

— Oui, « La Cassonade » est le nom de ma petite maison de campagne. Allons, c'est dit, vous venez avec nous à Fontainebleau ?

Le Fils des Trois Mousquetaires hésitait, ne sachant s'il devait accepter ou refuser l'aimable invitation de Maître Planchet.

Mais un doux regard de Blanche-Mignonne qui semblait le supplier d'accepter triompha de ses hésitations.

— Eh bien, soit ! dit-il, j'accepte avec plaisir ! Je vous accompagnerai à *La Cassonade* avec mon fidèle Mille-Hommes.

— Quoi, Monsieur ! À peine arrivés, nous quittons Paris !… grogna Mille-Hommes. Avez-vous donc oublié que nous sommes venus pour faire notre chemin à la Cour ?

— Mais non, mais non, tranquillise-toi mon brave Mille-Hommes, je n'oublie rien, mais nous n'en sommes pas à un jour près. Nous reviendrons d'ailleurs à Paris, lundi, avec Maître Planchet.

— Parfait, voilà qui est convenu ! conclut Planchet, joyeusement. Je vous avoue que je suis plus tranquille pour ma Blanche-Mignonne, de voyager en compagnie d'un vaillant gentilhomme et de son courageux et fidèle valet.

— Oh ! pour ça, vous pouvez être tranquille, s'écria d'une voix tonnante le petit homme, tant que Mille-Hommes et sa redoutable rapière *Sème-la-Mort* seront avé vous, les rôdeurs dé grands chemins né s'aviseront pas dé vous attaquer ! ou alorrrsss, c'est qu'ils auraient envie dé sé suicider les pôvres !

Mais la demie de onze heures venait de sonner à Saint-Merri.

Dame Jeanne et Blanche-Mignonne regagnèrent leur appartement du premier étage.

Les apprentis grimpèrent en toute hâte vers leurs soupentes. M. Abdon et Baptistin-le-Conteur sortirent également suivis de Mille-Hommes qui devait partager la chambre de Baptistin.

Le Fils des Trois Mousquetaires et Planchet restèrent seuls dans l'arrière-boutique.

— À présent que tout le monde est couché, nous allons pouvoir causer tranquillement, dit Planchet.

— Parlez-moi d'eux ! répondit simplement le Fils des Trois Mousquetaires, tandis que ses yeux embués de larmes fixaient alternativement les portraits de ses pères.

— Veuillez m'attendre un instant, Monsieur, dit Planchet.



Deux minutes plus tard, le vieil épicier revenait dans l'arrière-boutique, portant un petit coffret entre ses mains.

— Le testament de Messieurs votre père est dans ce coffret, expliqua Planchet, en ouvrant la petite boîte de fer et en tendant au Fils des Trois Mousquetaires le manuscrit qui se trouvait à l'intérieur.

D'une main que l'émotion faisait trembler, le Fils des Trois Mousquetaires prit le testament, en fit sauter les cachets, l'ouvrit et lut ce qui suit :

CECI EST NOTRE TESTAMENT

Nous, les Trois Mousquetaires,
Athos, Porthos et d'Artagnan,
léguons à notre cher Fils :
1° Moi, Athos, ma noblesse
et ma distinction ;
2° Moi, Porthos, ma force surhumaine
et mes muscles d'acier ;
3° Moi, d'Artagnan, mon esprit,

mon ingéniosité et mon accent.
Avec un pareil héritage un Gascon
doit faire son chemin dans le monde.
C'est la grâce que nous te souhaitons.
Signé : Athos, Porthos, d'Artagnan.

— Ah ! mes pères ! s'écria le Fils des Trois Mousquetaires lorsqu'il eut pris connaissance du testament, ah ! mes pères ! merci ! Oui, je le sens, vous avez raison, avec le magnifique héritage de qualités morales et physiques que vous me léguez, un Gascon doit faire son chemin dans le monde ! Pères, dormez en paix, votre héritage n'est pas tombé entre d'indignes mains, le Fils des Trois Mousquetaires sent couler dans ses veines le pur et noble sang d'Athos, Porthos et d'Artagnan !

Suffoqué par l'émotion, le vieux Planchet sanglotait en contemplant avec admiration le descendant des trois héros.

— Ah ! monsieur, monsieur, balbutia-t-il, comme vous êtes beau, comme vous leur ressemblez ! Et vous venez à Paris pour entrer dans un régiment de mousquetaires ?

— Oui. Grâce aux noms de mon père, j'espère pouvoir endosser d'ici peu l'illustre casaque des Mousquetaires du Roi. Mais assez parler de moi. À mon tour de vous interroger, mon brave Planchet, répondez-moi franchement, comme à un ami sincère : vous avez de graves soucis en ce moment, n'est-ce pas ?

— Moi, balbutia Planchet, moi ! mais qu'est-ce qui peut vous faire supposer ?

— Je vous observais ce soir pendant le dîner, mon cher Planchet, et j'ai cru remarquer que, malgré tous vos efforts

pour paraître gai, votre regard était triste et votre front plissé par l'inquiétude.

— Eh bien ! oui, c'est vrai, je vous l'avoue franchement, comme je l'aurais avoué jadis à M. d'Artagnan, je suis plus inquiet que je ne voulais le laisser paraître devant Blanche-Mignonne !

— Vous craignez qu'il arrive malheur à votre chère fille adoptive ?

— Oui, car je crois deviner quel est l'homme qui essaya de faire enlever Blanche-Mignonne.

— Vous connaissez le nom de ce misérable, s'écria avec force le Fils des Trois Mousquetaires. Ah ! dites-le moi, dites-le moi vite, mon brave Planchet, et fut-ce le roi en personne, j'irai le provoquer dans son palais de Versailles.

« — Diable, pensa Planchet, qui, malgré son inquiétude, ne put s'empêcher de sourire de l'impétuosité du jeune homme, diable, est-ce que le Fils des Trois Mousquetaires serait tombé amoureux de Blanche-Mignonne ! »

— Dites-moi le nom de ce vil personnage !

— Remarquez, reprit Planchet, que je n'ai encore aucune certitude. Ce sont des soupçons, de simples soupçons qui me sont venus à l'esprit pendant que nous dînions. Mais je n'ai pas voulu en parler, pour ne pas effrayer Blanche-Mignonne.

— L'homme que vous soupçonnez est donc bien terrible, Maître Planchet ?

— Oui, répondit ce dernier, en tressaillant malgré lui. Oui, terrible et surtout très puissant ! C'est le favori du roi, l'organisateur des Plaisirs secrets de Sa Majesté et le nom de

Tristan de Macabreux est synonyme de débauché, de sans-cœur et de libertin !

— Et c'est ce Tristan de Macabreux que vous soupçonnez d'avoir voulu faire enlever votre fille adoptive.

— Oui. Ces derniers temps, le duc de Macabreux est passé plusieurs fois rue des Lombards, et j'avais remarqué que son regard se fixait avec une singulière insistance sur mon épicerie du *Pilon d'Or*. L'attentat de cet après-midi m'a ouvert les yeux, et je suis persuadé, maintenant, que les spadassins que vous avez vaillamment mis en déroute agissaient pour le compte de cet homme.

— Mordious ! dès demain, j'irai trouver ce jeune libertin et…

— Gardez-vous-en bien ! interrompit Planchet, le duc de Macabreux n'est pas un jeune homme, c'est un seigneur d'une quarantaine d'années, et son crédit à la Cour est si grand qu'un mot de lui suffirait pour vous faire jeter à la Bastille jusqu'à la fin de vos jours.

— Je braverai la Bastille ! Je braverai le monde entier, mais je…

— Non, non, croyez-moi, interrompit de nouveau Planchet, effrayé de l'impétuosité du Fils des Trois Mousquetaires, ce serait la lutte du pot de terre contre le pot de fer, comme l'a écrit M. de La Fontaine, dans une de ses dernières compositions. Avec un ennemi aussi puissant, mieux vaut employer la ruse. C'est pourquoi j'ai résolu d'éloigner pendant quelques jours du *Pilon d'Or* ma pauvre-Blanche-Mignonne. Ces grands seigneurs oublient rapidement leurs caprices d'un jour. Ne revoyant pas ma chère enfant, le duc

de Macabreux se lassera vite d'une vaine attente, et ne pensera bientôt plus à Blanche-Mignonne.

— Je crains bien que vous ne vous illusionniez, mon brave Planchet, reprit le Fils des Trois Mousquetaires, car, à mon avis, le misérable qui a manigancé le guet-apens machiavélique de la chapelle Saint-Merri n'est pas homme à renoncer à ses sinistres projets ! Mais je suis là, mordious ! et, moi vivant, l'honneur de votre fille ne subira jamais le moindre outrage, j'en fais le serment !

— Merci ! Merci ! s'écria Planchet en serrant avec émotion la main que lui tendait le Fils des Trois Mousquetaires. Ah ! vous êtes bien le digne fils de vos pères !

— Votre gracieuse Blanche-Mignonne est une faible orpheline sans défense, cela suffit pour que ma rapière se mette à son service et protège son honneur menacé.

— Merci ! brave et généreux jeune homme, répéta Planchet d'une voix émue. J'accepte de grand cœur votre protection pour Blanche-Mignonne. Hélas ! la pauvre enfant aura besoin plus que toute autre d'un bras puissant pour la défendre, surtout si elle veut exécuter les dernières volontés de sa mère.

— Les dernières volontés de sa mère ?

— Oui, demain, jour de la dix-huitième année de Blanche-Mignonne, je dois lui communiquer le manuscrit que sa mère me confia avant de mourir.

— La mère de Blanche-Mignonne est donc morte chez vous ?

— Oui. Il y a de cela dix-sept ans, par une froide soirée d'hiver, une jeune femme portant une petite fille dans ses bras, entra au *Pilon d'Or*. À cette époque, en plus de mon commerce d'épicerie, je louais en meublé deux ou trois chambres de ma maison. La jeune femme, qui tremblait de froid et toussait affreusement, me pria de lui louer une de mes chambres. J'acceptai, mais, trois jours après son arrivée, la malheureuse expira.



« Avant de mourir, la pauvre femme me supplia de garder sa petite fille et de l'élever. Pour subvenir à l'entretien de la fillette, la mourante me tendit un coffret rempli de superbes bijoux et me remit également un manuscrit que je devais communiquer à sa fille lorsqu'elle aurait atteint sa dix-huitième année.

— Et vous connaissez le contenu de ce manuscrit ?

— Oui, la mourante m'avait prié de le lire, pour me mettre au courant des terribles événements qui l'avaient amenée à chercher asile chez moi, et pour que je ne la prenne pas pour une vulgaire vagabonde. Vous connaîtrez, demain, en détail, le calvaire de cette infortunée créature,

car je tiens absolument à ce que vous assistiez à la lecture du manuscrit de la morte.

— Moi ? s'écria le Fils des Trois Mousquetaires surpris.

— Ne m'avez-vous pas promis votre protection pour Blanche-Mignonne ? Il n'est que juste, en ce cas, que vous connaissiez le secret de sa naissance et les ennemis qu'elle aura à combattre pour venger la mémoire de sa mère !

— S'il s'agit de connaître les ennemis de Blanche-Mignonne et les bourreaux de sa mère, j'accepte de grand cœur d'assister à la lecture du manuscrit, répondit d'une voix vibrante le Fils des Trois Mousquetaires.

— Et maintenant, dit Planchet, je vais vous conduire jusqu'à la chambre que je vous ai réservée. Deux heures du matin viennent de sonner à Saint-Merri ! Vous devez avoir besoin de repos.

Le Fils des Trois Mousquetaires suivit Planchet.

— Bonne nuit, monsieur, dit celui-ci lorsqu'il eut introduit son hôte dans la chambre.

Et, refermant la porte, le vieux Planchet tout ému s'éloigna en murmurant :

— C'était la chambre où couchait jadis M. d'Artagnan, lorsqu'il me faisait l'honneur de descendre au *Pilon d'Or* !





V

LA FILLE DU PÉTARDIER

Le lendemain matin, en descendant à la boutique, Abdon, le premier commis, se plaignit amèrement à Maître Planchet de n'avoir pu fermer l'œil de la nuit.

— Et qui, diable ! t'a empêché de dormir, mon pauvre Abdon ? lui demanda son maître.

— C'est M. Mille-Hommes et Baptistin-le-Conteur.

— Mille-Hommes et Baptistin-le-Conteur t'ont empêché de dormir ?

— Oui, monsieur. Vous savez que ma chambre se trouve à côté de celle de Baptistin ?

— Oui, eh bien ?

— Vous savez également que M. Mille-Hommes a logé cette nuit dans la même chambre que Baptistin ?

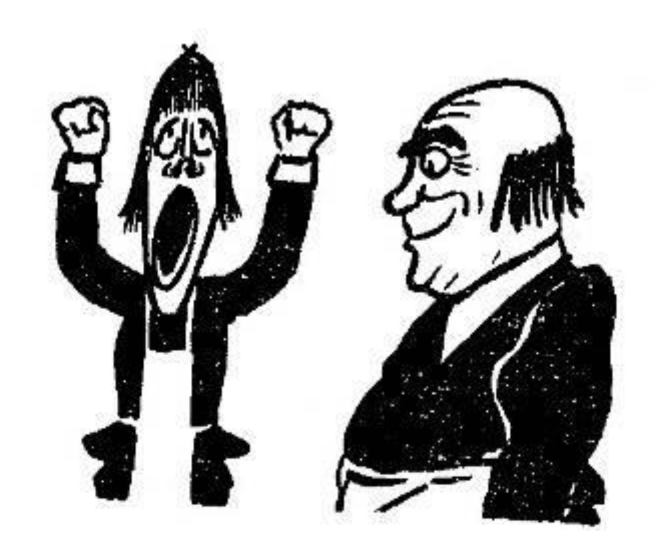
— Oui, mais au fait, au fait.

— Eh bien, monsieur, aussi vrai que je range en ce moment des pots de mélasse, M. Mille-Hommes et Baptistin n'ont pas arrêté de parler toute la nuit !

— Bah ! tu as sans doute rêvé, mon pauvre Abdon.

— Non, monsieur, j'étais malheureusement trop bien éveillé et j'ai dû subir, malgré moi, jusqu'à l'aurore, toutes les ridicules histoires que ces messieurs se racontaient tour à tour !

— Comment, ils ont raconté des histoires toute la nuit ?



— Oui, monsieur, gémit le malheureux Abdon. Une histoire n'attendait pas l'autre ! À peine Baptistin avait-il achevé une histoire de Marseillais que M. Mille-Hommes s'écriait de sa terrible voix : « Diou biban ! je connais un Gascon qui a fait encore plus fort que votre Marseillais, monsieur Baptistin !… » Et, sans se soucier de mes supplications et des coups que je frappais contre la cloison, M. Mille-Hommes

recommençait une nouvelle histoire ! Ah ! monsieur, quelle nuit ! Quel horrible supplice !

— Console-toi, mon brave Abdon, dit en riant Planchet, cette nuit tu pourras dormir tranquille puisque Baptistin et Mille-Hommes partent à Fontainebleau avec moi. Tu seras seul pour garder l'épicerie jusqu'à lundi, et demain dimanche tu pourras dormir toute la journée si bon te semble pour te rattraper !

L'infortuné Abdon soupira lamentablement :

— Fasse le ciel, monsieur, dit-il d'une voix plaintive, que je ne m'endorme pas sur la mélasse !

Et la victime de Mille-Hommes et de Baptistin continua à ranger ses pots, tout en bâillant à se décrocher la mâchoire.

Après le déjeuner, Planchet réunit dans la pièce qui lui servait de bureau, le Fils des Trois Mousquetaires, dame Jeanne et Blanche-Mignonne.

Cette dernière avait été avertie avec ménagement par dame Jeanne que Maître Planchet allait lui communiquer le manuscrit de sa mère.

Dès que tout le monde fut entré dans le bureau, Planchet poussa prudemment le verrou de la porte et, prenant dans un tiroir un petit rouleau de papiers aux feuilles jaunies :

— Blanche-Mignonne, dit-il d'une voix émue, ce rouleau de papier renferme le récit du calvaire de ta pauvre mère.

— Ma mère ! ma mère ! sanglota la gracieuse orpheline.

— J'ai voulu, continua Planchet, que ton sauveur d'hier, et sans doute ton défenseur de demain, le Fils des Trois Mousquetaires, assiste à la lecture de ce manuscrit.

— Et vous avez bien fait ! père adoptif chéri, répondit Blanche-Mignonne, en lançant au Fils des Trois Mousquetaires un doux regard reconnaissant. Nul plus que ce loyal gentilhomme n'est digne d'assister à cette pieuse cérémonie.

Le Fils des Trois Mousquetaires s'inclina respectueusement devant l'adorable jeune fille.

— Arme-toi de courage, Blanche-Mignonne, reprit Planchet en écrasant du talon une larme qui venait de rouler sur le plancher, arme-toi de courage, je vais le lire le manuscrit de la pauvre martyre.

— Courage, chère enfant, murmura dame Jeanne en pressant la main de l'orpheline.

— J'en aurai ! répondit doucement Blanche-Mignonne, je vous promets de faire tous mes efforts pour me raidir dans ma douleur. Père adoptif, vous pouvez commencer.

Planchet essuya rapidement les verres de ses besicles, déroula le manuscrit et lut ce qui suit :

MÉMOIRES D'UNE MORTE

Mon père exerçait la profession de tailleur de crayons chez l'architecte Le Vau[1]*, le célèbre Le Vau qui édifia pour le fameux*

---

[1] Le Vau (Louis), architecte français qui édifia le château de Vaux (1612-1670).

surintendant des finances Fouquet le magnifique château de Vaux.



Vaux ! comme ce nom évoque en moi de terribles souvenirs !

Ah ! Vaux ! Vaux ! chef-d'œuvre de l'architecte Le Vau, que ton nom soit maudit à jamais ! car c'est toi, ô funeste séjour, c'est toi ô Vaux ! qui fus le point de départ de mon douloureux calvaire !

Mon enfance s'écoula heureuse et banale entre mon excellent père et ma tendre et bonne mère. Je grandissais entourée de l'affection des miens, et lorsque j'atteignis ma dix-huitième année, j'étais, hélas ! la plus ravissante et la plus belle jeune fille que l'on puisse imaginer !

Hélas ! je le répète, ma chère enfant, j'étais trop belle ! car cette beauté qui faisait l'orgueil de mes parents et un peu le mien, je dois l'avouer, cette beauté fatale devait devenir la cause principale de mes malheurs !

Ah ! que ne suis-je venue au monde avec un nez en pied de marmite, des yeux louchons et une bouche en tirelire ! Ma laideur m'aurait du moins préservée de l'abominable aventure qui fut le point de départ de mon douloureux calvaire ! Ce fut à cette époque que je rencontrai sur le chemin de ma vie un jeune et loyal gentilhomme, le chevalier Henri de Pontac, lieutenant des Pétardiers du roi.

Le chevalier tomba amoureux de moi, et, de mon côté, je sentis mon cœur battre d'amour pour le beau lieutenant des Pétardiers.

Henri de Pontac demanda ma main à mes parents. Elle lui fut accordée, on nous fiança et la date du mariage fut arrêtée.

Mais, dès le lendemain de nos fiançailles, le chevalier dut partir à la guerre avec ses Pétardiers. Le mariage fut donc ajourné jusqu'à son retour.

Ce brusque départ plongea mon cœur dans un morne désespoir.

Je ne parvenais pas à surmonter le terrible chagrin, l'invincible tristesse provoqués par l'absence de mon cher fiancé.

Mes bons parents étaient inquiets pour ma santé et faisaient l'impossible pour essayer de me distraire.

Mais rien ne pouvait m'arracher à mes sombres rêveries, et je dépérissais de jour en jour.

C'est alors que mon père eut la fatale idée de me faire assister aux fêtes superbes qui devaient avoir lieu au château de Vaux, en l'honneur de Sa Majesté Louis XIV.

Grâce à son patron l'architecte Le Vau, mon père avait pu se procurer une carte d'invitation.

Pour ne pas faire de la peine à mes bons parents, j'eus la faiblesse d'accepter, et nous partîmes pour le château de Vaux-le-Vicomte situé dans le voisinage de Melun.

Je n'ai pas le cœur, ma chère enfant, de te faire dans ces tristes mémoires un tableau détaillé de la magnificence grandiose du château de Vaux. Je n'ai pas le courage de te décrire ses frises ornées d'arabesques, la richesse de ses frontons, la grâce de ses pilastres, la majesté et l'ampleur des dômes qui surmontaient le tout.

Mais je dois, il faut, que je te parle du parc et des jardins du château de Vaux, car c'est là que se déroula le sombre drame de ma vie !

Ce parc unique au monde, ce parc aux cimes superbes, était sillonné de mille cascades, de mille fontaines, et ses merveilleux jets d'eau faisaient l'admiration des princes et des rois !

Les cascades éclaboussaient d'une pluie d'eau claire, brillante comme le cristal, les tritons et les naïades de bronze, et sous les grandioses voûtes de verdure, d'innombrables statues de dieux et de déesses de marbre peuplaient ces jardins et ce parc dignes d'un conte des Mille et une Nuits.

C'est dans ce séjour enchanteur, pour la création duquel avaient été dépensés des millions, que le surintendant des finances, le somptueux Fouquet, s'apprêtait à recevoir son Roi.

Parmi les divertissements de toutes sortes que Fouquet avait préparés pour distraire et amuser son hôte royal, figurait au premier rang une course de taureaux, à la mode espagnole. Mais pas une de ces « corridas » sanglantes, où le taureau furieux éventre chevaux et picadors ! Non, la corrida imaginée par M. Fouquet n'était qu'une corrida comique, qui devait servir de prétexte aux plus somptueuses exhibitions de costumes espagnols.

Une arène miniature était élevée au milieu d'une vaste pelouse, et dans cette arène de jeunes et illustres seigneurs, vêtus de riches costumes de toréadors, devaient lutter d'adresse pour éviter les cornes d'un faux taureau.

Ce faux taureau était représenté par un acrobate des plus agiles, dont la tête était recouverte d'un cartonnage en forme de tête de taureau. La mise en scène de la corrida était réglée par un véritable toréador espagnol du nom de Comcombrita que M. Fouquet avait fait venir spécialement de Madrid pour la circonstance.

Ce divertissement obtint le plus grand succès et plut infiniment à Sa Majesté qui s'amusait fort des écarts adroits ou maladroits des toréadors improvisés.

J'assistai avec mes parents à cette parodie de corrida ainsi qu'aux nombreuses réjouissances de ces journées de fête. Mais mon corps seul était présent, mon esprit était ailleurs, mon cœur et mes pensées s'envolaient vers le courageux et adoré Pétardier qui combattait loin de moi.

Ah ! certes, si j'avais été une de ces frivoles jeunes filles à cervelle légère, que le madrigal d'un galant cavalier fait rougir de plaisir et de vanité, mon cœur n'eût pas été embarrassé pour se distraire.

Ma fatale beauté attirait autour de moi les plus nobles seigneurs, les plus élégants, gentilshommes de la suite du Roi. Mais le concert de louanges et de compliments qui bourdonnait à mes oreilles me laissait complètement insensible et mes tristes regards décourageaient les cavaliers les plus audacieux.

Lorsque la nuit fut venue, tandis que, dans le parc brillamment illuminé, seigneurs et grandes dames exécutaient un féerique ballet, aux sons d'une harmonieuse musique, je m'éloignai

des groupes bruyants et, m'engageant dans une allée solitaire, je me mis à chercher sous les sombres voûtes de verdure l'endroit le plus solitaire pour rêver à mon cher Henri, au Pétardier de mon cœur !

Tout en rêvant, j'arrivai bientôt devant la poétique grotte de Vaux, que Boileau Des préaux a si magnifiquement décrite.

Je m'assis à l'entrée de la merveilleuse grotte dont la pittoresque solitude s'accordait si bien avec la mélancolie de mes sentiments.



J'étais depuis quelques minutes à peine plongée dans une délicieuse songerie, lorsque je tressaillis soudain.

Le sable de l'allée venait de craquer non loin de moi, un bruit de pas se faisait entendre, et, brusquement, une ombre se dresse à l'entrée de la grotte.

Je voulus pousser un cri, mais mon cri s'étrangla dans ma gorge à l'aspect de la monstrueuse silhouette qui venait de surgir

devant moi. Je crus d'abord être le jouet d'un affreux cauchemar ou d'une hallucination.

La statue du Minotaure, ce monstre mythologique au corps d'homme et à tête de taureau était-elle descendue de son socle ?

Mais non, ce n'était pas une statue, et je reconnus en frissonnant que l'homme qui s'avançait vers moi avait simplement dissimulé ses traits sous le cartonnage représentant la tête de taureau qui avait servi pour la corrida de l'après-midi ! Je voulus fuir. Mais l'inconnu à fausse tête me barra le passage et, me saisissant entre ses bras, malgré mes supplications et mes larmes, le misérable m'entraîna dans les ténèbres de la grotte. Sous l'empire de la terreur et du désespoir, je perdis connaissance.

Quand je revins à moi, je me retrouvai étendue, à l'entrée de la grotte. Je crus tout d'abord avoir rêvé cette abominable scène. Mais, hélas ! le désordre de mes vêtements et l'horrible courbature qui me brisait les os me prouvèrent rapidement que tout cela n'était pas un vain songe et que j'avais été victime du plus lâche et du plus odieux des attentats !

Des larmes de honte et de rage impuissante jaillirent de mes yeux !

Le corps et l'esprit accablés, je regagnai tristement l'appartement qui nous était réservé au château et, me jetant dans les bras de ma pauvre mère affolée, je lui racontai en sanglotant l'ignoble et mystérieux attentat dont j'avais été victime !

Mes pauvres parents crurent d'abord que j'étais devenue folle, tant cette histoire de l'inconnu à tête de taureau leur paraissait invraisemblable. Mais lorsqu'ils furent convaincus de la réalité de mon récit, leur désespoir ne connut plus de bornes.

— Je vais tuer sur-le-champ, de mes propres mains, le misérable qui a lâchement abusé de ta faiblesse ! s'écria mon père, hors de lui.

— Hélas ! père ! lui répondis-je, vous ne pourrez malheureusement pas châtier l'infâme, puisque nous ignorons quel est le misérable qui se dissimulait sous ce masque de taureau.

— Mais ça ne peut être que ce vil histrion, cet acrobate qui faisait le taureau cet après-midi.

— Non, père, ce n'est pas cet homme ! j'ai remarqué les mollets de cet acrobate, pendant la corrida, ses mollets sont nerveux et grêles. Ceux de mon mystérieux agresseur sont au contraire assez gros et ronds. J'ai juste eu le temps de les apercevoir au moment où le misérable s'élança vers moi dans la grotte.

— Alors, c'est sûrement le toréador, cet Espagnol du nom de Comcombrita, s'écria mon père d'une voix tremblante de colère.

— Non, père, ce n'est pas non plus le toréador Comcombrita. Cet Espagnol est d'une taille peu élevée, c'est un petit homme. Mon agresseur, au contraire, était d'une haute stature. Vous voyez bien, père, que vous ne pourrez pas retrouver le misérable !

Et de nouveau, je me mis à sangloter.

— Mais qui donc ? qui donc alors, s'est dissimulé sous cette tête de taureau pour accomplir le monstrueux forfait ? reprit mon pauvre père désemparé.

— Qui ? qui ? répéta ma mère. Peut-être un des mille seigneurs qui papillonnaient cet après-midi autour de toi, et qui, piqué de ton indifférence, aura eu l'idée machiavélique de recourir à ce déguisement cornu pour abuser de toi, incognito !

— Oh ! oui, mère ! m'écriai-je soudain, le misérable est sûrement un grand seigneur, car il portait de magnifiques bas de soie rose et ses pieds étaient chaussés de riches souliers à boucles de diamants !

— Des bas roses ! des boucles de diamants ! murmura mon père d'un ton découragé, hélas ! ce n'est pas encore là le signalement qui nous mettra sur la bonne voie, car presque tous les jeunes seigneurs invités aux fêtes de Vaux portent des bas de cette couleur et des souliers également endiamantés. C'est à désespérer !

Le lendemain, mon père résolut de parler au toréador Comcombrita, dans l'espoir d'obtenir de lui quelque éclaircissement.

L'Espagnol était certainement innocent, mais le vrai coupable lui avait peut-être emprunté la tête de taureau et dans ce cas le toréador pourrait révéler le nom du misérable.

Comcombrita pouvait également être le complice de mon agresseur.

Mais on apprit à mon père que le toréador était reparti dès le matin même en Espagne avec la tête de taureau qui lui appartenait.

L'acrobate était parti avec lui !

Nous quittâmes le château de Vaux, le désespoir au cœur, la mort dans l'âme ! Quelque temps après je m'aperçus que j'allais être mère.

En apprenant la fatale nouvelle, ma mère eut un tel haut-le-corps que sa tête s'enfonça entièrement entre ses épaules. La malheureuse mourut étouffée.

Je faillis devenir folle de douleur. Une violente fièvre me terrassa et dans mon délire je ne cessai de crier : « Vaux ! maudit Vaux ! Pourquoi l'architecte Le Vau a-t-il édifié le château de Vaux ! Ô sombre Vaux ! Vaux tragique ! Vaux ! Vaux ! Vaux ! »

Et, pendant des mois, je répétais inlassablement ce triste nom dans mon délire !

Mais je n'étais encore qu'au début de mes épreuves ! Le jour même de sa naissance, dix minutes après son arrivée en ce monde de douleur, mon enfant disparaissait enlevé par un mystérieux inconnu.

Je n'avais même pas eu le temps de voir le visage de l'infortunée petite créature.

Lorsque je voulus interroger mon pauvre père, qui, lui, avait vu l'enfant quelques minutes avant son enlèvement, lorsque je lui eus demandé si l'enfant qui venait de m'être volé était une fille ou un garçon, je vis les cheveux de mon père se dresser droits sur sa tête et blanchir en quelques secondes. Ses yeux me fixaient avec épouvante et d'une voix étrange mon père me répondit :

— Oh ! ma pauvre enfant ! si tu savais ! si tu savais !

— Parlez ! parlez de grâce, père ! m'écriai-je.

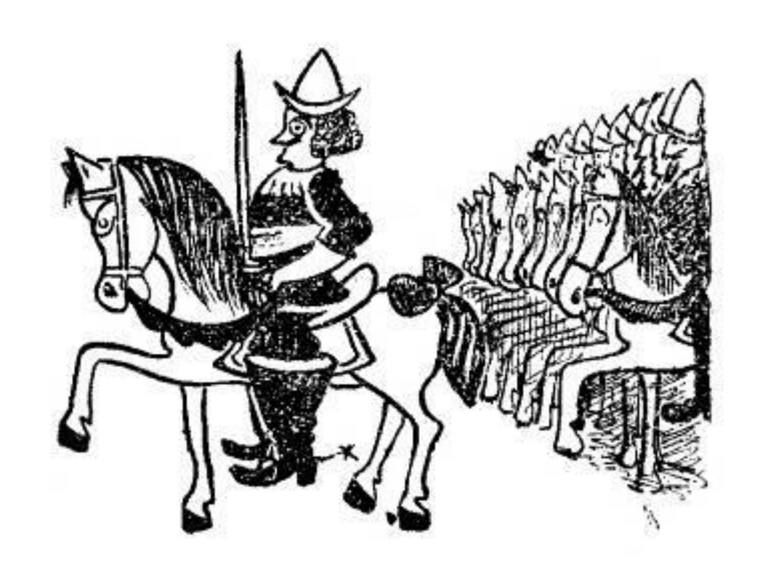
— Non, non, reprit mon père d'une voix égarée, non, il vaut mieux que tu ne saches pas, il vaut mieux que tu ignores toujours, toujours ! !…

Malgré mes supplications et mes larmes, je ne pus tirer d'autres explications de mon père, qui mourut quelques jours après en emportant son secret dans la tombe.

Chose étrange, l'enlèvement de cet enfant, fruit du déshonneur, me causa cependant un profond chagrin.

Qu'était devenu le pauvre innocent ? Qui l'avait enlevé ?

Ces questions revenaient sans cesse à mon esprit torturé.



Quelque temps après cette naissance tragique, les Pétardiers revinrent de guerre et mon fiancé, le chevalier Henri de Pontac, accourut pour me presser dans ses bras et m'épouser !

M'épouser ! Le malheureux ignorait encore le drame affreux dont j'avais été victime !

— Notre pauvre amour est à jamais brisé ! lui dis-je en sanglotant dès qu'il fut en ma présence.

Et je le mis au courant des terribles événements qui s'étaient accomplis depuis son départ.

— N'est-ce que cela ? s'écria le généreux gentilhomme, dès que j'eus terminé mon fatal récit. Il ne sera pas dit que parce que vous avez été victime du plus odieux des attentats, nous devons renoncer à notre amour !

— Badinez-vous, auriez-vous l'affreux courage de badiner en ces tragiques instants ! m'écriai-je.

— Non, chère fiancée, je ne badine pas et n'ai, je vous le jure, nulle envie de badiner ! Mais je vous jure également que je vous épouserai, car je vous tiens pour aussi pure et aussi chaste que la plus pure et la plus chaste des fleurs de lys !

— Oh ! Henri ! Henri ! m'écriai-je alors ivre de bonheur, vous êtes le plus noble et le plus généreux des Pétardiers !

— Mais je fais aussi le serment solennel, reprit mon fiancé d'une voix vibrante, de rechercher, de retrouver et de châtier comme il le mérite le mystérieux inconnu de Vaux, le misérable larron d'honneur à tête de taureau !

Un mois plus tard, j'épousai le chevalier Henri de Pontac que le roi avait nommé capitaine des Pétardiers en récompense de sa brillante conduite pendant la guerre.

Quelques semaines après notre mariage, mon cher époux demanda un congé et partit en Espagne, pour se mettre à la recherche du toréador Comcombrita de qui il espérait tirer quelques renseignements utiles.

Hélas ! je ne devais plus revoir mon pauvre mari !

Pendant son absence, je devins mère une seconde fois.

J'eus la joie de mettre au monde la plus gracieuse et la plus mignonne des petites filles.

C'était toi, ma pauvre et chère enfant, toi, mon adorée Blanche-Mignonne !

J'attendais avec impatience le retour d'Espagne de mon cher mari, de ton père, ma chère enfant. Je me réjouissais déjà du bonheur qu'il éprouverait en se voyant père d'une ravissante petite fille, lorsqu'un soir, soir fatal ! un inconnu se présenta devant

moi et, sans mot dire, me remit un volumineux paquet et s'en alla.



Le cœur agité de tristes pressentiments, j'ouvris le paquet mystérieux d'une main fébrile. Mais à peine eus-je jeté les yeux sur son contenu que je poussai un grand cri, perdis connaissance et tombai comme une masse sur le sol !

Le paquet que je venais d'ouvrir renfermait des vêtements ensanglantés ! Et ces vêtements que je reconnus tout de suite, c'étaient ceux de ton père mort assassiné !

Cette fois, le coup était trop fort ! Pendant trois semaines, je fus entre la vie et la mort !

Seule, la volonté de vivre pour toi, Blanche-Mignonne, de vivre pour venger ton père, m'empêcha de succomber !

Dès que j'eus la force de me lever et de marcher, je quittai précipitamment notre maison et je partis comme une folle pour Paris en t'emportant dans mes bras.

Je craignais que l'ennemi inconnu qui nous poursuivait de sa haine n'eût l'horrible idée de t'arracher à ma tendresse, ô ma Blanche aimée !

Dans Paris, la grande ville, pensais-je, nous serons mieux cachées ! et c'est ainsi que je vins demander un soir à Maître Planchet de me louer une chambre dans sa maison du « Pilon d'Or ». Hélas ! chère enfant, j'ai peur de ne pas vivre bien longtemps, les chagrins, les larmes et ce dernier voyage m'ont épuisée.

Je vais mourir, je le sens. C'est pourquoi j'ai voulu écrire ce manuscrit qui contient l'histoire de ma vie pour que tu le lises plus tard, Blanche-Mignonne.

Si tu rencontres sur la route de ta destinée un brave et loyal gentilhomme désireux d'unir son existence à la tienne, fais-lui part de ce manuscrit et, au nom de son amour, supplie-le de venger la mémoire de tes malheureux parents ! Adieu, Blanche-Mignonne ! Adieu ! N'oublie pas ! Et si, comme je le crois fermement, notre âme subsiste après la mort, je veillerai sur toi, Blanche-Mignonne, je te protégerai du haut du ciel. Adieu !

Le manuscrit de la morte finissait là. Planchet essuya ses besicles dont les verres étaient mouillés de larmes et se moucha bruyamment pour dissimuler son émotion.

La pauvre Blanche-Mignonne, qui pendant la lecture des mémoires de sa mère avait fait de surhumains efforts pour refouler ses sanglots, pleurait silencieusement, la tête appuyée contre l'épaule de dame Jeanne.

Cette dernière caressait doucement les cheveux de l'infortunée jeune fille dans un geste d'affectueuse consolation.

Le Fils des Trois Mousquetaires, dont les narines avaient palpité d'indignation à plusieurs reprises pendant ce lugubre récit, rompit le premier le silence.

— Mademoiselle Blanche-Mignonne…, s'écria-t-il d'une voix vibrante, dans les dernières lignes de ses tristes mémoires, votre malheureuse mère vous dit : « Si tu rencontres, sur la route de ta destinée, un brave et loyal gentilhomme désireux d'unir son existence à la tienne, fais-lui part de ce manuscrit et, au nom de son amour, supplie-le de venger la mémoire de tes parents ! » Mademoiselle Blanche-Mignonne, voulez-vous que je sois ce brave et loyal gentilhomme ?

Blanche-Mignonne, que l'émotion empêchait de répondre, lança à travers les larmes qui remplissaient ses yeux un long regard de reconnaissance au Fils des Trois Mousquetaires.

— Mademoiselle, reprit celui-ci, je sens que le destin m'a placé sur votre chemin pour vous défendre, vous servir et…

Le Fils des Trois Mousquetaires s'arrêta brusquement comme s'il craignait de parler.

— Et ?… questionna malicieusement Planchet qui devinait ce que le jeune homme allait dire.

— Et vous aimer !… acheva avec résolution le Fils des Trois Mousquetaires.

Blanche-Mignonne poussa un faible cri.

— Oui, vous aimer ! reprit le jeune homme, car je dois vous l'avouer aujourd'hui en présence de votre vénéré père adoptif, dès que vous m'apparûtes dans la chapelle Saint-

Merri, ô Blanche-Mignonne, dès que votre chaste regard eut croisé le mien, j'ai senti que, désormais, vous seriez l'unique objet de mon amour !

— Diable ! s'écria jovialement le bon Planchet, je m'aperçois que la journée d'hier était réellement la journée des coups de foudre !

— Mais, poursuivit le Fils des Trois Mousquetaires, pour vous bien prouver la sincérité de mes sentiments, mademoiselle, je jure de ne plus vous reparler de mon amour jusqu'au jour où j'aurai réussi à venger la mémoire de votre sainte mère et à punir les lâches assassins de l'infortuné pétardier, votre père. Alors, seulement, si vous me jugez digne de votre amour, alors seulement, je demanderai respectueusement votre main à votre père adoptif.

— Et je vous l'accorderai de grand cœur ! s'écria le bon Planchet, car il n'y a certainement pas au monde un chevalier plus digne de Blanche-Mignonne que le Fils des Trois-Mousquetaires ! À moins, ajouta le vieil épicier en souriant, à moins que Blanche-Mignonne ne soit d'un avis différent !

— Oh ! père adoptif, répondit en rougissant la gracieuse orpheline, vous savez bien que votre Blanche-Mignonne est toujours de votre avis et que tout ce que vous faites est bien fait !

Et toute confuse, la charmante jeune fille se cacha la tête contre la poitrine de dame Jeanne.

En entendant cette naïve réponse de Blanche-Mignonne, le Fils des Trois Mousquetaires crut que son cœur allait éclater de bonheur.

— Ah ! s'écria-t-il, maintenant, je me sens de force à lutter contre le monde entier ! Malheur aux ennemis de Blanche-Mignonne !

— Va te préparer, ma chère enfant, dit Planchet en s'adressant à sa fille adoptive, car nous n'allons pas tarder à partir pour Fontainebleau !

Dame Jeanne et Blanche-Mignonne quittèrent la pièce.

Dès qu'elles furent sorties, Planchet saisit avec émotion les mains du Fils des Trois Mousquetaires.

— Vous allez donc vous lancer à la recherche du mystérieux et odieux personnage qui fit périr les parents de Blanche-Mignonne ? dit-il.

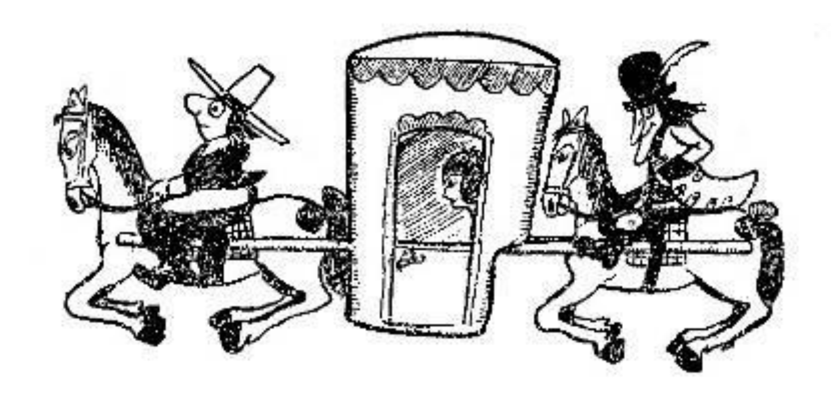
— Oui, j'aime Blanche-Mignonne ! Je jure de la venger !

— Mais comment ferez-vous ? Seul ce toréador du nom de Comcombrita, dont parle la morte dans son manuscrit, pourrait vous donner quelques indications. Mais ce Comcombrita est peut-être mort. En tout cas, il habite l'Espagne.

— J'irai en Espagne ! Et dussé-je fouiller une à une toutes les maisons espagnoles, je retrouverai Comcombrita ! D'ailleurs, un toréador doit être facile à retrouver au pays des corridas !

— Quoi ! s'écria Planchet suffoqué, vous allez partir en Espagne ?

— Oui, dans quelques jours, dès que je saurai Blanche-Mignonne en sûreté à Fontainebleau. Mais, à propos, si nous voulons arriver avant la nuit à La Cassonade, je crois, mon brave Planchet, qu'il serait temps de partir.



— C’est juste ! répondit Planchet en se précipitant hors de la pièce.

« Holà ! Abdon ! Baptistin ! préparez la voiture ! » Quelques instants plus tard, Blanche-Mignonne, Planchet et dame Jeanne prenaient place dans la voiture que conduisait Baptistin-le-Conteur et qui partit dans la direction de la route de Fontainebleau.

Le Fils des Trois Mousquetaires et Mille-Hommes à cheval escortaient la voiture de Maître Planchet, tandis que Brutus, le mouton de garde, bondissait joyeusement à leur côté.

Le parcours s’effectua sans incident.

Naturellement, Mille-Hommes et Baptistin ne perdirent pas l’occasion de placer quelques histoires sous prétexte de rompre la monotonie du chemin.

Le soleil venait à peine de disparaître à l’horizon lorsque voiture et cavaliers entrèrent dans Fontainebleau et franchirent la grille de *La Cassonade*.





VI

LE DUC TRISTAN DE MACABREUX

Quittons à regret pendant l'espace d'un chapitre les sympathiques personnages qui viennent d'arriver à *La Cassonade* et transportons-nous dans l'hôtel d'un personnage franchement antipathique celui-là, j'ai nommé : le duc Tristan de Macabreux !

Ce triste individu était âgé de quarante-cinq ans, mais, admirablement bien conservé, c'est à peine s'il en paraissait quarante-quatre.

Son œil droit, dissimulé sous un épais sourcil, brillait comme une lanterne sourde à l'entrée d'une sombre caverne.

Son œil gauche était exactement pareil à son œil droit.

Son nez en bec de hibou s'aplatissait comme une visqueuse limace le long de sa face, et sa pointe crochue des-

cendait jusqu'aux lèvres (plus minces que le fil d'un rasoir) de Tristan de Macabreux.

Une fine moustache et une royale cosmétiquée, pointue comme un stylet, complétaient la sinistre physionomie de ce triste personnage.

Le duc parcourait de long en large, avec agitation, sa somptueuse chambre lambrissée d'or.

— Ah ! cher Confident-sans-Scrupules, disait-il en s'adressant à un individu à tête de fouine qui l'écoutait respectueusement, je crois, Dieu me damne ! que ce drôle de Baroco se joue de moi ! Ce misérable spadassin tarde bien à venir me rendre compte de la mission que je lui ai confiée !

— Que monsieur le duc ne s'impatiente pas, répondit d'une voix mielleuse le Confident-sans-Scrupules, Baroco et ses hommes ont dû enlever Blanche-Mignonne hier soir vendredi et l'ont transportée dans votre pavillon des Plaisirs Secrets à Fontainebleau. C'est aujourd'hui samedi, il n'y a pas trop de temps perdu, et le spadassin Baroco va certainement arriver d'une minute à l'autre.

— Il devrait être là depuis longtemps déjà ! hurla Tristan de Macabreux, en s'étranglant de colère.

« Il aurait dû venir dès ce matin me rendre compte de l'enlèvement ! Le misérable ! le drôle ! le faquin ! je veux le faire périr sous le bâton ! je veux…

— Monsieur le duc veut-il que je sonne le service des potiches – interrompit vivement le Confident-sans-Scrupules en s'apercevant que son maître devenait violet sous l'influence de la colère.

— Oui, oui ! vite ! sonnez ! hoqueta le duc, ou je vais certainement périr d'un coup de sang !

Le Confident-sans-Scrupules agita violemment un cordon de sonnette.

Aussitôt, une douzaine de valets portant chacun une potiche dans chaque main firent irruption dans la chambre…

Dès qu'ils furent entrés, le duc de Macabreux, cramoisi de rage, se précipita sur les potiches que lui tendaient respectueusement les valets et les brisa avec violence sur le sol, jusqu'à la dernière.



— Faut-il sonner un second service ? demanda le Confident-sans-Scrupules lorsque toutes les potiches furent brisées.

— Non ! c'est inutile, cela va mieux ! répondit le duc, que ce massacre de potiches avait légèrement calmé.

Les valets, habitués à cette étrange cérémonie qui se renouvelait plusieurs fois par jour, ramassèrent silencieusement les innombrables débris qui jonchaient le tapis et se retirèrent avec rapidité.

À ce moment, un domestique vint annoncer que le spadassin Baroco était arrivé.

— Qu'il entre ! qu'il entre ! s'écria le duc, le drôle a de la chance d'arriver après les potiches ! car, Ventrecoquille, c'est lui que j'aurai brisé comme porcelaine !

Baroco, le chef des spadassins que nous avons vu à l'œuvre dans la chapelle Saint-Merri, fit son entrée.

— Eh bien, maroufle ! te voilà enfin ! s'écria Tristan de Macabreux en lançant sur Baroco un regard courroucé.

— Ah ! Monseigneur ! quelle aventure ! balbutia Baroco.

— Que veux-tu dire ? Parle, drôle ! N'aurais-tu pas exécuté mes ordres, par hasard ?

— Vos ordres allaient être fidèlement exécutés, monsieur le duc, lorsqu'une intervention diabolique est venue tout bouleverser !

— Une intervention diabolique ! Ah ça ! maître Baroco, que signifie cette plaisanterie ?

— Ce n'est pas une plaisanterie, monsieur le duc ! Un véritable démon vomi par l'enfer nous a empêchés d'enlever la jeune fille.

— Qu'entends-je ? Blanche-Mignonne n'est pas en votre pouvoir ? Vous étiez onze et un seul homme a réussi à vous mettre en fuite !

— Mais, monseigneur, ce n'était pas un homme, je vous le répète, c'était un démon, qui vous tranche la foudre d'un coup de rapière ! et…

— Enfer et damnation ! rugit le duc, le drôle se moque moi !

Et se précipitant vers le cordon de sonnette, il l'agita violemment.

Les valets reparurent aussitôt chargés de nouvelles potiches !

Tristan de Macabreux brisa une douzaine de potiches sur le sol, une autre douzaine sur le dos de l'infortuné Baroco ; puis, calmé par cette nouvelle hécatombe de porcelaines :

— Continue ! dit-il à Baroco.

L'aventurier, tout en frottant ses membres meurtris par les coups de potiches, commença le récit détaillé des événements qui s'étaient déroulés dans la chapelle Saint-Merri.

— Par la Mord-diable ! s'écria le duc, pâle de fureur, lorsque Baroco eut terminé, ce maudit Gascon qui a secouru Blanche-Mignonne saura ce qu'il en coûte de contrecarrer les projets de Tristan de Macabreux ! Sais-tu son nom ? demanda-t-il au spadassin.

— Oui, répondit Baroco, ce matin j'ai réussi facilement à faire parler un imbécile nommé Abdon, premier commis chez Maître Planchet. Cet Abdon m'a appris que ce Gascon diabolique portait l'étrange nom de « Fils des Trois Mousquetaires ».

— Quelque fou ! sans doute, murmura le duc entre ses dents. D'ailleurs, pour se promener comme tu me l'as dit, avec un mouton en guise de chien, cet homme ne peut être qu'un dangereux dément ! Nous nous débarrasserons de cet

aliéné en le faisant enfermer aux « Petites Maisons ». Par l'enfer ! cet échec ne fait qu'exciter mes désirs ! Il faut que Blanche-Mignonne soit à moi ! Je le veux ! M'entends-tu, Baroco ?



— Ce qui échoua hier peut réussir demain ! répondit le spadassin en souriant mystérieusement.

— Que veux-tu dire ? Aurais-tu un nouveau projet d'enlèvement ? Parle !

— Si monsieur le duc veut bien m'honorer encore une fois de sa confiance, que monsieur le duc patiente jusqu'à demain, et, foi de Baroco ! le bel oiseau sera pris et bien pris cette fois !

— Quoi ! tu te charges de conduire dès demain Blanche-Mignonne en mon pavillon des Plaisirs Secrets, à Fontainebleau ?

— Oui, monsieur le duc, et mon travail sera facilité par Maître Planchet lui-même.

— Que veux-tu dire ? Maître Planchet serait ton complice ? C'est impossible !

— Je ne dis pas cela, monsieur le duc, mais je constate simplement que Maître Planchet nous rend, sans le savoir, un fier service en conduisant Blanche-Mignonne à Fontainebleau !

— Blanche-Mignonne est à Fontainebleau ?

— Elle part aujourd'hui même pour *La Cassonade*.

— *La Cassonade* ?

— Oui. C'est le nom de la propriété de Maître Planchet. Le brave épicier pense que sa fille adoptive sera plus en sûreté à Fontainebleau qu'au *Pilon d'Or*.

— Mais de qui diable tiens-tu tous ces renseignements précieux ?

— C'est toujours cet idiot d'Abdon qui m'a renseigné. Rien de plus facile que de faire parler ce simple d'esprit ! Vous voyez, monsieur le duc, que malgré notre échec d'hier, je n'ai pas perdu mon temps et que dès demain nous pourrons prendre une éclatante revanche !

— C'est bien, fit le duc en congédiant d'un geste le spadassin. Fais le nécessaire pour réparer la maladresse d'hier. Emploie autant de malandrins qu'il le faudra, mais que Blanche-Mignonne ne vous échappe pas encore une fois ou, foi de gentilhomme ! je te fais désemtripailler vif par mes chiens ! Va !

Lorsque Baroco eut disparu, un sourire de triomphe crispa les lèvres minces de Tristan de Macabreux. Et ce sourire devait être particulièrement hideux et terrible, car, en

s'apercevant par hasard dans une glace, le duc ne put réprimer un tressaillement d'épouvante, à la vue de sa propre image réfléchie par le miroir !

— Ah ! s'écria-t-il, en s'adressant à son Confident-sans-Scrupules, demain, la chaste Blanche-Mignonne me déclarera son amour et sa flamme ! Je brûle d'entendre sa douce voix me murmurer : « Tristan, je t'adore ! Tristan, tu es mon unique amour ! Tristan, je t'aime ! »

— Grâce à votre infernale invention du « bassin aux grilles rouges », la petite vous susurrera toutes les phrases amoureuses qu'il vous plaira, répondit en ricanant le Confident-sans-Scrupules. Lorsqu'une fille est attachée debout au milieu du bassin et que l'eau monte lentement, lentement, la plus farouche se décide bien vite à prononcer les phrases d'amour que vous exigez !

— Que veux-tu, cher Confident-sans-Scrupules, reprit le duc d'une voix sarcastique, je suis un sentimental ! Ma seule passion est d'entendre de jolies lèvres me déclarer leur amour !

— Déclarations un peu forcées, il faut l'avouer, ricana le Confident.

— Qu'importe ! Le résultat est le même ! Le bassin aux grilles rouges est un merveilleux stimulant d'amour !

— Bien rares, en effet, sont celles qui résistent jusqu'au bout et laissent monter l'eau au-dessus de leur tête plutôt que de prononcer les déclarations d'amour dont vous êtes friand !

— Te souvient-il, continua le duc en riant sinistrement, de cette vertueuse jouvencelle qui résista jusqu'à la dernière

seconde, ne voulant jamais prononcer la phrase d'amour que je lui soufflais.

— Ah ! oui ! celle à qui vous ordonnâtes de dire : « Tristan, ta barbiche m'affole ! »

— Oui. La courageuse petite résista jusqu'au moment où l'eau du bassin atteignit son menton, mais la crainte de la mort triompha de sa pudeur et, pour que j'arrête la montée d'eau, elle s'écria selon mon désir :

« Tristan ! ta barbiche m'affole !… »

Les deux sinistres personnages s'esclaffèrent bruyamment au souvenir de cette odieuse scène.

— Par Satan ! reprit le duc de Macabreux, lorsque son accès d'hilarité se fut un peu calmé, grâce au « bassin aux grilles rouges », je peux me vanter d'avoir entendu les plus douces, les plus tendres et les plus originales déclarations d'amour !

— Et demain, monsieur le duc, vous pourrez ajouter une nouvelle déclaration à votre liste, car la chaste et pure Blanche-Mignonne ne résistera pas plus que ses devancières au terrible « bassin aux grilles rouges » !…

— Tu veilleras, comme d'habitude, à ce que l'eau du bassin soit tiède et parfumée.

— Monsieur le duc peut être tranquille, j'y veillerai, répondit le Confident-sans-Scrupules.

— Et maintenant, laisse-moi, fit le duc, il faut que je cherche et que je rédige la déclaration d'amour que me fera demain Blanche-Mignonne !





VII

L'ENLÈVEMENT

Le lendemain de leur arrivée à Fontainebleau, les hôtes de *La Cassonade* furent éveillés de bon matin par un chant joyeux qui partait des jardins de Maître Planchet.

— Eh ! Capdédiou ! C'est la voix de Mille-Hommes ! s'écria en sautant du lit le Fils des Trois Mousquetaires.

C'était, en effet, l'organe formidable de Mille-Hommes qui lançait aux échos de Fontainebleau toute une série variée de refrains béarnais.

— L'animal va réveiller toute la maison, murmura le Fils des Trois Mousquetaires.

Et se précipitant vers la fenêtre de sa chambre, il l'ouvrit toute grande, pour imposer silence au trop matinal chanteur.

Un soleil magnifique inondait déjà la campagne de ses chauds rayons, et, dans le jardin de Maître Planchet, des milliers d'oiseaux gazouillaient à pleins gosiers ! À ce moment, la terrible voix de Mille-Hommes entonnait la fameuse chanson de Gaston Phoebus :

Aqueros mountinos,
(Ces montagnes)
Qui ta haültos soun !
(Qui sont si hautes)
M'empéchon de bede
(M'empêchent de voir)
Mas amous oun soun !
(Où sont mes amours)



— Holà ! Mille-Hommes ! s'écria le Fils des Trois Mousquetaires en apercevant enfin l'obstiné chanteur entre deux cerisiers.

— Té ! vous êtes déjà levé, Monsieur ?

— Par ta faute, animal ! Tu fais un vacarme à réveiller tout Fontainebleau ! Deviens-tu fou de chanter à cette heure, quand tout le monde repose encore !

— Ah ! Monsieur, jé vais vous expliquer : la fenêtre dé ma chambre n'avait pas dés volets, lé soleil est vénu mé réveiller dans mon lit, et quand jé vois lé soleil, Monsieur, c'est plus fort qué moi, il faut qué jé chante !… Alors, pour né pas chanter dans ma chambre et réveiller toute la maison, jé mé suis lévé et je suis allé chanter dans lé jardin avé les petits oiseaux !

Et, d'une voix sonore, Mille-Hommes entonna le refrain de la chanson de Gaston Phœbus.

Désespérant de faire taire l'enragé chanteur, le Fils des Trois Mousquetaires acheva de s'habiller. Lorsqu'il eut terminé sa toilette, il descendit à son tour dans le jardin où Planchet l'attendait avec impatience pour lui faire faire le tour du propriétaire.

— Nous sommes arrivés trop tard, hier soir, lui dit le vieil épicier, il faisait nuit et vous n'avez pu rien voir. Mais suivez-moi, monsieur, je vais vous faire visiter en détail *La Cassonade*.

Le Fils des Trois Mousquetaires suivit donc Planchet qui lui fit admirer jusqu'au moindre recoin de sa charmante propriété.

— *La Cassonade* joint l'utile à l'agréable, monsieur, voyez-vous ce vaste hangar à côté du jardin ?

— Oui, il vous sert sans doute à ranger vos outils de jardinage ?

— Non, monsieur, ce hangar est comme qui dirait le magasin de réserve de l'épicerie du Pilon d'Or.

— Je comprends, il vous sert de dépôt de marchandises ?

— Oui, monsieur, et au fur et à mesure des besoins, j'envoie Baptistin avec une voiture chercher les marchandises à *La Cassonade*. L'utile joint à l'agréable ! comme je vous le disais tout à l'heure. Mais j'y pense : Holà, Baptistin !

Baptistin accourut.

— Tu feras un peu de place dans le dépôt, mon garçon, lui dit Maître Planchet, car j'attends aujourd'hui une voiture chargée de trois cents douzaines d'éponges.

— Peste ! un achat en gros, mon cher Planchet, s'écria en riant le Fils des Trois Mousquetaires.

— Que voulez-vous, monsieur, il le faut bien, répondit modestement l'épicier, la vente d'éponges ne marche pas mal ! On se lave beaucoup depuis quelque temps !

Après le petit déjeuner, le Fils des Trois Mousquetaires accompagné de Mille-Hommes et de Brutus se dirigea vers la forêt de Fontainebleau.

Planchet leur avait conseillé d'aller faire une petite promenade dans ce bois magnifique en attendant l'heure du repas de midi.

— Pour uné pétite forêt du nord, elle n'est pas trop mal ! prononça Mille-Hommes dès qu'ils furent entrés dans la forêt de Fontainebleau. Mais ça manque dé montagnes !

— Tu les reverras bientôt nos chères montagnes, mon brave Mille-Hommes ! dit le Fils des Trois Mousquetaires.

— Qué dites-vous, monsieur ? Nous allons révénir en Béarn ?

— Nous allons du moins le traverser pour nous rendre en Espagne.

— En Espagne ? s'écria Mille-Hommes au comble de l'ahurissement.

— Oui, en Espagne, où j'ai une importante mission à remplir.

— Mais, monsieur, vous oubliez qué nous sommes venus à Paris pour faire notre chémin à la Cour !

— Nous reviendrons à Paris après, tranquillise-toi, mon brave Mille-Hommes.

— Ah ! grand diablé et triplé Diou biban ! Jé n'y comprends plus rien. À peiné débarqué à Paris, nous répartons pour Fontainebleau ! Et voilà mainténant qu'à peine arrivé à Fontainebleau, vous parlez dé répartir pour l'Espagne !

— Si tu veux rester, je ne puis t'obliger à me suivre, et je partirai seul.

— Moi vous abandonner ! Moi vous quitter ! Ah ! monsieur, vous savez bien qué Mille-Hommes vous aime trop pour cela ! Non ! milledious ! je vous accompagne et si uné fois arrivé en Espagne, s'il vous prend la fantaisie de répartir

pour un autré pays, je vous suivrai, monsieur, je vous suivrai, serait-ce jusqu'au fin fond de la Patagonie !

— Brave et fidèle Mille-Hommes ! murmura le Fils des Trois Mousquetaires ému.

— Sème-la-Mort et moi, continua Mille-Hommes en portant la main à la poignée de sa gigantesque rapière, Sème-la-Mort et moi nous sérons toujours à vos côtés pour vous protéger et vous défendre jusqu'à la mort !...

Le Fils des Trois Mousquetaires ne put s'empêcher de sourire de la pose tragi-comique prise par son compagnon pour débiter cette tirade grandiloquente.

Mais il n'écoutait déjà plus que d'une oreille distraite les protestations de fidélité du brave Mille-Hommes. La majestueuse poésie qui se dégageait de la forêt invitait son âme aux plus douces, aux plus délicieuses rêveries.



Désireux de rêver à son aise à sa bien-aimée Blanche-Mignonne, sans être troublé par l'incessant bavardage de Mille-Hommes, le Fils des Trois Mousquetaires s'assit sur un

bloc de rocher et laissa son compagnon et Brutus poursuivre leur promenade à travers la forêt.

Tout en cheminant Mille-Hommes qui ne pouvait garder le silence, entama, faute de mieux, la conversation avec le fidèle mouton de garde.

— Tu té demandes, mon pauvre Brutus, pourquoi notré maître s'est assis pensif et solitaire, au lieu dé sé proméner joyeusement avé nous ?… Té ! c'est parce qu'il est amoureux, comprends-tu, mon vieux Brutus ?

« D'ailleurs, il faut être juste, continua Mille-Hommes, sans attendre la réponse du mouton ; Mlle Blanche-Mignonne est digné dé son amour !… »

À ce moment, Brutus poussa un bêlement-aboiement, et se mit brusquement en arrêt.

— Qué sé passe-t-il donc, Brutus ? Sentirais-tu une présence étrangère dans lé voisinage ? fit Mille-Hommes en regardant autour de lui pour tâcher de découvrir le motif de l'inquiétude du mouton.

— Ah ! jé sais ! c'est ce brave homme qué j'aperçois là-bas entré les arbres qui provoque ta fureur ! Paix, Brutus, ici ! reprit Mille-Hommes en retenant le terrible mouton de garde qui s'apprêtait déjà à s'élancer sur l'étranger.

En entendant la voix de Mille-Hommes, l'inconnu se retourna en souriant.

— Tu vois bien, Brutus, qué monsieur est un paisible promeneur ! fit Mille-Hommes en s'avançant vers l'étranger.

Ce dernier était un homme d'une quarantaine d'années, à la physionomie douce et spirituelle en même temps. Son

habillement, quoique simple et même légèrement négligé, dénotait un personnage d'importance. Mais ce qui frappait le plus en lui, c'était l'extraordinaire expression de bonhomie malicieuse de son regard et de son sourire.



Mille-Hommes salua respectueusement l'étranger et s'aperçut que celui-ci était plongé dans la contemplation d'une gracieuse petite grenouille-rainette, qui sautillait dans l'herbe.

— Cet animal sauvage vous aurait-il attaqué, monsieur ? s'écria Mille-Hommes dont l'imagination transformait déjà en un monstre féroce l'inoffensive grenouille. Né craignez rien, jé vais vous écraser cé reptile…

— N'en faites rien ! interrompit vivement l'étranger en retenant Mille-Hommes prêt à s'élancer, cette mignonne rainette n'est pas un reptile, et j'étais en train de la regarder sautiller gracieusement sur le gazon.

— Té ! c'est vrai, coquin dé diou ! cé n'est qu'une pétite grénouille ! Jé l'avais prise pour un crapaud vénimeux !

L'étranger, sans plus s'occuper de Mille-Hommes, s'était de nouveau penché sur l'herbe et suivait attentivement les évolutions de la rainette.

— Jé vois cé qué c'est, reprit Mille-Hommes, en s'adressant à l'admirateur de grenouilles, vous êtes sans doute un savant et vous étudiez les insectes dé la nature ?

— Non, mon ami, je ne suis pas un savant, répondit l'étranger, sans interrompre sa contemplation, j'observe il est vrai la nature, mais je ne suis pas un savant.

— Alorss !… jé dévine, poursuivit Mille-Hommes, vous observez les bêtes, pour faire des pétites fables comme M. de La Fontaine ?…

L'étranger ne répondit pas et parut s'absorber plus profondément dans l'étude de sa grenouille.

— Et je parie, continua l'obstiné bavard, qué vous cherchez un sujet dé fable dans lé genre dé *La Grénouille et lé Bœuf* ?

— Ah ! vous connaissez cette fable ? fit l'étranger en souriant.

— Té la belle malice ! Tout lé monde connaît les fables dé cé bon M. dé La Fontaine… Mais, entré nous, Monsieur, jé trouve que sa grénouille qui voulait sé faire aussi grosse qu'un bœuf n'était qu'une incapable.

— Une incapable ? répéta l'étranger surpris.

— Eh ! oui, monsieur, une incapable et une maladroite ! C'était sûrement une chétive grénouille du Nord pour n'avoir pu réussir à sé rendre aussi grosse qué lé bœuf !

— Quoi ! s'écria l'étranger en éclatant de rire, vous auriez donc voulu que la grenouille de ma fable devînt réellement aussi grosse qu'un bœuf ?

— La grenouille dé votre fable ? balbutia Mille-Hommes, brusquement interloqué. Vous êtes donc M. dé La Fontaine ? Ah ! monsieur, qué jé suis confus…

— Auriez-vous rencontré, par hasard, reprit avec bonhomie le grand fabuliste (car c'était lui, en effet), une grenouille de la taille d'un bœuf ?

— Non, monsieur, à vous parler franchement, je n'ai jamais rencontré dé grénouilles de cette dimension. Mais un Gascon de mes amis m'a raconté sa terrible aventure avé uné grenouille qui s'était faite aussi grosse qu'un bœuf, et c'est pourquoi jé mé suis permis dé traiter dé maladroite la chétive pécore dé votre fable.

— Je gagerai, mon ami, que la grenouille de votre ami devait être une grenouille gasconne ? dit La Fontaine en souriant malicieusement.

— Té, monsieur, vous avez deviné, c'était en effet uné grénouille dé Gascogne. Mais ténez, monsieur dé La Fontaine, avec votre permission, jé vais vous raconter l'histoire, vous pourrez peut-être en composer une pétite fable.

— Vous allez au-devant de mon désir, mon ami, répondit le bon fabuliste que la conversation de Mille-Hommes amusait prodigieusement, et j'allais justement vous prier de me conter l'histoire de votre Gascon, dont je brûle de connaître la terrible aventure.

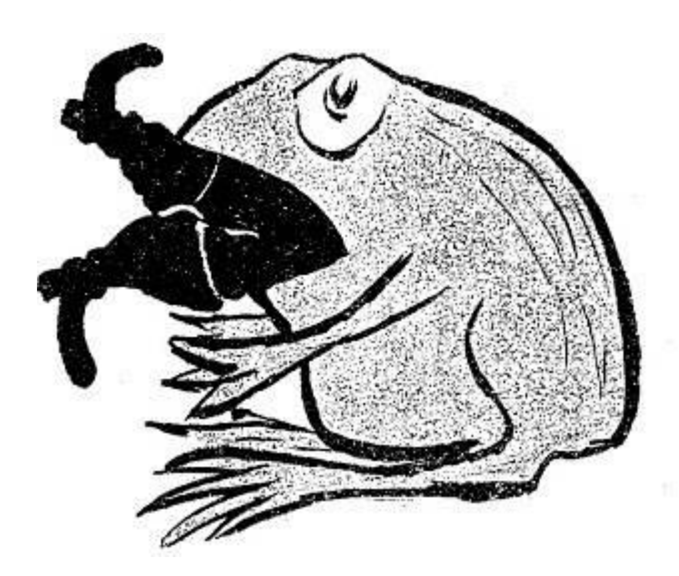
Sans se faire prier, Mille-Hommes commença :

Histoire du Gascon et de la Grenouille qui s'était faite aussi grosse qu'un bœuf.

« Un jour, un Gascon qui sé promenait dans la campagne aperçut au bord d'une mare uné grénouille aussi grosse qu'un bœuf !

« — Té ! s'écria lé Gascon, voilà une grénouille qui a voulu imiter la grénouille dé M. La Fontaine, mais comme c'est une grénouille du Midi, elle a réussi facilement à égaler la taille d'un bœuf sans pour cela éclater !

« Pendant qué lé Gascon faisait ces réflexions, la grénouille géante, dont l'appétit était en proportion dé son volume, sauta sur lui et lé goba comme un simple mouchéron.



« Lé rusé Gascon né perdit pas la tête pour si peu dé chose et sé mit à chercher un moyen pour sortir dé l'intérieur dé la grénouille.

« Soudain, à travers la bouche entre-bâillée dé la grenouille, lé Gascon aperçut un énorme éléphant qui sé dirigeait vers la mare pour se désaltérer.

« C’était un éléphant apparténant à uné troupe dé baladins établis dans lé voisinage.

« En apercevant lé pachyderme, lé Gascon fit un bond dé joie dans lé ventre dé la grenouille !

« Une merveilleuse idée venait dé traverser son cerveau ingénieux.

« — Té, s’écria-t-il d’une voix forte, pour bien sé faire entendre de la grenouille, voilà un animal qui mé paraît difficile d’égaler en grosseur !

« — Difficile ? reprit aussitôt la grénouille vaniteuse, crois-tu donc cé travail au-dessus dé mes forces ? !

« — Oui, reprit le rusé compère, même pour uné grenouille gasconne, jé crois cet effort impossible !

« — Impossible !… rugit la grénouille vexée, mais né mé suis-je pas déjà rendue aussi grosse qu’un bœuf ?

« — Oui, jé né dis pas le contraire, continua lé Gascon, mais un bœuf n’est pas un éléphant !

« — Eh bien ! regarde, s’écria la grenouille affolée d’orgueil.

« Là-dessus, la grénouille gasconne sé met à sé gonfler et à se travailler pour essayer dé dévenir aussi grosse qué l’éléphant, disant au Gascon :

« — Est-ce assez ! dites-moi, n’y suis-je point encore ?

« — Nenni !

« — M’y voici donc ?

« — Point du tout !

« — M’y voilà ?

« — Vous n’en approchez point.

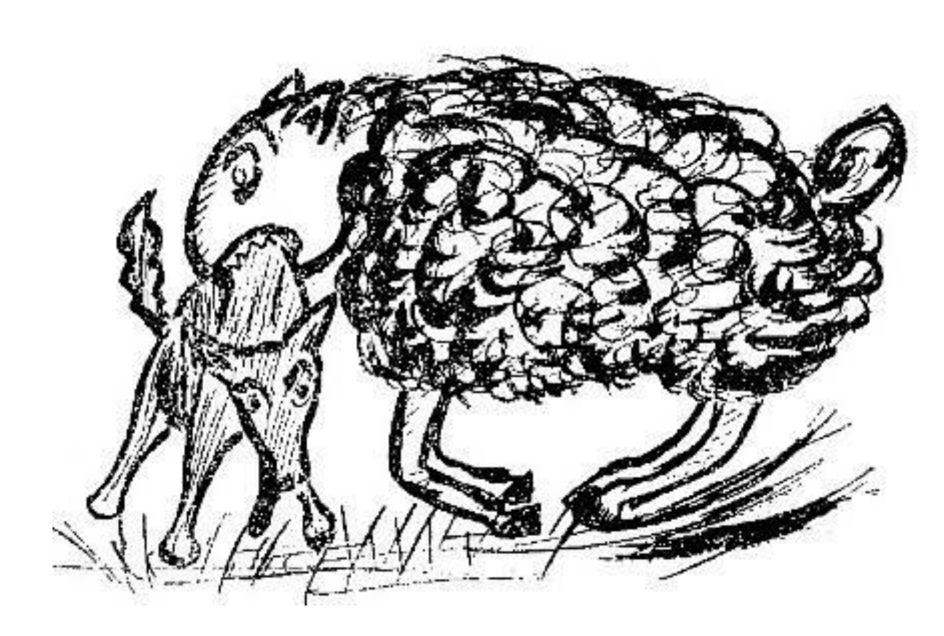
« L’orgueilleuse grénouille s’enfla si bien qu’elle éclata !

« Lé Gascon fut projeté à quelques mètres par l’explosion dé la grénouille. Mais, il sé releva sain et sauf, et avant dé s’en aller il dit à la grénouille expirante :

« — Ma chère, une grénouille qui réussit à sé faire aussi grosse qu’un bœuf dévrait s’en ténir là et né pas forcer la note ! Adieu ! »

— Bravo ! s’écria La Fontaine, dès que Mille-Hommes eut achevé son histoire, je reconnais en effet que votre grenouille gasconne était supérieure à celle de ma fable.

« Tiens !… vous avez là un bien joli mouton, continua le fabuliste en s’avançant pour caresser Brutus.



— Né lé touchez pas, monsieur ! Il vous mordrait ! dit vivement Mille-Hommes. C’est qué Brutus n’est pas commode lorsqu’il né connaît pas les gens ! En voilà un, par exemple, qui né sé serait pas laissé intimider par lé loup dé

vôtre fable, et jé parie qué c'est lui qui aurait crié au loup : « Qui té rends si hardi dé troubler mon breuvage ! »

Sur ces mots, Mille-Hommes prit congé du grand fabuliste et, suivi de Brutus, vint retrouver le Fils des Trois Mousquetaires qui rêvait toujours, assis à la même place.

— Allons, dit celui-ci, lorsque Mille-Hommes l'eut mis au courant de sa rencontre avec le bonhomme La Fontaine, je crois qu'il est temps de regagner *La Cassonade* !

— Jé lé crois aussi, monsieur. L'air dé la forêt m'a creusé, et je pense faire honneur au répas dé Maître Planchet.

Le Fils des Trois Mousquetaires et Mille-Hommes se mirent en chemin.

Mais à peine s'étaient-ils engagés sous bois qu'ils aperçurent Baptistin qui accourait dans leur direction à toute vitesse en agitant les bras d'un air désespéré.

— Qu'y a-t-il ? Que se passe-t-il ? interrogea le Fils des Trois Mousquetaires, dès que Baptistin fut à portée de la voix.

— Ah ! monsieur ! Quel malheur ! venez ! venez vite ! s'écria Baptistin d'une voix haletante, on vient d'enlever Mlle Blanche-Mignonne.

— Mordious ! rugit le Fils des Trois Mousquetaires, et, plus rapide qu'une flèche, il s'élança vers la maison de Maître Planchet.

Le Fils des Trois Mousquetaires trouva Planchet et dame Jeanne en proie au plus violent désespoir. En quelques mots, le vieil épicier lui expliqua ce qui s'était passé pendant son absence.

Deux mendiants étaient venus frapper à la porte en implorant la charité.

Blanche-Mignonne, n'écoutant que son bon cœur, s'était élancé pour distribuer quelques aumônes à ces deux malheureux.

Mais soudain, avant que Planchet et dame Jeanne aient eu le temps d'intervenir, les deux faux mendiants s'étaient précipités sur la jeune fille et l'avaient transportée dans un carrosse qui attendait à quelques pas de là.

Quand Planchet et dame Jeanne accoururent pour porter secours à Blanche-Mignonne, il était trop tard : le carrosse lancé à toute vitesse disparaissait déjà à l'horizon dans un nuage de poussière !

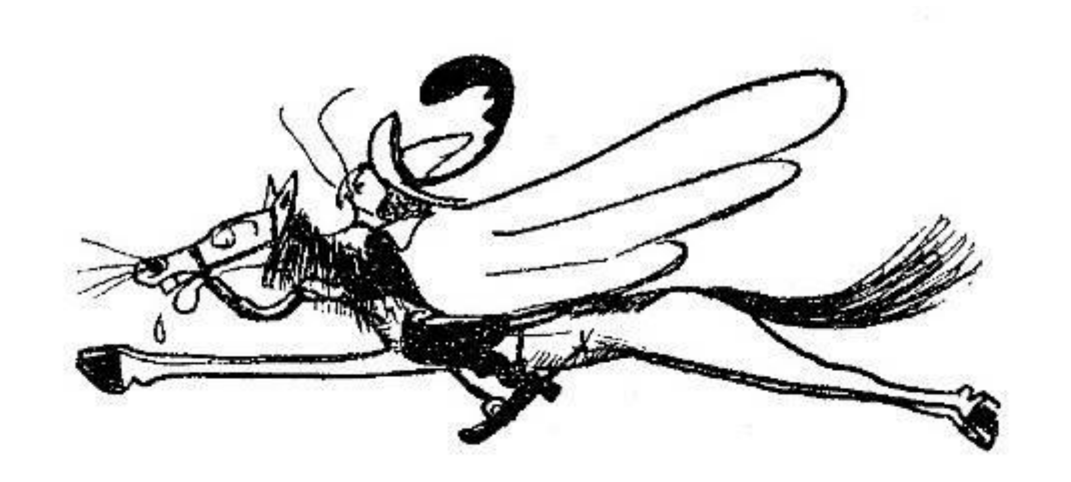
— À cheval ! À cheval ! rugit le Fils des Trois Mousquetaires lorsque Planchet eut terminé le récit du tragique enlèvement.

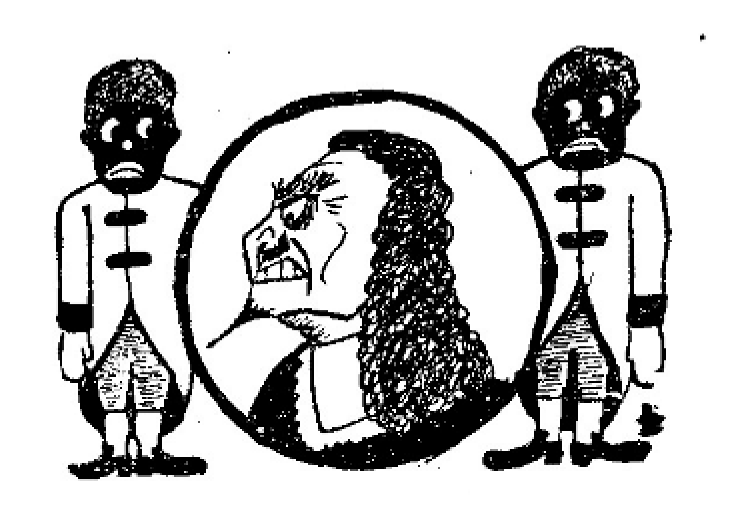
Pendant que Mille-Hommes s'élançait pour préparer les montures, Planchet indiquait au Fils des Trois Mousquetaires la direction suivie par les ravisseurs de l'orpheline.

— Je retrouverai Blanche-Mignonne, je le jure ! s'écria le jeune homme frémissant d'indignation.

Les chevaux étaient prêts.

D'un bond, le Fils des Trois Mousquetaires fut en selle et, suivi de Mille-Hommes, partit dans un galop d'enfer à la recherche de Blanche-Mignonne.





VIII

LE BASSIN AUX GRILLES ROUGES

Dans son pavillon des Plaisirs Secrets, Tristan de Macabreux triomphait.

Blanche-Mignonne était enfin en son pouvoir ! L'infâme Baroco venait de lui livrer l'infortunée jeune fille, et, après avoir reçu le prix de sa criminelle besogne, avait quitté le pavillon en compagnie de ses spadassins.

En se voyant seule et sans défense en face de Tristan de Macabreux qui la fixait d'un œil brillant de convoitise, la pauvre Blanche-Mignonne tressaillit d'épouvante !

— Oh ! monsieur, s'écria-t-elle d'une voix tremblante, je vous en supplie, ne me retenez pas davantage en ces lieux ! laissez-moi revenir chez mon bon père adoptif !

— Délicieuse naïveté ! murmura le duc en ricanant lugubrement.

— Oh ! pitié ! pitié ! continua Blanche-Mignonne ! Que voulez-vous faire d'une pauvre et chaste orpheline ?

— On peut faire bien des choses avec une chaste orpheline ! répondit le duc en lançant à la malheureuse un regard chargé d'horribles sous-entendus.

— Oh ! si vous n'avez pas un galet à la place du cœur ! reprit en sanglotant Blanche-Mignonne, vous aurez pitié de ma détresse, vous me rendrez la liberté !



— N'êtes-vous donc pas bien ici, auprès de celui que vous adorez ? interrogera le duc.

— Que voulez-vous dire, monsieur ? Je ne comprends pas ! balbutia l'orpheline en rougissant.

— Je dis, n'êtes-vous pas heureuse, mignonne, d'être auprès de votre Tristan adoré, de votre bien-aimé Tristan ? Allons, ma jolie, n'hésitez pas, je vous autorise volontiers à me déclarer votre amour, je vous autorise à me murmurer de votre douce voix : « Ô Tristan, mon beau Jésus d'amour, je t'adore ! »

— Misérable ! s'écria Blanche-Mignonne, n'ajoutez pas un mot ! ou, foi d'orpheline, je me brise les tympans à coups d'index pour ne plus entendre vos ignobles propos !

— Diable ! murmura Tristan de Macabreux, la petite n'est pas commode ! Employons les grands moyens !

Et le duc agita violemment le cordon d'une sonnette.

À ce signal, le Confident-sans-Scrupules parut, suivi de deux laquais nègres.

Tristan de Macabreux fit un signe.

Aussitôt, les deux nègres s'élancèrent sur la malheureuse Blanche-Mignonne et l'emportèrent rapidement hors de la pièce.

— La belle n'a donc pas consenti à faire sa petite déclaration d'amour de bonne grâce ? interrogea le Confident-sans-Scrupules.

— Non, grinça Tristan de Macabreux, mais le bassin aux Grilles Rouges va se charger de lui délier la langue ! Les préparatifs doivent être terminés. Allons voir si la belle est toujours aussi farouche !

Les deux sinistres personnages quittèrent la pièce et descendirent dans le jardin du Pavillon Secret. Au centre de ce jardin, un vaste bassin de forme ronde, complètement entouré de hautes grilles peintes en rouge sang, attirait les regards par son aspect mystérieux et tragique.

Le duc de Macabreux suivi de son Confident-sans-Scrupules se dirigea rapidement vers cet étrange bassin.

Arrivé devant les grilles rouges, le duc eut un ricanement de joie féroce en apercevant à travers les barreaux de fer l'infortunée Blanche-Mignonne attachée à un poteau au milieu de la pièce d'eau.

Le bassin était encore vide.

Le duc fit un signe. Un des laquais nègres pressa un bouton invisible placé sur un des barreaux de fer de la grille rouge.

Aussitôt, l'eau jaillit en bouillonnant dans le bassin.

Blanche-Mignonne poussa un cri de terreur.

— Ma belle, dit alors le duc d'une voix sarcastique, cette onde tiède et parfumée va couler sans arrêt dans ce bassin dont vous êtes le plus bel ornement !

Le Confident-sans-Scrupules fit entendre un rire de servile flatterie.

— Tel Josué arrêtant le soleil, il ne tiendra qu'à vous, ma mignonne, d'arrêter cette eau dans son implacable montée.

« Pour accomplir ce miracle, il vous suffira de prononcer de votre plus douce voix cette phrase magique : « Ô Tristan !… mon beau Jésus d'amour, je t'adore ! »

— Jamais ! Jamais ! décria Blanche-Mignonne.

— Sinon, continua imperturbablement Tristan de Macabreux, sinon l'eau en montant lentement, lentement et toujours plus haut, toujours plus haut ! transformera bientôt la jolie Blanche-Mignonne en une gracieuse et ravissante on-

dine. Et les ondines, vous ne l'ignorez pas, ma belle, vivent complètement sous l'eau !

Un nouvel éclat de rire du Confident-sans-Scrupules salua cette atroce plaisanterie de Tristan de Macabreux.

— Misérable ! Le Fils des Trois Mousquetaires me vengera ! s'écria Blanche-Mignonne.

— Fût-il Fils de tout un régiment de Mousquetaires, votre héros n'est pas de taille à lutter contre Tristan de Macabreux ! Un cabanon des Petites-Maisons ou un bon cachot de la Bastille me débarrassera d'ailleurs facilement de votre vengeur !

— Infâme ! murmura la jeune fille.

— As-tu remarqué, cher Confident-sans-Scrupules, reprit le duc en ricanant, elles disent toutes la même chose. Elles commencent d'abord par me traiter de misérable et d'infâme, puis progressivement de tigre, de monstre, de démon, etc., etc. Mais à mesure que l'eau monte, les injures font bientôt place à la plus tendre des déclarations d'amour.

— Et la ravissante Blanche-Mignonne fera comme toutes ses devancières, répondit l'odieux confident.

— Jamais ! plutôt la mort ! protesta d'une voix forte la courageuse jeune fille.

L'eau atteignait déjà les genoux de l'orpheline et montait toujours, lentement, mais sans arrêt.

*

Pendant que cette scène odieuse se déroulait dans le jardin du Pavillon Secret, le Fils des Trois Mousquetaires galopait toujours sur la route à la recherche de Blanche-Mignonne.

La piste des ravisseurs était facile à suivre. L'empreinte des roues du carrosse qui avait servi à enlever Blanche-Mignonne était visible sur le sol.

En suivant ces traces, le Fils des Trois Mousquetaires espérait rattraper le carrosse ou du moins connaître l'endroit où la jeune fille avait été transportée.

Mais le rusé Baroco, pour dépister toute recherche, n'avait pas fait entrer le carrosse dans la cour du Pavillon Secret. Après avoir fait descendre Blanche-Mignonne, le spadassin avait donné l'ordre au cocher de continuer sa route, toujours tout droit afin d'égarer les poursuivants.

Grâce à ce stratagème, le Fils des Trois Mousquetaires et Mille-Hommes étaient passés ventre à terre devant le Pavillon Secret sans se douter que derrière ces murs l'infortunée Blanche-Mignonne gémissait entre les mains de ses bourreaux.

— Mordious ! rugit le Fils des Trois Mousquetaires, nous ne rattraperons donc jamais ce maudit carrosse !

— Té ! monsieur ! lé voilà !… lé voilà !… s'écria presque en même temps Mille-Hommes. Régardez ! là-bas au loin devant nous, cé nuage dé poussière !

— C'est le carrosse ! Nous le tenons ! En avant ! Et le Fils des Trois Mousquetaires enfonça ses éperons dans le ventre de son cheval.

Les deux cavaliers redoublèrent de vitesse.

La distance qui les séparait du carrosse diminuait de seconde en seconde.

— Arrête, coquin ! hurla le Fils des Trois Mousquetaires dès qu'il fut assez près pour être entendu du cocher.

Mais, loin de s'arrêter, le misérable complice de Baroco cingla ses chevaux d'un terrible coup de fouet, et le carrosse partit comme une flèche au milieu d'une gerbe d'étincelles.

Cette course fantastique ne pouvait durer bien longtemps. Quelques secondes plus tard, le Fils des Trois Mousquetaires dépassait le carrosse et, rapière en main, obligeait le cocher à arrêter.

D'un bond, il se précipita vers la portière pour délivrer celle qu'il croyait être à l'intérieur.

Mais le carrosse était vide !

Le Fils des Trois Mousquetaires poussa une exclamation de stupeur.

— Misérable ! s'écria-t-il, en saisissant le cocher à la gorge, qu'avez-vous fait de la jeune fille qui était dans ce carrosse !

— Quelle jeune fille ? je ne vous comprends pas ! répondit le drôle en feignant la plus grande surprise.

— Cesse de dissimuler, coquin !… ou Mordious, ma rapière saura bien te délier la langue ! Allons, parle !

Le complice de Baroco comprit que le Fils des Trois Mousquetaires ne plaisantait pas et que son infâme existence ne tenait qu'à un fil… à un fil d'épée !



Il hésitait cependant, mais la pointe de la rapière appuyée sur sa gorge, le décida soudain à parler.

— Pitié, Monseigneur ! grâce, mon brave gentilhomme ! s'écria-t-il. Je ne suis qu'un simple cocher, un brave et honnête cocher ! Je ne suis pas responsable de ce qui peut se passer dans l'intérieur de mon carrosse.

— Parleras-tu, misérable ! Où est la jeune fille ? Où l'as-tu transportée ?

Le cocher, tremblant d'effroi, raconta alors tout ce qui s'était passé, sans oublier le stratagème imaginé par Baroco pour dépister les poursuivants.

— Pitié ! mon gentilhomme ! glapit le complice de Baroco en terminant le récit de l'enlèvement.

Mais le Fils des Trois Mousquetaires, sans plus se soucier du misérable, avait déjà tourné bride et suivi de son fidèle Mille-Hommes, s'élançait dans un tourbillon de poussière vers le Pavillon Secret de Tristan de Macabreux.

*

Dans le bassin aux grilles rouges, Blanche-Mignonne avait maintenant de l'eau jusqu'aux épaules.

— Il est temps de vous décider, Mignonne ! plaisantait le duc de Macabreux. Est-il une plus douce phrase à prononcer pour un cœur amoureux que celle-ci : « Ô Tristan ! je t'adore ! »

— Je vous méprise, misérable ! répondit fièrement Blanche-Mignonne.

— Diable ! Monseigneur ! murmura le Confident-sans-Scrupules, la petite est capable de résister jusqu'au bout !

— Tant pis pour elle ! grinça Tristan de Macabreux.



Seule, la tête de l'orpheline, telle une gracieuse fleur aquatique, émergeait de l'eau.

— Pour la dernière fois, obstinée créature, veux-tu dire : « Ô mon Taureau, je t'adore ! » rugit l'infâme Macabreux écumant de rage.

— Jamais ! Jamais ! À moi ! Au secours ! hurla la malheureuse Blanche-Mignonne dont l'instinct de conservation venait de se réveiller à l'approche de la mort !

— Me voici ! Courage, Blanche-Mignonne ! répondit soudain une voix tonnante, et presque aussitôt sur le faite du mur qui entourait le jardin, surgit, rapière en mains, le Fils des Trois Mousquetaires. D'un bond de jaguar, il sauta dans le jardin et s'élança dans la direction du bassin aux grilles rouges. Sur un signe de Macabreux, les deux laquais nègres se précipitèrent à sa rencontre pour lui barrer le chemin.



Le premier nègre, armé d'un pistolet, ajustait déjà le Fils des Trois Mousquetaires, mais celui-ci, d'un brusque coup de rapière, fit sauter en l'air l'arme du nègre et, avant que le pistolet ne fut retombé sur le sol, d'un second coup de rapière aussi précis que rapide, il frappait la détente du pistolet. Le coup partit étendant raide mort le laquais nègre. Affolé de terreur, le deuxième nègre prit la fuite à toutes jambes.

— À nous deux, maintenant !… Tristan de Macabreux !

Et le Fils des Trois Mousquetaires se précipita vers le ravisseur de Blanche-Mignonne.

L'infâme duc, voyant ses laquais hors de combat, avait dégainé rapidement et, la bave aux lèvres, attendait le choc.

Tristan de Macabreux était un escrimeur redoutable. La liste était longue des adversaires qu'il avait couché sur le terrain, grâce à de terribles bottes secrètes que lui avait enseigné jadis un fameux maître d'armes italien : Eugénio Raddi.

— Ne le ratez pas, Monseigneur ! murmura le Confident-sans-Scrupules, poussez-lui votre fameuse botte de Raddi !

Les rapières des deux adversaires s'entre-choquaient déjà !

Mais, dès le premier croisement des fers, Tristan de Macabreux comprit qu'il était perdu. Aussi, sans même essayer de placer sa terrible botte secrète, le duc se mit à rompre rapidement devant l'infernale rapière du défenseur de Blanche-Mignonne.

En voyant son maître dans cette position critique, le lâche Confident-sans-Scrupules, qui pensait bien qu'une fois le duc expédié, le Fils des Trois Mousquetaires l'attaquerait à son tour, abandonna Tristan de Macabreux et prit la fuite sans plus attendre.

— Duc de Macabreux ! s'écria soudain le Fils des Trois Mousquetaires, en s'apercevant que son adversaire venait de s'adosser à un arbre du jardin, duc de Macabreux, vil ravisseur de vierges ! je vais te clouer à cet arbre, tel un sinistre hibou sur un portail rustique !…

Mais à l'instant précis où le Fils des Trois Mousquetaires, se fendant à fond, allait transpercer de part en part l'infâme Macabreux, celui-ci disparut brusquement aux yeux effarés de son adversaire.

La lame du Fils des Trois Mousquetaires vint frapper avec force l'arbre contre lequel s'était adossé Tristan de Macabreux, et ne dut qu'à son extrême flexibilité de ne pas être brisée sous le choc !

Le Fils des Trois Mousquetaires poussa une sourde exclamation de fureur.

— Mordious ! le misérable m'échappe ! Cet arbre était truqué ! s'écria-t-il, en se rendant compte que l'arbre devait être creux et conduisait, sans doute, vers quelque passage souterrain.

À ce moment, un cri de terreur, un cri d'agonie retentit dans le bassin.

Le Fils des Trois Mousquetaires tressaillit.

— Courage Blanche-Mignonne ! Je vais vous délivrer !

Mais Blanche-Mignonne ne répondit pas.

L'infortunée jeune fille, à bout de forces, venait de s'évanouir.

C'est alors seulement que le Fils des Trois Mousquetaires s'aperçut que l'eau du bassin montait insensiblement et allait bientôt atteindre les lèvres de sa bien-aimée.

D'un bond, il s'élança vers les grilles rouges et, réunissant toutes ses forces, dans un effort désespéré, il essaya d'écarter et de desceller les terribles barreaux d'acier.

Mais la grille résistait, et, malgré ses efforts surhumains, il ne put réussir à l'ébranler.

Cependant le temps pressait, quelques minutes encore et Blanche-Mignonne serait entièrement recouverte par l'eau implacable.

Que faire. Qu'imaginer ?

Passer par-dessus la grille ? Il n'y fallait pas songer ! Les sinistres grilles rouges étaient aiguisées comme de véritables lames de rasoir !

Et pourtant c'était le seul espoir, l'unique moyen de sauver Blanche-Mignonne !

Avec la promptitude du désespoir, le Fils des Trois Mousquetaires s'élança vers la porte du jardin et l'ouvrit rapidement pour ramener son cheval que Mille-Hommes gardait sur la route.

— En montant sur le dos de mon cheval, pensait-il, je pourrai atteindre le haut de grille, et, dussé-je m'empaler vif, je sauterai dans le bassin !…

Juste au moment où le Fils des Trois Mousquetaires ouvrait la porte du jardin, une charrette passait sur la route et se dirigeait vers Fontainebleau. À la vue de cette charrette et de son contenu, le Fils des Trois Mousquetaires ne put retenir une formidable exclamation de joie.

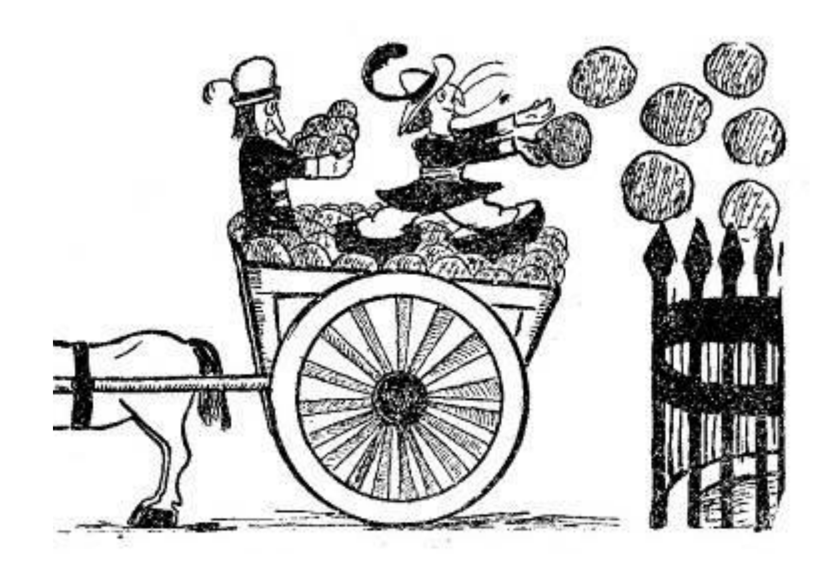
— Ah ! s'écria-t-il, c'est la Providence qui m'envoie cette charrette ! Blanche-Mignonne est sauvée ! J'ai une idée ! ! !

Et, sans se soucier des protestations du charretier ahuri, il saisit les chevaux par la bride et fit entrer à toute vitesse la charrette dans le jardin du Pavillon Secret.

Alors, ce fut épique.

Debout au milieu des milliers d'éponges qui composaient le chargement de la charrette (c'était justement le fameux envoi des trois cents douzaines d'éponges qu'attendait Maître Planchet), le Fils des Trois Mousquetaires se mit à lancer les éponges dans le bassin aux grilles rouges.

Saisissant par douzaines les éponges de la charrette, il les projetait sans arrêt dans l'eau du bassin. Mille-Hommes, accouru sur un signe de son maître, avait à son tour grimpé sur la charrette et faisait passer au Fils des Trois Mousquetaires des piles d'éponges que celui-ci lançait de ses bras infatigables. Une véritable pluie d'éponges tombait sans discontinuer dans le bassin. Des centaines et des milliers d'éponges voltigeaient dans l'air et venaient s'engloutir dans la pièce d'eau !



— Arrêtez ! Arrêtez ! mes éponges vont se mouiller ! protestait lamentablement le charretier qui ne comprenait rien à cette étrange scène.

En quelques secondes, la charrette fut vidée.

Et brusquement, l'eau du bassin absorbée, bue, pompée par ces milliers d'éponges se mit à baisser, à baisser, et bien-

tôt, dans le tragique bassin vide d'eau, il ne restait plus que Blanche-Mignonne entourée d'éponges de toutes parts.

En sentant l'eau descendre rapidement, la malheureuse orpheline avait repris connaissance.

— Sauvée ! Blanche-Mignonne est sauvée ! s'écria le Fils des Trois Mousquetaires, ivre de bonheur, en voyant que l'orpheline rouvrait ses beaux grands yeux.

— Oh ! Blanche-Mignonne, reprit-il, vite ! indiquez-moi le passage secret par lequel vos infâmes bourreaux vous ont conduite dans ce bassin maudit !

— Ô mon sauveur ! répondit la jeune fille, suivez la direction de mon regard, et vous trouverez sur un des barreaux de cette grille un bouton secret !

Le Fils des Trois Mousquetaires s'était déjà précipité et, suivant les indications de Blanche-Mignonne, il ne tarda pas à découvrir le mystérieux bouton, qu'il pressa d'un doigt impatient !

Aussitôt, trois barreaux de la grille s'enfoncèrent dans le sol et, par cette ouverture, le Fils des Trois Mousquetaires s'élança dans le bassin en écartant les éponges sur son passage.

Quelques secondes plus tard, Blanche-Mignonne était complètement délivrée et sortait du bassin aux grilles rouges dans les bras de son sauveur !

— Mes éponges ! Mes éponges ! Que va dire Maître Planchet, pleurnichait toujours le charretier.

Mille-Hommes lui apprit en quelques mots que c'était justement la fille de Maître Planchet qui venait d'être sauvée, grâce à la charrette d'éponges.

Le charretier, complètement rassuré, se mit à la disposition du Fils des Trois Mousquetaires pour reconduire dans sa charrette Blanche-Mignonne, jusqu'à *La Cassonade*.

Sa proposition fut acceptée, Blanche-Mignonne, trempée et épuisée, fut enveloppée dans un manteau et étendue dans la charrette qui partit au galop, escortée par le Fils des Trois Mousquetaires et Mille-Hommes.

— Ah !… Monsieurs !… qui aurait pu penser qué les éponges dé Maître Planchet serviraient à sauver Mlle Blanche-Mignonne ! s'écria Mille-Hommes tout en galopant à côté de son maître.

— La Providence veillait ! répondit modestement le Fils des Trois Mousquetaires.



IX

LA TÊTE DE CHEVAL

Nous renonçons à décrire la joie de Planchet et de dame Jeanne en revoyant leur chère Blanche-Mignonne saine et sauve.

Pendant que dame Jeanne entraînait la jeune fille dans sa chambre pour lui faire changer de vêtements et la réchauffer, le Fils des Trois Mousquetaires fit à Planchet un récit détaillé des terribles événements qui s'étaient déroulés dans le Pavillon des Plaisirs Secrets.

Lorsque le sauveur de Blanche-Mignonne eut achevé, le vieux Planchet hocha gravement la tête, et, d'une voix que l'émotion faisait trembler :

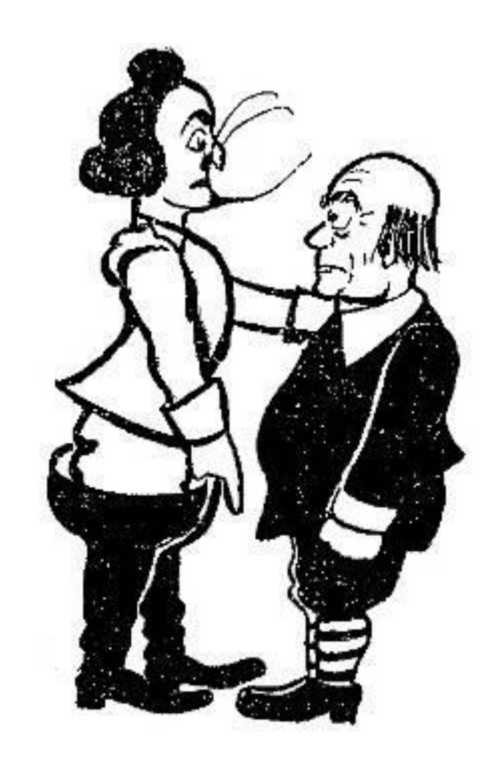
— Je donnerai tout ce que je possède pour savoir Blanche-Mignonne loin d'ici, dit-il.

— Ne craignez rien, mon brave Planchet ! s'écria le Fils des Trois Mousquetaires, le lâche qui s'est enfui devant ma rapière n'aura plus l'audace de renouveler ses odieuses tentatives !

— C'est ce qui vous trompe, mon brave et loyal gentilhomme ! reprit le vieil épicier. Tristan de Macabreux va nous poursuivre à présent de sa haine la plus tenace et la plus farouche. Furieux d'avoir été vaincu et humilié, le misérable va préparer dans l'ombre quelque effroyable vengeance !

— Je déjouerai sa vengeance ! et je châtierai le traître !

— Non ! non ! croyez-moi, mon cher enfant, mieux vaut lutter de ruse avec un ennemi aussi puissant que le duc de Macabreux ! Songez qu'une simple lettre de cachet signée de lui pourrait vous précipiter dans le plus sombre cachot de la Bastille.



— Je briserai mes chaînes ! Je sortirai de mon cachot et je châtierai le traître !… répéta avec plus d'énergie encore le Fils des Trois Mousquetaires.

— Oui, mais pendant que vous seriez à la Bastille, que deviendrait la pauvre Blanche-Mignonne, seule et sans défense, à la merci de son implacable ennemi ?

— Mordious ! c'est vrai !

— Vous voyez bien, reprit Planchet, qu'il nous est impossible de braver cet infâme, mais puissant seigneur !… Tenez, j'ai réfléchi, le plus sage serait de fuir…

— Fuir ! Jamais, milledious ! interrompit d'une voix tonnante le Fils des Trois Mousquetaires.

— Oui, fuir, pour cacher Blanche-Mignonne dans une retraite sûre et lointaine. Écoutez, voici le projet que j'ai formé pour soustraire ma chère enfant aux poursuites de Macabreux. J'ai, à Madrid, un excellent ami, don José Pesquito, mon fournisseur de *blanc d'Espagne*. Je suis sûr qu'il se ferait un plaisir de recevoir, pendant quelques mois, dans sa famille, ma pauvre Blanche-Mignonne.

— Quoi ! vous voulez envoyer Mlle Blanche-Mignonne en Espagne ?

— Oui. C'est un sacrifice pénible, je l'avoue, reprit Planchet en essuyant une larme, mais c'est un sacrifice nécessaire. D'ailleurs, ne deviez-vous point partir aussi en Espagne dans quelques jours, cher et brave Fils des Trois Mousquetaires ?

— Oui, je dois partir pour rechercher le toréador Comcombrita et découvrir le bourreau de la mère de Blanche-Mignonne.

— Eh bien ! mon cher enfant, refuserez-vous d'accompagner Blanche-Mignonne dans ce long et pénible voyage ?

— Refuser d'accompagner Blanche-Mignonne ? s'écria le Fils des Trois Mousquetaires, ivre de bonheur.

— Avec un gentilhomme de votre trempe pour l'escorter, je suis certain que Blanche-Mignonne ne craindra pas d'entreprendre ce long voyage. Dame Jeanne accompagnera ma chère enfant et toutes les deux voyageront dans ma voiture conduite par Baptistin. Voilà quel est mon projet. Mais pour déjouer les recherches du duc de Macabreux, il faut partir sans retard, il faut que demain dès l'aube vous preniez la route d'Espagne !

— Demain ?

— Oui. Songez que l'infâme Macabreux connaît maintenant la retraite de Blanche-Mignonne. Le moindre retard pourrait être fatal !

— Mordious ! il nous faut donc fuir devant ce lâche !… ce bandit !… s'écria le Fils des Trois Mousquetaires dans un dernier sursaut de révolte.

— Oui, pour Blanche-Mignonne ! supplia Planchet.

— Soit. Nous partirons demain.

— Merci, merci, dit Planchet en serrant avec émotion les mains du jeune homme.

Et le brave épicier s'élança vers la chambre de Blanche-Mignonne pour lui faire part de son projet.

Le dîner fut bien triste, ce soir-là, à *La Cassonade*.

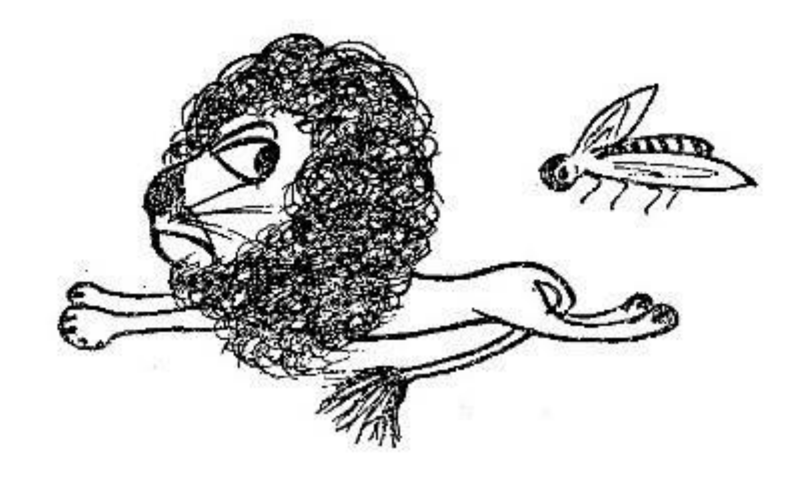
Le pauvre Planchet faisait de terribles efforts pour retenir ses larmes lorsqu'il regardait sa fille adoptive dont il allait se séparer pour bien longtemps peut-être.

De son côté, Blanche-Mignonne sentait son cœur se serrer douloureusement à la pensée de quitter son père bien-aimé.

Seul Mille-Hommes, qu'aucun événement ne pouvait parvenir à rendre silencieux, lançait de temps en temps quelques plaisanteries à l'infortuné Baptistin ahuri de son prochain départ pour l'Espagne !

— Té, monsieur Baptistin, disait-il, jé pense bien qué vous allez vous munir d'uné longue rapière pour un pareil voyage ! Moi jé vais fourbir soigneusement *Sème-la-Mort* avant dé partir ! Jé l'ai un peu ébréchée en portant des coups trop furieux dans mes derniers combats, la pôvre !

— Dans vos combats avec les moucherons, peut-être ? riposta ironiquement Baptistin-le-Conteur.



— Eh ! Monsieur lé ricaneur, si vous connaissiez les fables de mon ami La Fontaine, vous sauriez qu'un mouchéron est plus terrible qu'un lion, puisqué cé rédoutable insecte fut victorieux dans sa lutte contre lé Roi du Désert !

L'argument parut sans réplique à Baptistin, car il ne sut que répondre à Mille-Hommes. Celui-ci, triomphant, acheva de confondre le jeune commis marseillais.

— Lisez *Lé Lion et lé Mouchéron* dé mon vieil ami La Fontaine, lisez lé récit dé cé terrible combat, et vous apprendrez cé qué c'est qu'un mouchéron, monsieur lé rieur !

Cet intermède comique dissipa un instant la tristesse de cette mélancolique soirée. Les hôtes de *La Cassonade* regagnèrent de bonne heure leurs chambres, afin d'être debout dès les premières lueurs de l'aurore.

Avant de se coucher, Maître Planchet écrivit une longue lettre, que remettrait Blanche-Mignonne à don José Pesquito aussitôt arrivée à Madrid.

Dans cette lettre, le brave épicier expliquait à son ami espagnol les raisons qui obligeaient Blanche-Mignonne à se réfugier pendant quelques mois en Espagne.

Le lendemain matin, le soleil se levait à peine, lorsque la petite troupe de voyageurs quitta *La Cassonade*.

Le pauvre Planchet suivit longtemps des yeux la voiture qui emportait sa chère fille adoptive, et, lorsque la caravane eut disparu à l'horizon, il poussa un profond soupir, s'essuya les yeux et s'apprêta à son tour à regagner le *Pilon d'Or*.

Dans la voiture, assise près de dame Jeanne, Blanche-Mignonne était bien triste aussi, mais la vue du Fils des Trois Mousquetaires qui galopait à côté de la portière remplissait son cœur d'un doux émoi et lui rendait moins pénible la douloureuse séparation.

La journée s'annonçait radieuse.

Le soleil baignait déjà la route de ses rayons d'or. Les oiseaux chantaient joyeusement et Mille Hommes aurait bien voulu les imiter.

Mais, respectueux du chagrin de Blanche-Mignonne, Mille-Hommes refréna bravement son envie de chanter et, pour ne pas laisser malgré tout sa langue inoccupée il entama la conversation avec Baptistin-le-Conteur.

— Eh bien ! Monsieur Baptistin, nous voilà partis vers lé pays des oranges et dé l'amour ! Coquin de Diou ! jé savoure à l'avance les œillades langoureuses qué me lancéront les brunes Andalouses !… Qué dé tendres soupirs ! qué dé cœurs brisés sur mon passage ! Ah ! vous né savez pas cé qué c'est, mon cher, qué d'être un bourreau d'amour !

— Je ne sais pas si vous êtes un bourreau d'amour, répondit Baptistin vexé, mais je sais bien que si j'étais femme, je préférerais un bel homme frisé, de taille élevée, etc…

— Té ! la taille ne fait pas grand'chose à l'affaire ! interrompit Mille-Hommes. C'est lé charme qui fait tout ! Monsieur Baptistin ! Et sans mé vanter, jé suis un véritable charmeur dé belles… Un régard, un sourire, et crac, ça y est, les cœurs sont enchaînés !

Sur son siège, Baptistin fit entendre un petit rire d'incrédulité, mais ne répondit rien.

Vers le milieu de la journée, nos voyageurs arrivaient dans un petit village et s'arrêtèrent devant une auberge portant comme enseigne : *À la Tête de Cheval-Blanc.*

— Drôle d'auberge, monsieur ! s'écria Mille-Hommes, je lis bien sur l'enseigne *À la Tête de Cheval-Blanc,* mais jé n'aperçois nullé part la tête dé cet animal !

À ce moment l'aubergiste, son bonnet à la main, parut sur le seuil et s'empressa auprès des voyageurs.

La petite troupe pénétra dans la cour de l'auberge.

— Vite, l'hôte, commanda le Fils des Trois Mousquetaires en mettant pied à terre, faites accommoder promptement quelques volailles ! Inutile de dételer et desseller les chevaux, nous repartirons aussitôt après le déjeuner.

L'aubergiste se précipita vers la cuisine pour donner ses ordres, et les voyageurs entrèrent dans la grande salle de l'hôtellerie.

— Té ! s'écria Mille-Hommes, en apercevant posée sur une table une tête de cheval en bois, la voilà la fameuse tête dé chéval !

— Troun de l'air, c'est la première fois que je vois une enseigne placée à l'intérieur d'une auberge ! ajouta Baptistin-le-Conteur.

— Je vais vous expliquer, messieurs, fit l'aubergiste qui revenait de sa cuisine, mon enseigne est habituellement placée à l'extérieur, mais hier, de méchants gamins en s'amusant avec une fronde ont cassé d'un coup de caillou une oreille de ma tête de cheval. J'étais justement en train de la recoller lorsque vous êtes arrivés.

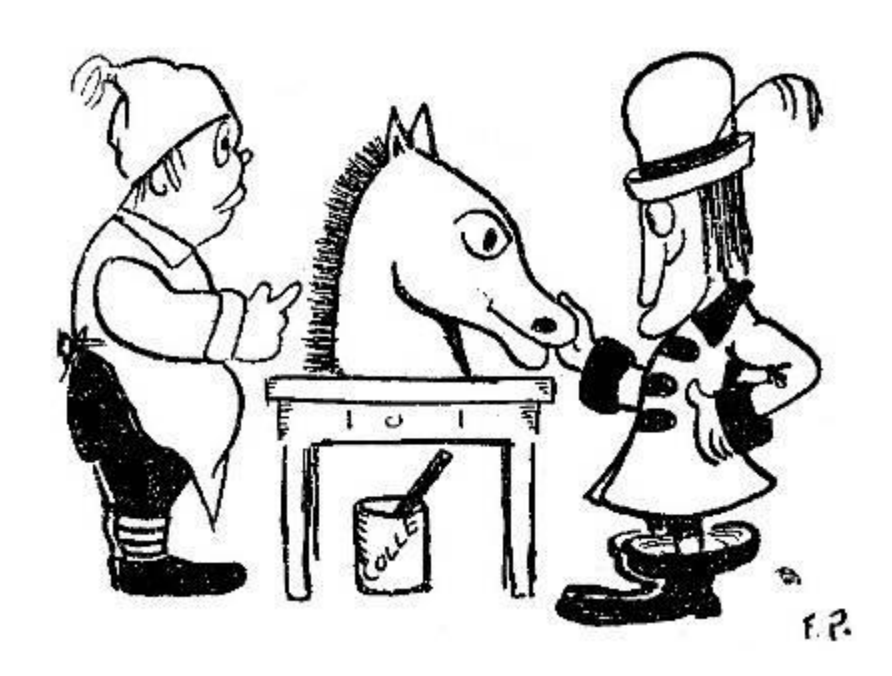
— Té ! c'est vrai ! j'aurai dû deviner en voyant cé pot dé colle forte à côté dé la tête dé cheval ! dit Mille-Hommes.

— Ah ! messieurs ! continua l'hôte en soupirant, je crois bien que cette enseigne est maudite.

— Maudite ? s'exclama le Fils des Trois Mousquetaires, surpris.

— Maudite ? répéta dame Jeanne en se signant.

— Oui, maudite ! poursuit l’aubergiste en poussant un nouveau soupir. On dirait qu’un mauvais sort a été lancé par quelque sorcier sur ma malheureuse enseigne !



Dame Jeanne se signa de nouveau précipitamment.

— Lorsque je pris la direction de cette auberge, continua l’hôte, je fis placer comme enseigne au-dessus de la porte un cheval en bois blanc, grandeur nature, et je baptisais ma maison : *Auberge du Cheval-Blanc*. C’était original !

« Hélas ! mon enseigne était à peine posée depuis trois mois qu’une rafale de vent projeta mon cheval de bois blanc sur le sol, et le malheureux animal eut les deux jambes de derrière brisées dans sa chute.

« Je fis replacer mon cheval au-dessus de la porte et je baptisai mon établissement : *Au Cheval Blanc à deux pattes*. C’était original, c’était fin…

— En effet, mais j’espère, mon cher hôte, que vous n’oubliez pas notre déjeuner, interrompit le Fils des Trois

Mousquetaires, que les malheurs du cheval blanc n'intéressaient que médiocrement.

— Comme vous pouvez en juger, on dresse déjà le couvert, répondit l'aubergiste, et le déjeuner ne tardera pas à être prêt, mon gentilhomme.

Puis, tout en recollant l'oreille à la tête de son cheval, le larmoyant hôtelier poursuivit son récit.

— Il était écrit, messieurs, que le ciel s'acharnerait sur ma pauvre enseigne ! Quelque temps après cette première catastrophe, un orage épouvantable éclata et la foudre en tombant vint amputer mon infortuné cheval de ses deux dernières jambes.

« Sans me laisser abattre par ce nouveau malheur, afin d'utiliser ce qui restait de mon enseigne, je changeai de nouveau le nom de mon auberge et je le baptisai cette fois : *Au Cheval-Blanc Ventre à Terre*. C'était original, c'était spirituel.

— C'était fin ! ajouta Mille-Hommes en riant.

— Mais, continua l'aubergiste, les voyageurs ne comprirent pas toute la finesse de ma nouvelle enseigne. Ce cheval cul-de-jatte les attristait. Je dus me résigner à changer une troisième fois d'enseigne. Je fis scier le cou du cheval blanc et je fis placer simplement la tête devant l'auberge avec cette inscription : *À la Tête du Cheval-Blanc*.

« Ah ! tout cela n'est pas gai ! conclut l'aubergiste en poussant un dernier et profond soupir.

— Hé ! coquin de Diou ! né vous désolez pas ! s'écria Mille-Hommes. S'il arrive encore quelque accident à votre enseigne, vous avez encore la ressource dé pouvoir baptiser

votre auberge : *À la Bouche de Cheval-Blanc, À l'Oreille de Cheval-Blanc, À l'Œil de Cheval-Blanc !*

— Et quand il ne restera plus rien, plus le moindre vestige de votre cheval blanc, vous pourrez toujours prendre comme enseigne : *Au Défunt Cheval-Blanc* ! ajouta le Fils des Trois Mousquetaires en riant.

— Té ! quelle est cette drôle dé machine qué j'aperçois dans la cour ? Régardez, monsieur, s'écria soudain Mille-Hommes.

— C'est une catapulte ! fit le Fils des Trois Mousquetaires, après avoir jeté un rapide coup d'œil par la fenêtre.

— Une catapulte ? interrogea Mille-Hommes.

— Oui, c'était une machine de guerre employée par les anciens et qui servait à projeter de lourdes pierres sur l'ennemi.

— Jé comprends, c'est uné sorte dé grande fronde à réssorts, té !

— Ah ! vous admirez ma catapulte ! dit l'aubergiste. Elle fonctionne très bien ! Je l'ai achetée d'occasion autrefois…

— Vous êtes amateur d'antiquités, à ce que je vois, notre hôte ? fit le Fils des Trois Mousquetaires.

— Moi ? pas du tout, mon gentilhomme !

— Mais alors, cette catapulte ?…

— Je vais vous dire ; j'adore faire des ronds dans l'eau le dimanche, ça amuse beaucoup ma femme. Je sais bien qu'en crachant dans l'eau on peut faire de très jolis ronds. Mais à la longue, ma femme devint exigeante. Elle trouvait mes ronds

trop petits ! Alors, avec cette catapulte, je peux projeter les pierres les plus lourdes dans l'eau et j'obtiens d'immenses ronds qui font l'admiration de ma chère épouse.

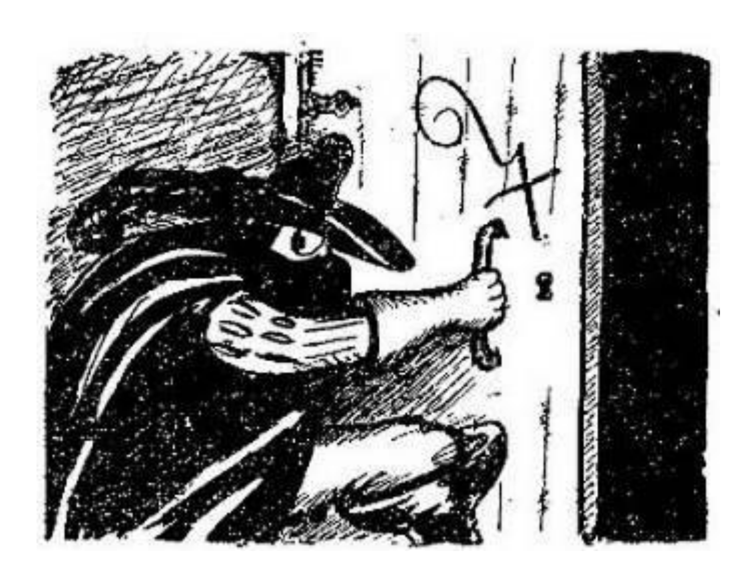
Tous les voyageurs et Blanche-Mignonne elle-même éclatèrent de rire, au grand ahurissement de l'aubergiste qui ne comprenait pas ce que son passe-temps dominical pouvait avoir de si comique.

Mais le déjeuner était servi. Les voyageurs prirent place autour de la grande table d'auberge et, creusés par le grand air, commencèrent à manger de bon appétit.

Nos voyageurs étaient bien loin de se douter qu'à l'instant même où ils se mettaient à table, un inconnu venait de se glisser mystérieusement dans l'ombre des écuries.

Et si Blanche-Mignonne avait pu apercevoir le visage de cet homme mystérieux, elle aurait certainement frissonné d'épouvante en reconnaissant le visage de l'un des sinistres apôtres de la chapelle Saint-Merri !

Cet inconnu, taillé en hercule, était en effet un des misérables spadassins de l'infâme Baroco.



Ah ! le brave Planchet avait bien raison lorsqu'il prévoyait que Tristan de Macabreux ne se tiendrait pas pour battu et poursuivrait par tous les moyens l'exécution de ses ténébreux projets.

Furieux de ses deux premiers échecs, l'infâme Macabreux avait juré de prendre une éclatante revanche, et ses sinistres spadassins n'avaient certes pas perdu de temps puisqu'ils étaient déjà sur la piste de Blanche-Mignonne et de son protecteur.

Dans la demi-obscurité des écuries, suivons les mystérieux agissements de l'envoyé de Macabreux.

Après avoir scruté d'un regard farouche les moindres recoins de l'écurie, l'homme marcha droit vers le cheval du Fils des Trois Mousquetaires attaché tout sellé devant un râtelier et, sans hésiter, avec l'agilité d'un cavalier consommé, enfourcha d'un bond la monture du défenseur de Blanche-Mignonne.

Faisant ensuite avancer le cheval de quelques pas, le spadassin vint se placer face à la porte de l'écurie qu'il avait laissée entr'ouverte.

Puis, immobile sur sa monture, l'œil fixé sur la cour de l'auberge, il attendit dans l'ombre le moment d'exécuter son audacieux projet.

Quel était cet audacieux projet ? Nous ne tarderons pas à le savoir.

Pendant que le spadassin de Macabreux faisait ces mystérieux préparatifs dans l'écurie, les voyageurs avaient terminé leur repas et s'apprêtaient à repartir.

Baptistin, suivi de Blanche-Mignonne et de dame Jeanne sortirent les premiers de la salle d'auberge et se dirigèrent vers la cour où la voiture attendait, pendant que le Fils des Trois Mousquetaires et Mille-Hommes achevaient de régler la note de l'aubergiste.

Soudain, à l'instant précis où Blanche-Mignonne se trouvait au milieu de la cour, le mystérieux cavalier caché dans l'écurie fit bondir son cheval, passa comme une flèche à côté de Blanche-Mignonne, l'enleva à la volée dans ses bras puissants et s'élança au galop sur la route en emportant sa proie !

Aux cris poussés par Blanche-Mignonne, par dame Jeanne et Baptistin, le Fils des Trois Mousquetaires bondit dans la cour et sur la route.



En une seconde il comprit tout !

— Enfer ! rugit-il, le misérable a pris mon cheval ! Impossible de le poursuivre, nul cheval ne pourrait égaler en vi-

tesse mon rapide coursier. Que faire ? Qu'imaginer ?… Oh ! j'ai une idée !

Avec une rapidité que le narrateur se déclare impuissant à décrire (peut-on décrire la rapidité de l'éclair ?) le Fils des Trois Mousquetaires fit rouler la catapulte de l'aubergiste sur la route, se précipita sur la fameuse tête de cheval en bois, d'un pinceau vertigineux badigeonna de colle forte le bas du cou de la tête de bois et, plaçant enfin la tête de cheval ainsi préparée sur la catapulte, visa soigneusement et fit jouer le déclic de la fronde géante.

Projetée avec une force formidable par les puissants ressorts de la catapulte, la tête de cheval partit comme une flèche dans la direction du ravisseur de Blanche-Mignonne qui s'éloignait à fond de train sur la route poudreuse.

Soudain, le Fils des Trois Mousquetaires poussa une exclamation de triomphe.

Avec une précision qui tenait du prodige, la tête de cheval, la tête en bois, venait de tomber sur la large croupe du cheval qui emportait Blanche-Mignonne, et grâce à la colle forte restait fixée à l'arrière-train du rapide coursier.

Sous ce choc formidable, l'animal s'arrêta net et, instinctivement, tourna la tête vers son arrière-train pour connaître la cause de sa douleur.

Alors, ce que le Fils des Trois Mousquetaires dans son incomparable génie, avait prévu, se réalisa :

L'animal, par un extraordinaire phénomène d'autosuggestion, l'animal, en apercevant sur son arrière-train cette tête de cheval, crut que c'était là sa *véritable tête* et par-

tit au galop, *à reculons*, dans la direction du Fils des Trois Mousquetaires ! ! !

En voyant sa monture revenir sur ses pas au galop, à reculons, le misérable ravisseur de Blanche-Mignonne faillit devenir fou de rage et de stupéfaction ! Écumant de fureur et ne comprenant rien à cet extraordinaire phénomène, le spadassin enfonça avec férocité ses éperons dans les flancs du malheureux cheval, mais il ne réussit qu'à accélérer le galop à reculons qui l'entraînait à sa perte. Immobile au milieu de la route, un sourire sarcastique aux lèvres, le Fils des Trois Mousquetaires regardait venir à lui, impuissant et rugissant de colère, le ravisseur de sa bien-aimée. D'un bras d'acier, notre héros arrêta net le cheval à deux têtes et se précipita pour relever la pauvre Blanche-Mignonne que le spadassin venait de laisser tomber sur le sol.

Profitant de ce court instant de répit, le spadassin sauta rapidement de cheval et prit la fuite à toutes jambes.

— Attends-moi, Diou biban ! Attends-moi et tu vas faire connaissance avé *Sème-la-Mort* !

Et Mille-Hommes ayant tiré de son fourreau sa gigantesque rapière, partit à petits pas à la poursuite du fuyard.

— Courez ! mais courez donc, monsieur Mille-Hommes ! le misérable va réussir à s'échapper ! s'écria dame Jeanne en se précipitant vers Blanche-Mignonne que le Fils des Trois Mousquetaires essayait vainement de ranimer.

— Jé lé rattrapérai sans courir ! Qu'il m'attende seulément, lé drôle ! Qu'il s'arrête, lé lâche !

Mais plus rapide que Mille-Hommes (oh !… combien plus rapide), Brutus s'était élancé avec des bêlements féroces, et bondissait déjà à la gorge du spadassin.



Surpris par l'attaque imprévue du terrible mouton de garde, le misérable poussa un hurlement de douleur et s'abattit sur le sol, la carotide tranchée par les crocs implacables du mammifère.

De loin, Mille-Hommes avait assisté au bref et terrible combat.

En voyant le spadassin étendu par terre sans mouvement, Mille-Hommes se décida enfin à courir rapidement à l'endroit où gisait la victime de Brutus.

Après avoir prudemment constaté que le misérable était bien mort, Mille-Hommes foudroya le défunt spadassin d'un regard terrible et murmura :

— Tu as dé la chance dé n'être plus qu'un cadavre, car sans cela, mille dious ! !

Le Fils des Trois Mousquetaires, dame Jeanne et Baptistin, empressés autour de Blanche-Mignonne qui revenait lentement de son évanouissement, n'avaient pas suivi les tragiques péripéties de ce drame rapide.

— Mordious ! tu l'as laissé échapper ? interrogea le Fils des Trois Mousquetaires en voyant revenir Mille-Hommes.

— Lé misérable est mort ! répondit modestement le petit homme.

— Tu l'as donc tué ?

— À peu près !

— Comment, à peu près ?

— En mé voyant approcher avé *Sème-la-Mort*, le lâche est tombé à moitié mort dé peur et Brutus n'a eu qué la peine dé l'achever d'un coup dé crocs !

Grâce à l'énergique cordial que l'aubergiste avait apporté en toute hâte, Blanche-Mignonne était maintenant complètement remise de sa terrible émotion.

La courageuse jeune fille ne voulut pas que le départ fût retardé d'une seule minute à cause d'elle.

— Non, non ! cher et ingénieux protecteur, répondit-elle en souriant au Fils des Trois Mousquetaires qui insistait pour qu'elle se reposât un instant, non, mieux vaut partir sur-le-champ ! Les spadassins de l'infâme Macabreux sont à nos trousses, il nous faut lutter de vitesse avec eux et les dépister si possible…

— Mais je suis là, Blanche-Mignonne ! Vous n'avez rien à craindre de ces drôles !

— Ô mon vaillant chevalier, croyez-vous donc que Blanche-Mignonne doute de votre courage ? C'est justement votre excès de vaillance, votre folle témérité qui me fait peur…

— Qui donc protégerait la faible orpheline, si vous veniez par malheur à succomber sous le nombre ? ajouta dame Jeanne avec émotion.

— C'est juste, répondit le Fils des Trois Mousquetaires, j'ai d'ailleurs juré à Maître Planchet de réfréner mes instincts bouillants et de lutter de ruse avec nos ennemis jusqu'au jour où Blanche-Mignonne sera à l'abri de leurs poursuites.

— Et votre merveilleuse imagination, votre esprit formidablement ingénieux, reprit dame Jeanne, ne seront jamais à court, je le devine, pour sauver de tous les traquenards et délivrer de toutes les embûches notre chère Blanche-Mignonne.

— Jamais à court ! appuya Mille-Hommes d'une voix tonnante. Pour ça, vous n'avez pas bésoin dé vous inquiéter, dame Jeanne. Mon illustre maître lé Fils des Trois Mousquetaires n'est jamais à court !… Jé l'ai vu, moi qui vous parle, sortir toujours à son honneur des situations les plus désespérées ! Un quart dé séconde dé réflexion, et crac ! ça y est : il a une idée !

— Silence ! Mille-Hommes, fit le Fils des Trois Mousquetaires en souriant.

— Hé qué, non té ! jé né mé tairai pas ! Vous êtes trop modeste, monsieur ! Jé proclame bien haut qué vous êtes un génie sans pareil, et qué lorsqué vous dites : « J'ai une

idée ! » cette idée né sérait jamais vénue à personne au monde ! à personne ! Diou biban ! à personne !

— M. Mille-Hommes a raison, approuva Blanche-Mignonne en rougissant. N'est-ce point à vos merveilleuses idées, à vos sublimes inspirations que je dois d'être encore de ce monde, ô mon sauveur, ô mon ingénieux chevalier ?

Avec une respectueuse ivresse, le Fils des Trois Mousquetaires baisa la blanche main que lui tendait Blanche-Mignonne. Mais pour couper court à l'avalanche de compliments qu'il devinait prêts à tomber des lèvres de Mille-Hommes, le modeste héros donna le signal du départ.

Après avoir aidé Blanche-Mignonne à monter en voiture, il s'élança d'un bond sur son cheval que l'aubergiste avait débarrassé, non sans peine, de la fameuse tête de bois.

— Abandonnons la route de Bordeaux, dit-il, et prenons la route d'Auvergne.

— La route d'Auvergne, fit Mille-Hommes étonné.

— Oui… Ce léger détour allongera quelque peu notre voyage, mais il dépistera sans doute nos ennemis.

— Mais, monsieur, reprit Mille-Hommes subitement inquiet, jé mé suis laissé dire qué cé pays est rempli de volcans !

— Éteints, mon brave Mille-Hommes.

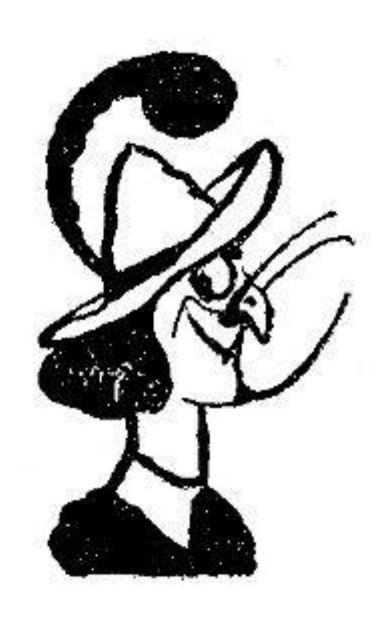
— Tous ?

— Tous !

— Té ! C'est dommage, conclut Mille-Hommes avec aplomb. J'aurais bien aimé voir uné pétite éruption. Enfin ! jé

mé contenterai dé plonger mon regard dans les terribles cratères !

Sur ces fortes paroles de Mille-Hommes, les voyageurs se mirent en route et s'éloignèrent rapidement de *La Tête de Cheval-Blanc*.





X

OÙ IL EST PROUVÉ QU'EN FAISANT SAUTER DES CRÊPES ON PEUT SE TIRER D'UNE FÂCHEUSE SITUATION

Pendant quelques jours, le voyage se poursuivit sans accident.

Le Fils des Trois Mousquetaires était persuadé que les spadassins de Macabreux avaient définitivement perdu leurs traces.

Les voyageurs venaient de faire leur entrée dans une petite bourgade des environs de Clermont-Ferrand et se trouvaient réunis depuis quelques instants dans la grande salle de *La Crêpe-qui-Saute*.

Alléché par cette enseigne, Mille-Hommes qui raffolait des crêpes avait fortement insisté auprès de son maître pour que l'on s'arrêtât à cette auberge de préférence à toute autre.

Mais le Fils des Trois Mousquetaires faillit bien se repentir d'avoir cédé à Mille-Hommes, car, lorsqu'il voulut commander le déjeuner, l'aubergiste eut un haut-le-corps d'indignation et déclara, d'un air important :

— Monsieur, je fais des crêpes !

— Eh ! je le sais bien, pardi, que vous faites des crêpes, répondit le Fils des Trois Mousquetaires en riant, mais, avant de goûter vos crêpes, nous avons l'intention de déjeuner.

— Je regrette, monsieur, mais je ne sers jamais de déjeuner, je sers des crêpes.

— Mais, mordious ! nous ne pouvons pas faire un repas uniquement composé de crêpes !

— C'est la spécialité de la maison ! On ne vient ici que pour manger des crêpes !

— Par le Mort-Diable ! s'écria le Fils des Trois Mousquetaires qui commençait à s'impatienter, vous ne me direz pas qu'il vous est impossible de mettre un poulet ou un canard à la broche ?

— Ce n'est pas dans les habitudes de la maison, monsieur. Je fais des crêpes, et…

— Ventre Saint-Gris ! te jouerais-tu de moi, drôle ! Veux-tu que je te passe mon épée au travers du corps pour t'apprendre comment on embroche une volaille ?

À cette terrible menace, le malheureux aubergiste se mit à trembler de tous ses membres.

— Pitié, mon gentilhomme ! bégaya-t-il d'une voix larmoyante, ce n'est pas ma faute si je ne sais faire que des crêpes.

— Soit ! Vous ne savez faire que des crêpes, c'est entendu, mais vous avez bien quelque servante, quelque cuisinière pour apprêter vos repas !

— Non, mon gentilhomme, je suis seul et je ne mange que des crêpes !

— Mordiou ! des crêpes tous les jours ? à chaque repas ?

— Oui, monsieur, c'est très nourrissant.

— Je n'en doute pas ! Mais du diable si je comprends le but d'un pareil régime !

— C'est la conséquence d'un vœu !

— Parfait ! Mais comme nous n'avons pas heureusement fait le même vœu que vous, mon cher hôte, nous allons, si vous le voulez bien, nous arranger pour confectionner un déjeuner normal. Voyons, vous avez bien quelques poules dans votre basse-cour ?

— Oui, mon gentilhomme, mais je ne sais faire que des crêpes !

— Entendu, vous ne savez pas faire la cuisine. Eh bien, nous nous passerons de vos services, et dame Jeanne ici présente va se charger de préparer le déjeuner.

— Comme vous voudrez, monsieur, ma maison est à votre entière disposition, reprit l'aubergiste dompté.

— Et comme dessert, n'oubliez pas de nous faire quelques douzaines de vos fameuses crêpes !… termina en éclatant de rire le Fils des Trois Mousquetaires.

Dame Jeanne, secondée par Baptistin, s'était mise joyeusement à la besogne.

— Drôle d'hôtellérie ! où les clients sont obligés dé faire la cuisine !… dit Mille-Hommes en savourant quelques instants plus tard le succulent déjeuner confectionné par la servante de Maître Planchet.

— Nous n'avons pas à regretter l'ignorance de notre hôte, puisque cela nous permet d'apprécier, une fois de plus, les talents culinaires de dame Jeanne, observa galamment le Fils des Trois Mousquetaires.

Assis dans sa cuisine, l'aubergiste commençait également son repas de crêpes.

— Hé ! té !… ça né vous écœure pas toutes ces sucreries ? lui demanda Mille-Hommes.



— Oh ! Monsieur, je ne les mange pas sucrées ! répondit l'amateur de crêpes.

— Pas sucrées ?

— Non, monsieur. J'en mange d'abord une douzaine salées, comme plat de résistance. Quatre ou cinq en salade et…

— En salade, coquin dé diou ?

— Dame, monsieur, il faut bien varier un peu l'accommodement lorsqu'on est obligé de manger chaque jour le même menu.

— Et comme dessert, vous mangez vos crêpes sucrées, naturellement ?

— Oui, monsieur. J'arrive ainsi à constituer un repas complet avec mes crêpes : un plat salé, une salade et un dessert.

— C'est égal ! jé trouve qué c'est un drôle dé vœu qué vous avez fait là !

À ce moment, la conversation entre Mille-Hommes et l'aubergiste fut interrompue par l'arrivée bruyante de nouveaux personnages.

— Té ! voilà des ramoneurs ! murmura Mille-Hommes en apercevant les étrangers.

En effet, les nouveaux venus, quinze vigoureux gaillards, avaient le visage et les vêtements noirs de suie et portaient avec eux l'outillage complet du parfait ramoneur.

— Holà ! tavernier ! des crêpes et du vin ! hurlèrent les ramoneurs en s'attablant joyeusement.

— Vous venez sans doute ramoner dans le pays, messieurs ? interrogea l'aubergiste tout en leur servant une montagne de crêpes.



— Oui, et nous allons même avoir une rude besogne dans cette satanée région !… répondit un des ramoneurs.

— Ah ! bien sûr, vous ne manquerez pas de travail ! Il y a pas mal de cheminées à ramoner en cette saison.

— Eh ! qui diable vous parle de cheminée ! reprit le ramoneur en haussant les épaules, croyez-vous donc que nous sommes des ramoneurs de cheminées ?…

— Ah ! vous n'êtes pas ramoneurs de cheminées ? balbutia l'aubergiste interloqué, mais alors que ramonez-vous donc, messieurs ?

— Les volcans !

— Les volcans ?

— Oui, nous sommes ramoneurs de volcans. Nous sommes payés par l'État pour ramoner tous les volcans d'Auvergne. Vous pensez bien que si on ne les ramonait pas de temps en temps, ils finiraient à la longue par entrer en éruption.

— Excusez-moi, messieurs, mais je ne savais pas, murmura l'hôtelier confus de son ignorance.

— Hé bé ! Monsieur, qué pensez-vous dé ces ramoneurs dé volcans ? dit à voix basse Mille-Hommes au Fils des Trois Mousquetaires.

— Je pense, répondit celui-ci en se penchant vers l'oreille de son compagnon, que ces ramoneurs de volcans ne me disent rien qui vaille, et plus je les regarde, plus il me semble que leurs visages ne me sont pas tout à fait inconnus.

— Que voulez-vous dire, monsieur ? dit tout bas Mille-Hommes.

— Je veux dire que, malgré l'épaisse couche de suie qui dissimule leurs visages, je crois bien reconnaître quelques-uns de ces fameux bons apôtres que je mis en fuite dans la chapelle Saint-Merri !

— Diable ! murmura Mille-Hommes en tressaillant, vous croyez donc qué cé sont les spadassins dé Macabreux, déguisés en ramoneurs ?

— J'en suis sûr. Sous ces longues blouses noires de ramoneurs, ces misérables dissimulent certainement leurs rapières, et ces cordes de ramonage ne conviendraient-elles pas à merveille pour ligoter leurs victimes ?

— Ah ! Monsieur ! rien ne vous échappe ! c'est merveilleux. Mais alors, qu'allons-nous faire ?…

— Si je n'écoutais que mon courage, reprit à voix basse le Fils des Trois Mousquetaires, il y a longtemps que j'aurai bondi sus à ces drôles ! Mais j'ai juré à Blanche-Mignonne d'être prudent et de lutter de ruse avec nos ennemis…

— Et vous avez déjà une idée, jé parie ? chuchota Mille-Hommes.

— Oui, j'ai une idée, car il faut nous débarrasser rapidement de ces misérables pour poursuivre notre voyage. Écoute, Mille-Hommes…

Et tout en continuant de déjeuner, le Fils des Trois Mousquetaires donna à voix basse quelques instructions rapides à son fidèle compagnon. Les ramoneurs de volcans mangeaient toujours des crêpes et buvaient sec, à la grande satisfaction de l'aubergiste.

Le Fils des Trois Mousquetaires ne s'était pas trompé.

C'était bien les spadassins du duc de Macabreux qui se dissimulaient sous ces déguisements de ramoneurs.

Leur chef, le sinistre Baroco, l'organisateur du faux miracle de la chapelle Saint-Merri, l'homme de confiance du duc de Macabreux, avait imaginé et préparé soigneusement ce nouveau guet-apens. Grâce à ces costumes de ramoneurs et grâce surtout à l'épaisse couche de suie qui leur couvrait le visage, Baroco pensait bien que ni lui, ni ses compagnons ne pouvaient être reconnus par le Fils des Trois Mousquetaires ou Blanche-Mignonne.

De plus, comme le Fils des Trois Mousquetaires l'avait deviné, ce déguisement permettait à Baroco et à ses complices de porter sans se faire remarquer les cordes nécessaires au garrottage de leurs victimes.

Maintenant, pourquoi Baroco se faisait-il passer, ainsi que ses compagnons, pour ramoneurs de volcans ? Pourquoi ne se contentaient-ils pas du titre plus modeste et surtout plus naturel de ramoneurs de cheminées ?

Ah ! c'est que l'infernal Baroco avait tout prévu !

Le misérable ne faisait rien à la légère !

Il avait réfléchi qu'une troupe de quinze ramoneurs de cheminées semblerait louche et ne pourrait manquer d'attirer les soupçons sur son passage.

Tandis qu'en se faisant passer pour « ramoneurs de volcans », leur nombre devenait tout à fait naturel, vu l'importance de pareils ramonages !

Baroco surveillait de l'œil la table des voyageurs. Cette fois, le sinistre spadassin était bien sûr de réussir son enlèvement.

À son signal, une moitié de ses ramoneurs devait se précipiter sur le Fils des Trois Mousquetaires pendant que l'autre moitié enlèverait Blanche-Mignonne.

Certain du succès de son entreprise, l'infâme Baroco ne se pressait pas pour donner le signal de l'attaque ? À quoi bon se hâter ?… la proie qu'ils guettaient ne pouvait leur échapper ! Et puis les crêpes altèrent singulièrement et Baroco ne se souciait pas d'interrompre trop brusquement ses copieuses libations.

De leur côté, les voyageurs venaient d'achever le succulent déjeuner de dame Jeanne.

— Ah ! maintenant, mon cher hôte, s'écria le Fils des Trois Mousquetaires, voici le moment de nous faire admirer votre dextérité de faiseur de crêpes !

— À votre service, mon gentilhomme, répondit l'aubergiste, en se précipitant sur sa poêle, je vais vous en faire sauter quelques douzaines. La crêpe doit être mangée bouillante !

Versant la pâte dans sa poêle à long manche, l'hôtelier fit sauter et chauffer une première crêpe avec une rapidité vraiment extraordinaire.



Le digne aubergiste s'attendait certainement à quelque compliment, mais quelle fut sa stupeur lorsqu'il entendit le Fils des Trois Mousquetaires déclarer d'un air méprisant :

— Peuh !… je vous croyais plus fort, mon cher hôte !

Interloqué, le pauvre spécialiste de la crêpe faillit laisser tomber sa poêle de saisissement.

— Pas fameux, votre saut de crêpe ! continua implacablement le Fils des Trois Mousquetaires.

— Pas fameux, mon saut de crêpe ? protesta l'aubergiste suffoqué, mais, mon gentilhomme, je viens d'exécuter la double volte aérienne !

— Oui, oui, j'ai bien vu, mais ça manque de hauteur !

— Ça manque de hauteur ! Ah ! monsieur, gémit le malheureux aubergiste, c'est la première fois que j'entends critiquer mon saut de crêpe !

— Que voulez-vous, mon pauvre ami, j’ai le droit de me montrer difficile. Songez que dans mon pays, lorsqu’on fait des crêpes, on les fait sauter dans la cheminée et on court les rattraper dans la rue !

— Miséricorde ! s’écria l’aubergiste en s’écroulant sur une chaise.

Les faux ramoneurs de volcans ne purent retenir un formidable éclat de rire.

— Vous riez, messieurs ? fit le Fils des Trois Mousquetaires sans sourciller, ce que je viens de dire n’est pourtant que l’exacte vérité !…

— Quoi ! s’écrièrent les ramoneurs, auriez-vous la prétention de vouloir nous faire prendre au sérieux une pareille gasconnade ?

— Je maintiens ce que j’ai dit, messieurs ! reprit avec le plus grand calme le Fils des Trois Mousquetaires.

— Oui, oui, mais vous seriez sans doute bien embarrassé si l’on vous demandait d’exécuter cette prouesse ! ricanèrent les ramoneurs.

— C’est ce qui vous trompe, messieurs ! Dans mon pays, j’ai toujours fait sauter les crêpes de cette façon !

— Dans votre pays, peut-être, mais vous connaissez le proverbe : «A beau mentir qui vient de loin ! »

— Mordious ! rugit le Fils des Trois Mousquetaires, à qui cette insulte faillit faire perdre tout sang-froid.

Mais se souvenant de sa promesse à Blanche-Mignonne, il refoula instantanément la furieuse envie qu’il avait de se

précipiter sur les faux ramoneurs et répondit d'une voix calme :

— Dans n'importe quel endroit, je me charge de faire sauter les crêpes à la mode de mon pays !

— Même ici ? dans cette auberge ? s'exclamèrent les ramoneurs.

— Ici, encore plus qu'ailleurs, puisque vous avez l'air de douter de ma parole !

Et, sans hésiter, d'un pas ferme et assuré, le Fils des Trois Mousquetaires se dirigea vers la cuisine. Stupéfaits, les ramoneurs avaient suivi notre héros et regardaient avec des yeux ahuris le Fils des Trois Mousquetaires qui venait de saisir la poêle de l'aubergiste et s'apprêtait déjà à verser la pâte.

— Quoi ! s'écrièrent-ils, ce n'était pas une plaisanterie ? Vous allez…

— Je vais, comme je vous l'ai annoncé, lancer cette crêpe dans la cheminée, et aller la rattraper au vol dans la rue, répondit froidement le Fils des Trois Mousquetaires.

— Mon Dieu ! murmura Blanche-Mignonne, mon vaillant chevalier serait-il devenu subitement fou ?

— Rassurez-vous, chère enfant, dit à voix basse dame Jeanne, votre brave défenseur doit avoir « son idée » ! Mais où donc est passé M. Mille-Hommes ?

Devant la vaste cheminée de la cuisine, le Fils des Trois Mousquetaires, les muscles raidis, les jarrets pliés pour un suprême élan, venait de placer la poêle au-dessus des flammes.

— Attention ! dit-il, un, deux et hop !

La crêpe, projetée en l’air, disparut dans les ténèbres de la cheminée.

— Place ! place !

Et avec la rapidité de l’éclair, le Fils des Trois Mousquetaires, en brandissant la poêle s’élança dans la rue pour recevoir la crêpe.

Les ramoneurs et l’aubergiste se précipitèrent à sa suite et arrivèrent juste à temps pour apercevoir la crêpe qui retombait en tournoyant dans l’espace.



— Et voilà ! s’écria le Fils des Trois Mousquetaires, en recevant gracieusement la crêpe dans sa poêle.

Les ramoneurs de volcans ne purent retenir des cris d’admiration, et l’aubergiste, enthousiasmé par ce spectacle sans pareil, s’écria :

— Ah ! mon gentilhomme, vous aviez raison, je ne suis pas digne de tenir une queue de poêle à côté de vous ! Ah ! vous êtes le Roi de la Crêpe !

L'enthousiasme des ramoneurs et de l'aubergiste eût été certainement refroidi s'ils avaient su que la réussite de cet extraordinaire saut de crêpe était uniquement due à la présence de Mille-Hommes sur le toit de l'auberge.

Le brave compagnon du Fils des Trois Mousquetaires avait mystérieusement disparu de la salle pendant la conversation de son maître avec les ramoneurs, et, pour exécuter les instructions qu'il avait reçues, était monté sur le toit de l'auberge.

Dissimulé derrière la cheminée, il avait attendu l'instant où le Fils des Trois Mousquetaires s'était précipité dans la rue, poêle en main, pour lui lancer une crêpe dont il s'était muni d'avance.

Quant à la crêpe projetée dans la cheminée par notre héros, elle était tout simplement retombée dans le feu, à peine les ramoneurs et l'aubergiste eurent quitté la cuisine pour s'élancer à la suite du Fils des Trois Mousquetaires.

Mais les faux ramoneurs et l'hôtelier étaient loin de se douter qu'ils avaient été le jouet d'un stratagème et ne cessaient de complimenter notre ingénieux héros.

— C'est incroyable !... C'est prodigieux... Et si je ne l'avais vu de mes propres yeux, jamais je n'aurais pu croire pareille chose ! déclarait l'aubergiste avec admiration.

— Nous non plus !... approuvèrent les ramoneurs.

— Et pourtant, fit le Fils des Trois Mousquetaires en rentrant dans la salle d'auberge, ce que je viens de faire là est bien peu de chose…

— Bien peu de chose ?… protestèrent les assistants.

— Oui, bien peu de chose, en comparaison de ce que je fis un jour de Chandeleur.

— Ciel ! Que fîtes-vous donc le jour de la Chandeleur ? s'écria l'aubergiste.

— Voici : j'avais parié avec un de mes amis que je lancerais ma crêpe dans la cheminée et que j'irais la rattraper au vol sur la place du village.

— Et vous gagnâtes votre pari ?

— Oui, messieurs. Et veuillez remarquer que la place du village était située à dix minutes de chemin de la maison où j'avais lancé la crêpe.

— Seigneur ! gémit l'aubergiste anéanti.

— Mais mille millions de tonnerre ! C'est impossible ! s'écria le faux ramoneur Baroco.

— Rien n'est impossible ! Je viens de vous le prouver ! répondit froidement le Fils des Trois Mousquetaires.

— Oui, c'est entendu, vous avez rattrapé la crêpe dans la rue, mais la cueillir au vol à dix minutes d'ici, ça, par exemple, je vous en défie bien ! reprit Baroco.

— Mordious ! je relève le défi ! riposta le Fils des Trois Mousquetaires. Et ce n'est pas à dix minutes d'ici que je vais lancer ma crêpe, ce n'est pas simplement sur la place du village que je vais bondir pour la rattraper ! Non, messieurs !

Aujourd'hui, je me sens de force à faire mieux encore ! Ma crêpe, lancée d'une main sûre et puissante, va planer au-dessus du village, le traverser dans toute sa largeur, et c'est là-bas, sur la colline voisine, que je prétends la rattraper à sa descente !

— Mais, mon gentilhomme, balbutia l'hôte abasourdi, vous ignorez sans doute que la colline voisine est à près d'une demi-heure de marche d'ici !

— Qu'importe ! Aujourd'hui, je me sens de force à faire des prodiges ! Mais, je vous avertis, messieurs, il vous faudra aller bon train si vous voulez me suivre dans ma course à la crêpe ! Allons ! vite, l'hôte ! verse la pâte dans ma poêle, et…

— Arrêtez un instant ! s'écria soudain Baroco en retenant la poêle que le Fils des Trois Mousquetaires s'apprêtait à mettre sur le feu, une seconde, je vous prie, ce n'est pas à un vieux singe que l'on apprend à faire des grimaces !



— Que voulez-vous dire ? interrogea le Fils des Trois Mousquetaires.

— Je veux dire, mon gentilhomme, que mes compagnons et moi sommes trop malins pour nous laisser rouler par un Gascon !

— Vous ai-je donc roulés tout à l'heure ?

— Non, mais ici nous pouvions contrôler en vous suivant dans la rue, pour voir tomber la crêpe.

— Mais puisque vous allez me suivre aussi, maintenant ?

— Pensez-vous que nous pourrons lutter de vitesse avec vous ? Avec votre rapidité infernale, vous nous distancerez facilement et vous arriverez le premier sur la colline !

— C'est probable… eh bien ?

— Eh bien ! qui vous empêchera alors de nous faire croire, lorsque nous arriverons, que vous avez rattrapé la crêpe, même si cela est faux ?

— Eh ! vous la verrez bien, mordious ! puisqu'elle sera dans la poêle !

— Et qui nous prouvera que ça sera la crêpe que vous aurez lancée ? Qui nous prouvera que ça ne sera pas une crêpe que vous aurez eu le soin d'emporter avec vous pour nous mystifier ?

— Notre compagnon a raison, approuvèrent les ramoneurs, mais nous sommes trop rusés pour nous laisser duper !

Le Fils des Trois Mousquetaires esquissa une grimace de dépit.

— Mais… je vous assure, messieurs… murmura-t-il d'un air embarrassé.



— Ta ! ta ! ta ! reprit Baroco triomphant, nous allons partir les premiers sur la colline et vous ne lancerez votre crêpe que lorsque nous serons arrivés là-bas ! De cette façon, nous verrons la crêpe dans l'espace et nous constaterons si vous arrivez assez vite pour la rattraper ! Hein ! vous voilà bien attrapé, monsieur le Gascon ?

— Mais je vous assure que c'est une précaution inutile ! protesta le Fils des Trois Mousquetaires en prenant une mine des plus piteuses.

— Inutile ? C'est ce que nous verrons bien ! s'écria Baroco ironiquement. Allons, en route, les enfants ! Nous atteindrons la colline d'ici une demi-heure, ajouta-t-il, en se tournant vers le Fils des Trois Mousquetaires, surtout ne lancez pas votre crêpe avant que nous soyons arrivés là-bas !

Et, suivi de sa troupe de faux ramoneurs, Baroco sortit triomphalement de l'auberge et prit le chemin de la colline.

Dès qu'ils eurent disparu au détour de la rue, le Fils des Trois Mousquetaires éclata d'un large rire.

— Nous voilà débarrassés de ces drôles ! dit-il, ma ruse a parfaitement réussi ! Mais ne perdons pas une seconde et, à notre tour, partons sans retard !

Mille-Hommes et Baptistin s'élancèrent vers l'écurie pour atteler les chevaux et faire avancer la voiture.

— Quand je vous disais, ma chère enfant, que votre ingénieux protecteur avait « son idée » ! dit dame Jeanne à Blanche-Mignonne émerveillée.

— Oh ! pardon ! mon sublime chevalier !… pardon d'avoir pu croire un seul instant que votre raison était ébranlée !… murmura en rougissant l'exquise jeune fille. Mais qui donc eût pu deviner où vous vouliez en venir ? ajouta-t-elle dans un adorable sourire.

Soudain, Mille-Hommes et Baptistin se précipitèrent dans l'auberge.

— Ah ! monsieur ! monsieur ! c'est épouvantable ! s'écrièrent-ils en même temps.

— Que se passe-t-il ? Voyons, parle, Mille-Hommes !

— Ah ! monsieur ! Les chevaux sont endormis !

— Les chevaux sont endormis ?

— Oui, monsieur ! On a dû leur faire avaler un narcotique, rien n'y fait, ni coups de fouet, ni supplications, ni menaces ! Ils dorment et ne peuvent pas se réveiller !

— Et ce n'est pas tout, monsieur, s'écria à son tour Baptistin, ma voiture, ma pauvre voiture a les brancards sciés et les roues coupées en deux !

— Milledious ! rugit le Fils des Trois Mousquetaires, c'est encore un coup de ces misérables spadassins !

Et, suivi de Mille Hommes et Baptistin, il s'élança vers les écuries.

Ainsi que l'avait annoncé Mille-Hommes, les chevaux étaient en effet endormis.

Le Fils des Trois Mousquetaires essaya vainement de réveiller les malheureuses bêtes victimes d'un puissant narcotique.

Quant à la voiture, les bandits l'avaient rendue inutilisable en lui faisant subir les dégradations décrites par Baptistin.

— Les misérables avaient tout prévu ! Au cas où leur attaque eût échoué, ils pensaient retarder notre voyage par cette odieuse machination ! s'écria le Fils des Trois Mousquetaires.

— Les monstres ! dit dame Jeanne, qui venait d'accourir avec Blanche-Mignonne.

— Qu'allons-nous devenir ? Que faire ? murmura l'orpheline en frissonnant.

— Et ces bandits vont revenir furieux d'avoir été mystifiés ! reprit dame Jeanne épouvantée.

— Les lâches ! rugit le Fils des Trois Mousquetaires, je veux les étriper jusqu'au dernier !

— Oh ! non ! non ! pas de sang, pas de combat ! implora Blanche-Mignonne, rappelez-vous votre serment, ô mon ingénieux chevalier !

— Alors, il faut partir, il faut partir sur-le-champ !

— Sans chevaux ?... sans voiture ?... s'écria Mille-Hommes.

— Sans chevaux et sans voiture ! continua le Fils des Trois Mousquetaires. Essayons de gagner à pied Clermont-Ferrand par des chemins de traverse. Cette ville n'est pas très éloignée. Une fois à Clermont-Ferrand, nous achèterons de nouveaux chevaux et une autre voiture pour continuer le voyage.

— Oui, oui, partons ! s'écria Blanche-Mignonne, je ne crains pas la fatigue du chemin...

— Et si vous faiblissez en route, ajouta le Fils des Trois Mousquetaires, mes bras, ô Blanche-Mignonne, se transformeront pour vous en la plus chaste, en la plus solide des chaises à porteurs !

À ce moment, l'aubergiste accourait vers l'écurie, le pauvre simple d'esprit n'avait encore rien compris aux événements qui se déroulaient dans son auberge.

— Monsieur ! la pâte est prête, vous allez pouvoir bientôt lancer votre crêpe...

— Va-t-en au diable ! avec tes crêpes ! grogna le Fils des Trois Mousquetaires.

Et, rapidement, il mit l'aubergiste au courant de la situation, lui recommanda de conserver les chevaux endormie jusqu'au jour où il viendrait les chercher et se fit indiquer le chemin à suivre à travers la campagne pour arriver à Clermont-Ferrand.

Quelques instants plus tard, les voyageurs s'élançaient par un sentier escarpé à l'assaut des monts d'Auvergne.

Une heure environ après leur départ, les ramoneurs de volcans, las d'attendre vainement sur la colline le Fils des Trois Mousquetaires, revenaient en toute hâte à l'auberge de *La Crêpe-qui-saute*.

L'aubergiste leur remit une lettre que lui avait confiée le Fils des Trois Mousquetaires avant de partir.

Elle était ainsi adressée :

« À Messieurs les Spadassins du duc de Macabreux. »

— Enfer ! rugit Baroco, cet infernal Gascon nous avait reconnus !…

Et, ouvrant la lettre, il lut :

« Messieurs,

« Excusez-moi de ne vous avoir pas rejoints sur la colline. Mais j'ai lancé ma crêpe avec tant de force qu'elle s'est envolée comme une flèche dans la direction de Paris ! Je cours la rattraper sur le Pont-Neuf !

« *Signé* :

« LE FILS DES TROIS MOUSQUETAIRES. »

— Ventre et tonnerre ! hurlèrent les faux ramoneurs, nous sommes joués !… le drôle se moque de nous !…

Baroco se précipita sur l’aubergiste et, le poignard sur la gorge, le somma de lui indiquer le chemin pris par les voyageurs.

Tremblant d’épouvante – et non sans raison – le malheureux hôtelier se hâta de renseigner les spadassins.

— En avant grinça Baroco, ils n’ont qu’une heure d’avance, nous les rattraperons !

Ivres de fureur, fous de rage, hurlant, sacrant et jurant, les bandits s’élancèrent à la poursuite des fugitifs !





XI

LE PRÉCIPICE

Le mont que gravissaient le Fils des Trois Mousquetaires et ses compagnons était d'un aspect sauvage et désolé.

Le sentier grimpait presque à pic et rendait la marche difficile.

L'infortuné Mille-Hommes surtout, avec ses petites jambes empêtrées dans ses immenses bottes, éprouvait de sérieuses difficultés pour monter aussi vite que les autres voyageurs.

Sa longue rapière, *Sème-la-Mort*, qui lui battait les mollets et menaçait de le faire dégringoler à chaque pas, n'était certes pas faite pour faciliter l'ascension du pauvre Mille-Hommes.

Mais l'extraordinaire petit bonhomme n'avait rien perdu de sa superbe assurance, et comme Baptistin le regardait marcher en souriant ironiquement :

— Qué voulez-vous ! monsieur Baptistin, jé suis né cavalier, lui cria Mille-Hommes, quand jé suis à terre, jé mé sens dépaysé !

— Il est certain que vous n'êtes pas taillé pour la marche, avec vos petites jambes…

— Mes pétites jambes ! Hé ! monsieur Baptistin, les pétites jambes, c'est la beauté du cavalier ! Quoi dé plus ridicule, je vous lé demande, qu'un cavalier avec des longues jambes qui traînent jusqu'à terre ?



— Je ne dis pas le contraire, mais je pense qu'une paire de longues jambes vous seraient assez utiles pour le moment ! Qué !

Dédaignant de répondre à Baptistin, Mille-Hommes, pour s'entraîner sans doute, se mit à entonner un refrain gascon.

— Tiens !… voilà ce brave Mille-Hommes qui chante pour se donner des jambes !… fit le Fils des Trois Mousquetaires qui marchait devant avec Blanche-Mignonne et dame Jeanne.

De sa formidable voix de basse, Mille-Hommes continuait sa chanson, lorsque le Fils des Trois Mousquetaires lui fit brusquement signe de se taire.

Brutus, le fidèle mouton de garde, venait de s'arrêter et reniflait avec inquiétude.

— Les drôles ! Se seraient-ils lancés à notre poursuite ! murmura le Fils des Trois Mousquetaires.

Ses yeux perçants interrogèrent l'horizon.

Mais il n'aperçut rien de suspect.

Aucun bruit ne troublait le silence de la campagne.

— Brutus aura senti quelqué bête sauvage !… dit Mille-Hommes.

— Marchons ! reprit le Fils des Trois Mousquetaires qui ne voulait pas effrayer Blanche-Mignonne, mais dont un pli soucieux venait de barrer le front.

La petite troupe se remit en route, ou plutôt en sentier.

Brutus semblait marcher à regret. À chaque instant le fidèle mouton de garde s'arrêtait, reniflait l'air et poussait de sourds grognements.

— L'aubergiste de *La Crêpe qui Saute* ne nous a-t-il pas parlé d'une fontaine que nous rencontrerons sur notre chemin ? demanda dame Jeanne.

— Oui, la fontaine de Saint-Allyre, répondit le Fils des Trois Mousquetaires, et c'est justement aux environs de cette fontaine que nous devons trouver un pont qui traverse un précipice et conduit à la route du village de Saint-Allyre.

— Et dé Saint-Allyre, nous né sérons plus très loin dé Clermont-Ferrand, nous a dit l'aubergiste.

— Troun de l'air ! la voilà la fontaine ! s'écria tout à coup Baptistin.

En effet, au détour du sentier, les voyageurs aperçurent une source qui jaillissait du flanc de la montagne.

— Diou biban ! cé n'est pas trop tôt ! jé meurs dé soif ! fit Mille-Hommes en s'élançant vers la fontaine.

— Arrête, malheureux ! Ne bois pas de cette eau ! cria le Fils des Trois Mousquetaires.

— Qué jé né boive pas ? Et pourquoi donc, monsieur ?

— N'as-tu donc pas entendu ce que nous a dit l'aubergiste ?

— Jé né mé rappelle pas ! Qu'a-t-il dit, monsieur ?

— Il nous a avertis que cette fontaine était la fameuse source pétrifiante de Saint-Allyre !

— Hé ! té ! pétrifiante ou non, j'ai soif et jé vais boire !

— Malheureux ! Tu veux donc te pétrifier la bouche, la gorge et l'estomac ?

— Mé pétrifier l'estomac ?

— Et oui, mordious ! ne sais-tu donc point que cette eau a la propriété de rendre dur comme pierre tout ce qu'elle arrose !

— Quoi ! s'écria Mille-Hommes effaré, quoi ! monsieur, si jé trempais ma main dans cette eau…

— Elle serait pétrifiée instantanément !

— Diable ! fit Mille-Hommes en s'éloignant prudemment de la fontaine.

— Et si tu avais le malheur de prendre un bain dans cette eau, continua le Fils des Trois Mousquetaires, tu serais transformé en une magnifique statue de pierre, mon pauvre Mille-Hommes !

— En statué dé pierre ? comme lé Commandeur dé M. Molière ? frissonna Mille-Hommes.

— Oui, mais en plus petit !

— Pécaïre ! c'est curieux tout de même ! s'écria à son tour Baptistin. Té ! venez voir, monsieur Mille-Hommes, je vais vous pétrifier quelque chose…

— Mé pétrifier quelqué chose ? protesta Mille-Hommes avec inquiétude.



— Hé ! non !… vous ne comprenez pas !… je vais vous pétrifier un objet pour faire l'expérience ! Qué ! les feuilles de cette branche pour voir un peu !

Et Baptistin plaça sous le jet d'eau l'extrémité de la branche qu'il venait de couper.

— Coquin dé diou ! cé n'est pas une galéjade ! Les feuilles sont pétrifiées et plus dures qué des cailloux du gave ! s'écria Mille-Hommes en admirant la branche que Baptistin venait de sortir de l'eau.

— C'est merveilleux ! fit Blanche-Mignonne.

— Ne perdons pas de temps, et continuons notre…

Mais le Fils des Trois Mousquetaires fut brusquement interrompu.

Une formidable et terrible clameur venait de traverser l'espace !

Des hurlements furieux entremêlés de jurons retentissaient dans le silence des monts d'Auvergne.

Et soudain, sur la pente escarpée de la montagne, surgissant des buissons et des taillis, les fugitifs aperçurent les spadassins de Macabreux qui s'élançaient dans leur direction en poussant des cris de triomphe !

— Vite, au pont ! s'écria le Fils des Trois Mousquetaires, traversez tous le précipice ! et fuyez vers Saint-Allyre pendant que j'arrêterai ces drôles !

Les fugitifs se précipitèrent pour chercher le pont indiqué par l'aubergiste.

Mais, arrivés sur les bords du précipice, ils ne purent retenir un grand cri de rage et de désespoir.

Il n'y avait pas de pont !

Démoli et emporté par une récente tempête, il ne restait plus du pont que quelques débris de bois de chaque côté du précipice !

— Mordious ! notre retraite est coupée ! rugit le Fils des Trois Mousquetaires.

Il était en effet impossible d'aller plus loin sans traverser le gouffre qui séparait en quelque sorte la montagne en deux.

Les spadassins étaient encore assez éloignés, mais se rapprochaient de seconde en seconde.

— Oh ! nous sommes bien perdus cette fois ! murmura Blanche-Mignonne en frissonnant.

— Non !… Blanche-Mignonne !… Non… *J'ai une idée* !…

Et le Fils des Trois Mousquetaires s'élança vers Mille-Hommes en criant :

— Vite ! ta ceinture ! ta ceinture !

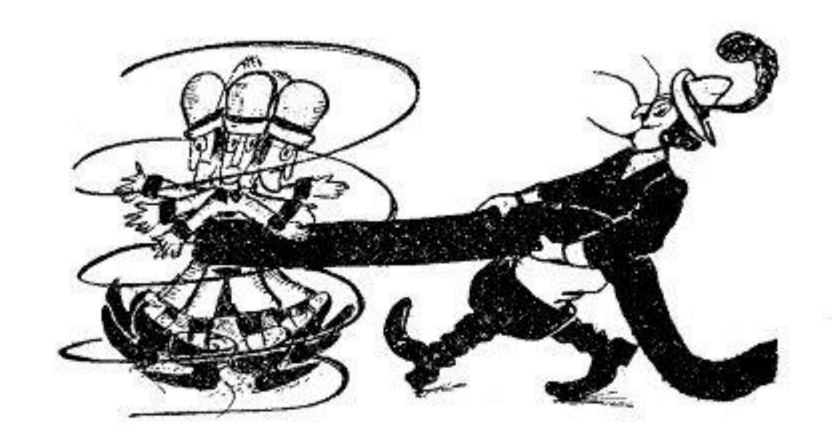
Avant que Mille-Hommes fût revenu de sa surprise, le Fils des Trois Mousquetaires l'avait déjà débarrassé de la fameuse ceinture en laine rouge qui faisait huit ou dix fois le tour de son corps.

— Prends la ceinture par ce bout ! dit le Fils des Trois Mousquetaires à Mille-Hommes ahuri. Et saisissant lui-même l'autre extrémité de la longue et large ceinture, il la fit passer rapidement sous le jet d'eau pétrifiant.

En moins de trois secondes, la ceinture de Mille-Hommes fut pétrifiée et transformée en une sorte de large et longue planche aussi rigide qu'un banc de pierre.

— Ma ceinture ! ma pauvre ceinture ! gémit Mille-Hommes.

— Eh ! tais-toi donc, animal, c'est elle qui nous sauve ! s'écria le Fils des Trois Mousquetaires.



Et soulevant la ceinture pétrifiée, il jeta adroitement la passerelle improvisée en travers du précipice.

L'un après l'autre, les fugitifs franchirent rapidement le gouffre sur le pont-ceinture.

Le Fils des Trois Mousquetaires traversa le dernier la providentielle passerelle.

Il atteignait à peine l'autre bord du précipice, lorsque les spadassins surgirent en poussant des cris de mort.

— Il était temps ! murmura simplement le Fils des Trois Mousquetaires.

Et repoussant du pied la ceinture-passerelle, il la précipita dans l'abîme.

— Enfer ! rugirent les spadassins en voyant que les fugitifs leurs échappaient encore une fois.

Pendant que les bandits vociféraient, impuissants, devant le précipice qui leur barrait le chemin, nos voyageurs s'éloignaient en toute hâte, poursuivis par les imprécations de Baroco et de ses hommes ! Tout en marchant, Mille-Hommes ne cessait de pousser de profonds soupirs.

Le pauvre garçon n'arrivait pas à se consoler de la perte de sa ceinture, de cette fameuse ceinture qui lui faisait une poitrine si avantageuse.

Et, il faut avouer que, privé de la précieuse ceinture, le buste de Mille-Hommes perdait singulièrement de son prestige.

Le sympathique Gascon paraissait avoir maigri subitement de moitié. Son chétif et maigre torse n'était certes pas superbement bombé à présent !

— Ah ! monsieur ! soupirait-il, pourquoi avez-vous lancé ma poitrine dans lé gouffre ?

— Ta poitrine, Mille-Hommes ?

— Jé veux dire ma ceinture ! J'aurai peut-être réussi à la dépétrifier !

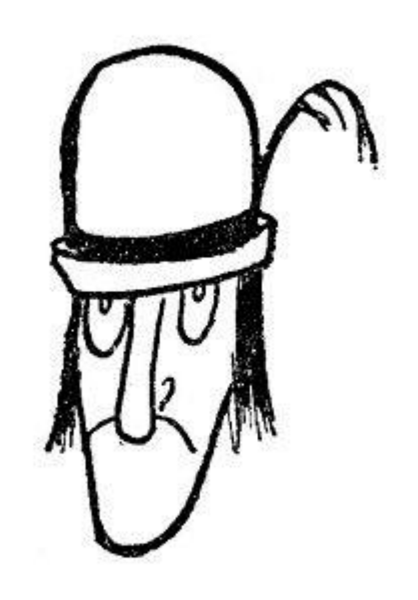
— Impossible, mon pauvre ami ! Mais, console-toi dès notre arrivée dans les Pyrénées, je te promets de t'acheter une nouvelle ceinture !

— Aussi longue qué l'autre ?

— Le double ! Mille-Hommes, le double !

— Lé double ! Ah ! monsieur, qué jé suis heureux ! s'écria Mille-Hommes subitement consolé.

« Cé n'est pas pour l'élégance, ajouta-t-il, mais, té, uné ceinture ça vous soutient les muscles ! ! ! »





XII

IL PLEUT DES HALLEBARDES ! ! !

Dès leur arrivée à Clermont-Ferrand, les voyageurs achetèrent une nouvelle voiture, des chevaux de trait et de selle (à la grande satisfaction du cavalier de naissance Mille-Hommes !) et le jour même reprenaient leur route à toutes brides.

D’étape en étape, le voyage se poursuivit cette fois sans accident jusqu’à Bayonne.

Fidèle à sa promesse, le Fils des Trois Mousquetaires acheta dans cette ville une longue et magnifique ceinture à Mille-Hommes, dont le torse reprit instantanément l’ampleur superbe et les proportions avantageuses de jadis.

Les spadassins de Baroco avaient définitivement perdu la piste des fugitifs.

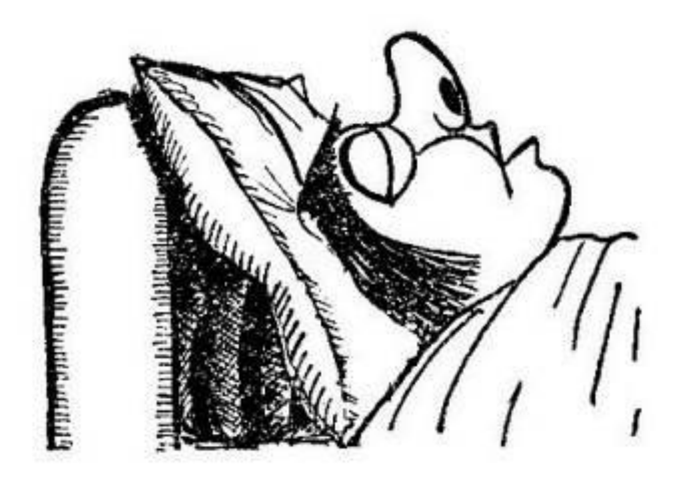
Les voyageurs quittèrent Bayonne, leur dernière étape en France, et prirent la route d'Espagne.

Après avoir traversé en trombe, Hendaye, Fontarabie et Irun, la petite caravane s'arrêta pour passer la nuit dans un petit village entre Hernani et Tolosa. Les voyageurs descendirent à l'hôtellerie de la *Tour-du Maure*.

Au milieu de la nuit, Baptistin-le-Conteur, qui dormait dans la même chambre que Mille-Hommes, fut éveillé en sursaut par un vacarme épouvantable.

Un clair de lune magnifique éclairait la pièce et permettait d'y voir comme en plein jour. Baptistin aperçut Mille-Hommes qui, debout en chemise sur son lit, brandissait sa gigantesque rapière et lardait son matelas de terribles coups de pointe.

— Tue ! Tue ! bataille ! carnage ! Pas dé quartiers. Diou biban ! hurlait Mille-Hommes, tout en pourfendant sa paillasse avec frénésie.



— Boufre ! que se passe-t-il ? s'écria Baptistin ; rêvez-vous, monsieur Mille-Hommes ?

— Hé qué non ! jé né rêve pas ! Tue ! tue !

— Mais troun de l'air, que faites-vous ?

— Jé fais un carnage ! un véritable carnage !

— Auriez-vous trouvé un serpent dans votre lit ?

— Pire qué ça !

— Pire que ça ? pécaïre !

— Hé oui, té ! Un serpent, la belle affaire ! On s'en débarrasse en lé projétant au loin ! Mais ces féroces punaises altérées dé sang…

— Quoi ! c'est contre des punaises que vous combattez ?

— Oui. Lé massacre est enfin terminé ! répondit Mille-Hommes en lançant un dernier coup de rapière à travers le matelas.

— Et c'est pour de simples punaises que vous menez un pareil vacarme ! C'est pour ça que vous m'avez réveillé ! reprit Baptistin avec humeur.

— Té ! j'aurais bien voulu vous y voir, monsieur Baptistin. Les monstres pensaient mé surprendre pendant mon sommeil ! Mais jé né dors jamais qué d'un œil, moi !…

— Ce n'est pas une raison pour empêcher les autres de dormir ! grogna Baptistin.

— Aussi, lorsqué j'ai senti leurs crocs mé labourer les flancs, d'un bond j'ai sauté sur ma fidèle rapière, et…

— Et vous avez taillé en pièces votre matelas, acheva Baptistin en ricanant.

— J'avoue qué lé pôvre a reçu quelques estafilades dans la lutte ! Quand jé combats, jé né connais plus ma force !

— Je vois d'ici la tête de l'aubergiste, demain matin, lorsqu'il apercevra son matelas transformé en véritable passoire ! s'écria malicieusement Baptistin.

— Vous n'avez donc pas dé fauves dans votre lit pour faire ainsi lé railleur, monsieur Baptistin ?

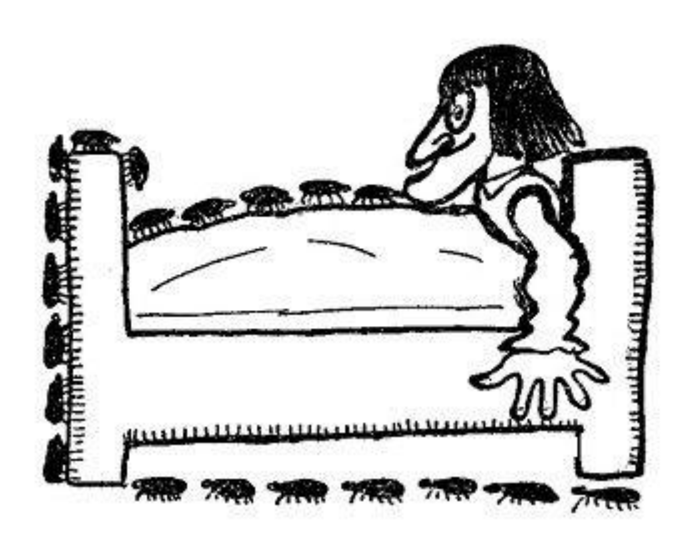
— Des fauves ?

— Té ! des punaises, quoi !

— Ma foi, je crois bien qu'il y en a aussi quelques-unes dans mon lit, mais…

— Voulez-vous que jé les égorge ?

— Non ! non ! je vous remercie ! s'écria vivement Baptistin qui ne se souciait pas de voir son matelas subir le même sort que celui de Mille-Hommes.



« D'ailleurs, ajouta Baptistin, je dors si profondément que je ne sens rien.

— Té ! jé vois cé qué c'est ! Vous employez peut-être lé système de l'ingénieux Gascon qui voulait dormir tranquille ?

— Le système de l’ingénieux Gascon qui voulait dormir tranquille ? fit Baptistin étonné.

— Eh oui ! cé Gascon qui né sé couchait jamais dans un lit d’auberge sans se frotter lé corps avé dé la cire !

— Sans se frotter le corps avec de la cire ?

— Oui. L’ingénieux Gascon s’enduisait tout lé corps dé cire avant dé sé coucher, et grâce à cette précaution il n’était jamais incommodé par les punaises et pouvait dormir tranquille.

— Et pourquoi donc ? troun de l’air !

— Té, parce que les punaises né pouvaient pas grimper sur lui pour lé mordre ! Sur cé corps ciré comme un plancher, elles glissaient les malheureuses, et retombaient sur lé drap tout autour du Gascon paisiblément endormi !

— Bouffre ! je ne connaissais pas ce système ! s’écria Baptistin en riant. Mais j’ai entendu parler d’un Marseillais qui n’avait même pas besoin d’employer ce procédé pour se défaire des punaises !

— Jé sérai curieux dé savoir quel moyen il avait inventé alorss ! fit Mille-Hommes légèrement vexé.

— Qué, il n’employait aucun système, lui ! Il n’avait pas besoin de se cirer comme un salon avant de se mettre au lit, celui-là !

— Mais qué faisait-il donc ? Diou biban !

— Rien. Il se couchait tranquillement et le lendemain matin, il n’y avait plus une seule punaise vivante dans son lit !

— Il les massacrait commé moi peut-être ?

— Non. Mais ce Marseillais avait le sang tellement chaud, tellement bouillant, que les punaises tombaient foudroyées, la gorge et l'estomac ébouillantés et calcinés, par le sang bouillant du Midi !

— Té oui ! jé mé souviens maintenant dé cé Marseillais ! s'écria Mille-Hommes, qui tenait à avoir le dernier mot, et jé connais même l'aventure qui lui arriva un jour en compagnie dé cé Gascon ciré dont je vous ai raconté l'histoire.

— Ils se connaissaient donc ?... fit Baptistin surpris.

— Non ! mais un jour ils sé rencontrèrent par hasard dans la même auberge ! Il n'y avait qu'une chambre dé libre ; le Gascon et le Marseillais acceptèrent de partager le même lit.

« — Té ! dit le Gascon en entrant dans la chambre avé lé Marseillais, jé reconnais cette chambre, j'y ai déjà couché lors dé mon dernier passage !

« — Troun de l'air ! moi aussi jé la reconnais mon bon ! dit le Marseillais, j'ai dormi dans cé lit il y a quelques mois à peine !

« Les deux compagnons se couchèrent et ne tardèrent pas à s'endormir.

« Pendant qu'ils ronflaient tranquillément, uné véritable armée dé punaises s'avança en bon ordre sous les draps pour se régaler un peu !

« Les féroces punaises étaient affamées ! Depuis huit jours, aucun voyageur n'avait couché dans cette chambre et les pôvres bêtes tombaient d'inanition.

« Elles avançaient en longues files entre les deux dormeurs et s'apprêtaient déjà à s'élancer sur eux, lorsqu'un grand cri d'épouvante jaillit en même temps dé leurs petites poitrines.

« — Ciel ! c'est le Marseillais !

« — Miséricorde ! c'est le Gascon !

« Les punaises, pâles de terreur, vénaient dé reconnaître lé terrible Marseillais, dont lé sang bouillant avait fait tant dé victimes dans leurs familles, et l'infernal Gascon ciré sur lequel il était impossible dé sé tenir en équilibre !

« Les malheureuses punaises, immobiles d'effroi, n'osaient plus ni avancer, ni reculer et tremblaient de toutes leurs pattes sous les couvertures.

« Lé lendemain matin, en sé lévant, les deux compagnons de lit trouvèrent leur drap jonché de cadavres !

« Les pôvres punaises étaient mortes dé peur et dé faim entre le Gascon et le Marseillais !

« Hé hé ! qué pensez-vous dé mon histoire, monsieur Baptistin ?… »

Un ronflement sonore répondit seul à la demande de Mille-Hommes.

— Té ! il dort ! Lé coquin s'est endormi dé rage en voyant qué mon histoire était plus intéressante qué la sienne !

Mais ne pouvant continuer tout seul la conversation, Mille-Hommes prit le sage parti d'imiter Baptistin et s'endormit à son tour.

Le lendemain matin, avant le départ, Blanche-Mignonne et dame Jeanne voulurent visiter la vieille et pittoresque église du petit village espagnol.

Pendant que les deux femmes visitaient le pieux édifice, le Fils des Trois Mousquetaires, Mille-Hommes et Baptistin apprêtaient chevaux et voitures.

L'hôtelier, qui parlait à peu près le français, s'approcha de Mille-Hommes occupé à seller son cheval et, lui montrant un long couteau à lame recourbée :

— J'espère, señor, que vous ne partirez pas sans m'acheter une navaja ?

— Té !… vous êtes donc marchand de couteaux aussi ?

— Si, señor.

— Mais jé n'ai pas besoin de navaja. Ma fidèle rapière *Sème-la-Mort* est une arme plus rédoutable, jé pense !

— Non, señor.

— Qué dites-vous ! Vous osez comparer un simple couteau avé *Sème-la-Mort* ?…

— Une rapière ne se lance pas, señor, une navaja se lance et frappe l'ennemi à distance.

— Té ! c'est vrai ! mais encore faut-il savoir lancer la navaja !

— Rien de plus facile, señor, et si vous voulez bien me suivre, je vais vous montrer la façon de s'en servir.

— Ma foi ! vous mé tentez ! jé vous suis ! répondit Mille-Hommes qui se réjouissait déjà à l'avance de l'ahurissement de Baptistin en le voyant transformé en lanceur de navaja !



L'aubergiste conduisit Mille-Hommes jusqu'au vaste grenier de la tour dans lequel étaient entassées des navajas de toutes formes et de toutes dimensions.

— Té ! vous vendez aussi des hallebardes ! interrogea Mille-Hommes en apercevant, dans un coin du grenier, un nombre assez considérable de piques à longs manches de bois.

— Non, señor, répondit en riant l'aubergiste. Mais autrefois, j'étais armurier à Tolède et ces vieilles hallebardes et ces navajas proviennent de mon ancien magasin que je dus abandonner à la suite de mauvaises affaires.

— Ah ! jé comprends maintenant pourquoi vous êtes en même temps aubergiste et coutéllier !

— Que voulez-vous, señor, j'essaie d'écouler ce qui me reste de marchandises. La navaja se vend assez bien, mais les hallebardes sont d'un placement plus difficile, Caramba !

« Pour lancer la navaja, voici comment on fait, continua l'hôtelier. On prend le couteau comme ceci par la pointe de la lame et on lance d'un geste brusque comme ça ! »

La navaja lancée par l'Espagnol fit deux ou trois tours en l'air et alla se planter avec force dans une poutre du grenier.

L'hôtelier renouvela plusieurs fois de suite avec le même succès son lancement de navaja et tendit le couteau à Mille-Hommes.

— Vous voyez que c'est simple, señor. Essayez à votre tour.

— Tout dé suite, attendez ! dit Mille-Hommes. Et se penchant sur l'escalier du grenier, il s'écria :

— Vénez vite, monsieur ! Montez aussi, Baptistin ! Jé vais lancer la navaja ! Venez admirer mon adresse !

Ne comprenant rien à ce que criait Mille-Hommes et croyant qu'il était arrivé un malheur, le Fils des Trois Mousquetaires et Baptistin montèrent rapidement jusqu'au grenier.

— Eh bien ! Que se passe-t-il ? interrogea le Fils des Trois Mousquetaires, et que diable fais-tu dans ce grenier ?

— J'apprends à lancer la navaja, monsieur ! C'est très utile en Espagne !

— Mordious ! et c'est pour cela que tu nous obliges à grimper jusqu'ici ?

— Monsieur, jé veux vous montrer mon adresse ! Vous allez voir ! On prend la navaja comme ceci par la pointe et, d'un geste brusque, on la lance comme ça ! Pan !

— Caramba ! Vous l'avez cassée ! s'écria l'aubergiste en ramassant les morceaux de la navaja qui venait de se briser contre le mur.

— Té ! aussi ! cé grénier est un peu trop petit ! Jé né peux pas retenir ma force ! proclama Mille-Hommes sans rien perdre de sa superbe assurance.

— Si c'est pour nous faire assister à cet exploit que vous nous avez fait monter ! grogna Baptistin.

— Attendez ! né bougez pas, Baptistin ! s'écria soudain Mille-Hommes, en saisissant une nouvelle navaja, né bougez pas, surtout ! Jé parie dé lancer ma navaja avé tant d'adresse qu'elle va vénir sé planter gracieusement à un pouce au-dessus dé votre tête ! Attention !

Mais déjà le Fils des Trois Mousquetaires avait arrêté le bras de Mille-Hommes.

— Allons ! assez d'extravagance ! dit-il sévèrement. Descendons ! et apprêtons-nous à partir, car dame Jeanne et Blanche-Mignonne ne vont pas tarder à revenir de l'église !

Les trois hommes suivis de l'hôte allaient quitter la tour lorsqu'un terrible cri d'épouvante qui semblait venir de la rue les fit tressaillir.

Le Fils des Trois Mousquetaires avait reconnu la voix de Blanche-Mignonne.

D'un bond, il se précipita aux créneaux, et ce qu'il aperçut alors le fit frissonner malgré lui de la tête aux pieds !

En bas, au milieu de la rue, Blanche-Mignonne et dame Jeanne gisaient évanouies de frayeur, tandis qu'un gigantesque ours brun des Pyrénées que la faim avait fait descendre de la montagne s'avançait en poussant de rauques grognements vers les deux malheureuses femmes.

— Malédiction ! rugit le Fils des Trois Mousquetaires, avant que je n'aie le temps de descendre, l'ours aura déjà joint Blanche-Mignonne et dame Jeanne !… Et je n'ai même pas mes pistolets pour abattre de cette fenêtre le fauve qui se dirige vers elles en toute hâte ! !

Le Fils des Trois Mousquetaires jeta un regard désespéré tout autour de lui dans le grenier, pour voir s'il n'apercevrait pas, par hasard, un mousquet ou un pistolet.

Et soudain, il poussa un grand cri de triomphe.

— Oh ! j'ai une idée ! Vite ! Mille-Hommes ! Baptistin ! Vite ! les hallebardes ! les hallebardes ! toutes les hallebardes !

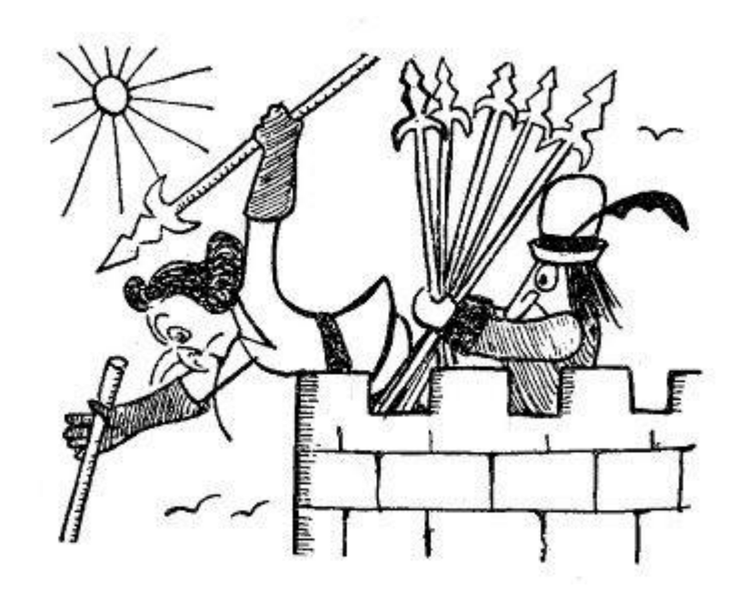
L'aubergiste, Mille-Hommes et Baptistin se précipitèrent, les bras chargés de hallebardes vers le Fils des Trois Mousquetaires.

L'ours n'était plus qu'à quelques pas de Blanche-Mignonne et de dame Jeanne.

Alors, avec cette vertigineuse rapidité d'exécution qui lui était particulière, son torse puissant penché hors de la fenêtre du grenier, le Fils des Trois Mousquetaires se mit à lancer une à une les hallebardes dans la rue.

Mille-Hommes, Baptistin et l'aubergiste faisaient sans discontinuer la navette entre la fenêtre et le coin du grenier

où se trouvait le tas de hallebardes pour en rapporter plein leurs bras au Fils des Trois Mousquetaires.



— Que fait-il donc ? se demandaient les deux serviteurs et l'aubergiste qui ne pouvaient voir ce qui se passait dans la rue.

— Blanche-Mignonne est sauvée ! s'écria soudain le Fils des Trois Mousquetaires qui venait de lancer sa dernière hallebarde, Blanche-Mignonne est sauvée !

Et plus rapide que le vent il se précipita hors du grenier et descendit l'escalier pour aller relever les deux femmes évanouies.

Mille-Hommes, Baptistin et l'hôtelier se penchèrent à la fenêtre que venait de quitter le Fils des Trois Mousquetaires et ne purent retenir un grand cri d'admiration.

Le Fils des Trois Mousquetaires avait lancé avec tant d'adresse et de précision les hallebardes autour de l'ours que le fauve se trouvait prisonnier dans une sorte de grande cage circulaire dont les innombrables hallebardes, fortement fichées dans le sol, formaient les solides barreaux !

— Caramba ! fit l’aubergiste émerveillé.

— Diou biban ! s’écria Mille-Hommes.

— Troun de l’air ! fit Baptistin.



Et tous trois descendirent à leur tour rapidement pour soigner Blanche-Mignonne et dame Jeanne que le Fils des Trois Mousquetaires avait déjà transportées dans l’hôtellerie.

Celles-ci ne tardèrent pas à reprendre connaissance et racontèrent comment en sortant de l’église elles s’étaient brusquement trouvées en présence d’un ours qui s’était mis à leur poursuite.

— Ô mon vaillant chevalier, votre esprit inventif est donc inépuisable !… s’écria Blanche-Mignonne lorsqu’elle apprit l’extraordinaire façon dont le Fils des Trois Mousquetaires avait « encagé » l’ours pour les sauver une fois de plus.

À ce moment, un coup de feu se fit entendre. C’était l’aubergiste qui venait de tuer le redoutable fauve enfermé dans la cage de hallebardes.

Quelques instants plus tard, les voyageurs quittaient l'auberge de *La Tour-du-Maure* pour poursuivre leur route vers Madrid.

La petite caravane était déjà sortie du village lorsque les voyageurs s'entendirent interpeller à grands cris.

Le Fils des Trois Mousquetaires et Mille-Hommes tournèrent la tête et aperçurent l'aubergiste qui courait après eux en traînant derrière lui un objet assez volumineux.

— Arrêtez ! Señors ! Arrêtez ! Señors ! hurlait l'hôtelier d'une voix furieuse.

Les voyageurs s'arrêtèrent et furent bientôt rejoints par l'aubergiste.

— C'est une honte, Señor ! C'est une honte !… s'écria l'hôtelier en montrant au Fils des Trois Mousquetaires le matelas perforé par Mille-Hommes et qui perdait sa laine par mille blessures béantes.

— Est-ce un matelas, maintenant ? Est-ce un matelas, caramba ? continua l'aubergiste en brandissant le matelas sous le nez de Mille-Hommes.

— Ah çà ! que signifie cette ridicule histoire de matelas ? interrogea le Fils des Trois Mousquetaires qui ne comprenait rien aux lamentations de l'hôtelier.

— C'est le petit homme qui l'a mis dans cet état ! reprit l'aubergiste en désignant Mille-Hommes, c'est le petit homme qui a éventré le matelas cette nuit !

Baptistin mit rapidement le Fils des Trois Mousquetaires au courant des événements de la nuit et du terrible combat de Mille-Hommes contre les punaises.

Le Fils des Trois Mousquetaires éclata de rire et lança quelques écus à l'hôtelier.

Celui-ci, subitement consolé, se confondit en remerciements.

— *Vaya usted con Dios !* (allez avec Dieu !) dit-il en agitant son matelas comme un mouchoir en signe d'adieu !

Les voyageurs se remirent en route.

— Mordious ! s'écria le Fils des Trois Mousquetaires en riant, si toutes les auberges espagnoles ont des punaises, tu vas me ruiner en frais de matelas, mon pauvre Mille-Hommes !

Mais Mille-Hommes ne répondit pas. Il paraissait plongé dans de profondes réflexions.

— À quoi diable penses-tu, mon brave Mille-Hommes ? reprit le Fils des Trois Mousquetaires.

— Jé suis en train dé mé démander cé qué voulait dire l'aubergiste tout à l'heure. Vous avez bien entendu, monsieur, il parlait d'un pétit homme… d'un pétit homme… Té ! j'ai beau chercher, jé né comprends pas dé qui il voulait parler !





XIII

LES ARÈNES HUMANITAIRES

Le voyage se poursuivit alors sans aventures notables jusqu'à Madrid.

Les voyageurs avaient hâte d'arriver et ne s'arrêtaient que le moins possible en cours de route.

Avec la rapidité du vent, la petite troupe traversa Tolosa, Villa-Franca, parcourut en trombe la pittoresque et fertile province de Guipuzcoa, admira en passant à toutes brides Burgos, perle de la Vieille-Castille et patrie du Cid Campeador, gravit sans rencontrer un seul brigand les sinistres pentes de la « Somma-Sierra », s'élança sur le chemin d'Aranda et fit enfin son entrée dans la capitale des Espagnes par la plus belle de ses portes, la porte d'Alcala !

Aussitôt arrivés à Madrid, les voyageurs se renseignèrent et apprirent que le grand magasin de *Blanc d'Espagne* de don José Pesquito était situé dans la rue Mayor.

Arrivé à cette adresse, le Fils des Trois Mousquetaires remit au Señor Pesquita la lettre d'introduction écrite par Planchet et dans laquelle le vieil épicier demandait à son ami espagnol de vouloir bien donner pour quelque temps l'hospitalité à Blanche-Mignonne.

Lorsqu'il eut achevé la lecture de la lettre de Planchet, et dès qu'il fut au courant des tragiques événements qui avaient nécessité le voyage de Blanche-Mignonne, don José Pesquito s'écria d'une voix cordialement émue :

— Entrez ! Señorita, Señora et Señors ! La fille adoptive de mon vieil ami le Señor Planchet et ses défenseurs sont les bienvenus dans la casa (maison) de José Pesquito !



Sur un signe du fabricant de blanc d'Espagne, des valets s'élancèrent et, aidés de Baptistin et Mille-Hommes, condui-sirent chevaux et voitures dans les écuries.

Pendant ce temps, don José Pesquito présentait à ses hôtes sa femme doña Elvira et sa fille Paquita, une ravissante créature de dix-sept ans à peine, aux cheveux blonds, aux grands yeux noirs.

Toute la famille Pesquito comprenait et parlait le français assez correctement.

Paquita et Blanche-Mignonne sympathisèrent immédiatement.

La blonde Espagnole et la brune Française formaient un charmant contraste du plus séduisant effet.

Laissant les jeunes filles, dame Jeanne et doña Elvira bavarder amicalement, le Fils des Trois Mousquetaires qui n'oubliait pas le but de son voyage en Espagne prit à part don José Pesquito et lui demanda s'il pourrait lui fournir quelques renseignements sur le torero Comcombrita.

— Comcombrita ? vous venez à Madrid pour voir Comcombrita ? s'écria don José Pesquito, en éclatant de rire.

— Oui, Señor. Connaîtriez-vous ce torero ? répondit le Fils des Trois Mousquetaires surpris de la brusque hilarité de son interlocuteur.

— Si je connais Comcombrita, Señor ? Mais qui ne connaît pas Comcombrita à Madrid !

— Et vous pourriez m'indiquer l'endroit où je pourrai trouver ce torero ?

— Rien de plus facile, Señor. Vous trouverez Comcombrita sur la place d'Alcala où sont installées pour le moment ses *Arènes Humanitaires…*

— Ses « Arènes Humanitaires » ? ?…

— Oui. Comcombrita est directeur-propriétaire d'une sorte d'amphithéâtre forain bien connu à Madrid, et dans le-

quel il donne des courses de taureaux spéciales, pour Espagnols sensibles.

— Pour Espagnols sensibles ? Je vous avoue, Señor Pesquito, que je ne comprends pas, fit le Fils des Trois Mousquetaires interloqué.

— Je vais vous expliquer, Señor : Ce vieux fou de Comcombrita n'est pas un toréador ordinaire. La vue du sang lui fait horreur. Il est tellement sensible qu'il n'aurait même pas le courage d'estoquer un escargot !

— Mordious ! pourquoi diantre alors s'est-il fait toréador ?

— Ce sont ses parents qui l'obligèrent jadis à choisir cette profession. Lui voulait se faire sacristain. Mais il dut s'incliner devant la volonté formelle de sa famille qui, par orgueil, rêvait d'avoir un fils torero.

— Mais comment diable fit-il pour tuer les taureaux ? Ne venez-vous pas de me dire, Señor Pesquito, que Comcombrita avait horreur du sang et ne serait même pas capable d'estoquer un colimaçon ?

— Aussi, n'a-t-il jamais tué de taureau, Señor ! Pour concilier les désirs de ses parents et ses instincts pacifiques, Comcombrita eut l'idée de fonder ces *Arènes Humanitaires* qui font la joie des Espagnols sensibles. Mais, au fait, puisque vous désirez parler à Comcombrita, je vous conduirai cet après-midi aux *Arènes Humanitaires* et vous assisterez à une extraordinaire corrida, je vous en réponds !

— J'accepte avec plaisir votre proposition, Señor Pesquito, répondit le Fils des Trois Mousquetaires, car je ne

vous cacherai pas que j'ai les plus graves motifs pour parler à ce Comcombrita dans le plus bref délai possible.

— Vous n'attendrez pas longtemps, Señor, le déjeuner est servi et, aussitôt après, nous nous dirigerons vers les « Arènes Humanitaires » de la place d'Alcala.

Le déjeuner était excellent. Une soupe au safran, le puchero national et un plat de garbanzos en composaient le menu essentiellement espagnol, comme le lecteur peut en juger.

Dès que le repas fut terminé, le Fils des Trois Mousquetaires et don José Pesquito, accompagnés de Mille-Hommes, se rendirent place d'Alcala.

— Diable ! fit le Fils des Trois Mousquetaires, en apercevant au milieu de la place d'immenses et magnifiques arènes, diable ! le torero Comcombrita possède de bien vastes arènes.

— Non, Señor, les arènes que vous voyez là sont les véritables arènes de Madrid, celles de Comcombrita sont derrière, un peu plus loin, Señor, tenez les voilà.

Le Fils des Trois Mousquetaires aperçut une sorte de petit cirque forain, à l'entrée duquel on pouvait lire écrit en lettres énormes :

ARÈNES HUMANITAIRES

Un petit vieillard paraissant âgé de soixante-dix à soixante-quinze ans, la face ridée comme un lac agité par la

brise, le nez surmonté d'une énorme paire de lunettes, était installé à la caisse et percevait le prix des places.



— C'est Comcombrita, dit don José Pesquito au Fils des Trois Mousquetaires.

— Quoi ! ce vieillard ?… et il mâte encore à son âge ?

— Vous verrez, vous verrez ! entrons !

Et don José Pesquito gravit les marches du cirque, prit les billets et entraîna le Fils des Trois Mousquetaires à l'intérieur des *Arènes Humanitaires*.

Quelques rares spectateurs étaient assis sur les gradins de l'amphithéâtre.

— Lé pôvre Comcombrita né doit pas faire dé brillantes recettes ! observa Mille-Hommes.

— Les premiers temps, on venait beaucoup par curiosité, répondit don José Pesquito, mais à présent, à part quelques amateurs passionnés…

— Comcombrita ne s’habille donc pas en torero pour combattre les taureaux ? interrogea le Fils des Trois Mousquetaires.



— Vous me demandez cela parce que vous l’avez vu à sa caisse en habits civils ? fit don José Pesquito en riant, mais tranquillisez-vous, Señor ! Comcombrita va paraître tout à l’heure vêtu en toréador et en bien d’autres choses encore !

— En bien d’autres choses ?

— Oui, oui, vous allez voir. Attendez. Mais tenez, la corrida va commencer, la musique joue la marche royale.

— La musique ? Sérait-ce cet aveugle qui souffle dans un flageolet qué vous appelez la musique ? s’exclama Mille-Hommes.

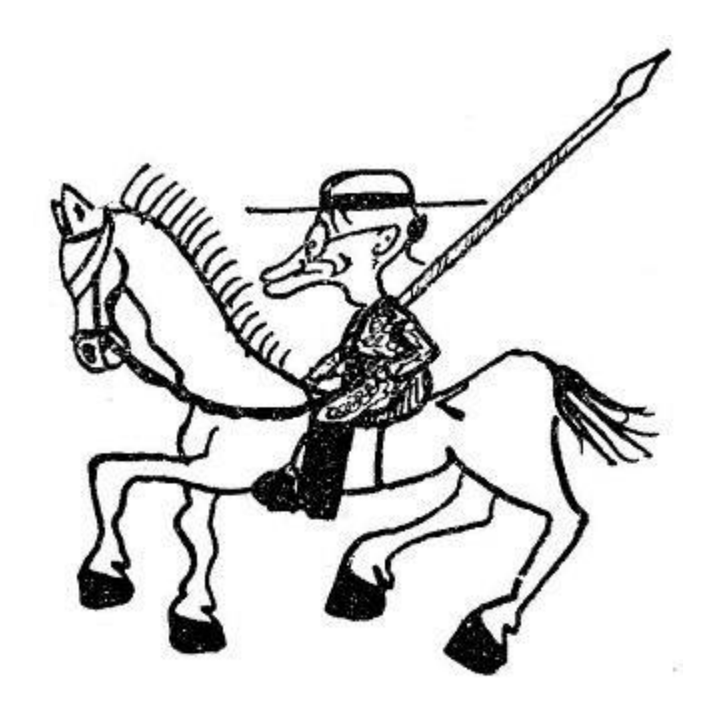
— Si, Señor… Autrefois, Comcombrita avait un brillant orchestre, mais les temps ont changé, les recettes ont baissé et Comcombrita a dû réduire ses frais.

— Té ! voilà l’aveugle qui sonne dé la trompette, à présent !

— C’est pour annoncer que les picadors, les toréadors, les banderilleros et le matador vont faire leur entrée dans l’arène.

Au signal de la trompette, une porte donnant sur la piste s’ouvrit à deux battants.

Un picador armé d’une longue pique et monté sur un maigre cheval fit son entrée dans l’arène.



À la vue de ce picador, le Fils des Trois Mousquetaires ne put retenir une exclamation de surprise.

— Mordious ! mais c’est Comcombrita !

— Si, Señor, c’est Comcombrita.

— Il est donc picador également ?… Je le croyais torero.

— Que voulez-vous, Señor, comme je vous l’ai déjà dit, Comcombrita a été obligé de réduire ses frais. Le pauvre

diable est forcé de jouer alternativement le rôle de picador et de torero.

— Et il n'y a qu'un seul picador ?

— Un seul : Comcombrita, Señor.

Après avoir fait le tour de l'arène et salué les spectateurs, l'unique picador sortit de la piste par une seconde porte.

— Attention ! voici l'entrée des chulos, maintenant, dit don José Pesquito.

— Des chulos ? interrogea le Fils des Trois Mousquetaires.

— Ce sont les toréadors qui agitent devant les yeux du taureau des manteaux jaunes, rouges ou verts pour exciter la fureur de l'animal, expliqua don José Pesquito.

La porte par laquelle le picador avait fait son entrée quelques minutes auparavant s'ouvrit de nouveau et livra passage à un toréador vêtu du costume traditionnel : petite veste courte de couleur éclatante chargée de broderies d'or et d'argent, gilet brodé, culotte de tricot, bas de soie et souliers de satin.

— Ventre saint-gris !… mais c'est encore Comcombrita ! s'écria le Fils des Trois Mousquetaires en apercevant le « chulo » qui, drapé avec élégance dans un manteau violet, s'avançait dans l'arène, au pas cadencé, en agitant sa coiffure d'un geste gracieux !

— Té ! c'est vrai, c'est encore lui ! constata à son tour Mille-Hommes ahuri en reconnaissant le visage ridé et les lunettes de Comcombrita.



— Oui, c'est toujours lui, dit don José Pesquito, que voulez-vous, Señors, le pauvre diable n'a pas les moyens de se payer des « chulos », alors par économie…

— Il change de costume et représente à lui seul picador, chulo et torero, acheva le Fils des Trois Mousquetaires en riant.

— Vous l'avez dit, Señor. Et tenez, regardez, Comcombrita vient de sortir de l'arène et va reparaître une troisième fois dans un autre costume.

En effet, cinq ou six minutes après la sortie du Comcombrita-chulo, un Comcombrita vêtu d'un costume d'une couleur différente apparut de nouveau dans l'arène en portant une paire de banderilles.

— Cette fois-ci, c'est Comcombrita banderillero !… fit don José Pesquito.

— Banderillero ?… questionna le Fils des Trois Mousquetaires.

— Oui. Vous voyez ces baguettes qu'il porte et qui sont entourées de papier de toutes couleurs, ce sont des banderilles. Ces banderilles terminées par un crochet en forme d'hameçon sont enfoncées dans le cou du taureau par le banderillero.

— Diou biban ! s'écria Mille-Hommes, mais cé Comcombrita va donc faire la course de taureaux à lui tout seul ?

— Si, Señor. Il ne lui reste plus qu'à changer une quatrième fois de costume pour faire sa dernière entrée et la corrida va commencer.

Quelques instants plus tard, Comcombrita faisait, pour la quatrième fois, son entrée dans l'arène, revêtu d'un autre costume plus riche que les précédents.

— Le voilà en matador, cette fois, en « prima-spada », annonça don José Pesquito.

— Té ! il a uné pétite épée à la main et un pétit drapeau rouge, fit Mille-Hommes.

— C'est la spada, l'épée pour tuer le taureau, expliqua le Señor Pesquito, et ce petit morceau de drap rouge, c'est la muleta.

— Il va donc tuer des taureaux ? Ne m'avez-vous pas dit, Señor Pesquito, que Comcombrita avait horreur du sang ? demanda le Fils des Trois Mousquetaires.

— Patience ! Señor ! vous allez voir ! répondit en souriant mystérieusement don José Pesquito.

Pendant ce temps, le « Comcombrita-prima-spada » avait terminé son tour d'arène en marchant au pas, sur la

mesure de la musique exécutée par l'aveugle au flageolet, et venait de quitter la piste.

Cinq minutes s'étaient à peine écoulées depuis la sortie du « Comcombrita-matador » lorsque « Comcombrita-picador », monté sur son cheval maigre, fit de nouveau son apparition dans l'arène.

— Té ! il né va pas récommencer son défilé au moinss ? s'écria Mille-Hommes avec inquiétude.

— Non, Señor, à présent le combat va commencer ! se hâta de dire don José Pesquito. Une corrida de toros se déroule toujours dans un ordre invariable. Premièrement, le défilé des picadors, chulos et matadors, deuxièmement, le combat du taureau contre les picadors, troisièmement, les passes de capes par les chulos, quatrièmement, la pose des banderilles par les banderilleros, et enfin, en dernier lieu, la mise à mort du taureau par le matador ou « prima-spada ».

« Nous avons assisté déjà au défilé. À présent, nous allons avoir le combat entre le taureau et le picador ! »

Pendant que don José Pesquito donnait ces explications tauromachiques au Fils des Trois Mousquetaires et à Mille-Hommes, « Comcombrita-picador » traversait au petit trot de sa rosse la piste sablée et se postait, la lance en arrêt, face à la porte par laquelle le taureau allait sortir. Lorsque « Comcombrita-picador » eut ainsi pris position, cinq ou six gamins qui servaient de garçons de cirque se précipitèrent dans l'arène en traînant derrière eux une douzaine de matelas. Rapidement, les garçons de cirque disposèrent et empilèrent les matelas sur le sol derrière le cheval de « Comcombrita-picador » et sortirent de l'arène.

Aussitôt, la trompette sonna l'entrée du premier taureau.

La porte du toril s'ouvrit et le taureau s'élança dans l'arène en bondissant.

C'était un magnifique animal au garrot puissant, aux cornes larges et terriblement pointues.

— Té ! qu'est-ce qu'il a sur lé dos cé taureau ? fit Mille-Hommes.

— Ce sont des petits coussins et des oreillers bien rembourrés attachés autour du cou et sur le dos du taureau pour le protéger des coups de pique, répondit don José Pesquito. N'oubliez pas, Señor, ajouta l'Espagnol en riant, que nous sommes aux *Arènes Humanitaires* !

Le taureau ébloui par la lumière venait de s'arrêter au milieu de l'arène, et ses pieds de devant grattait le sol avec fureur.

— Regardez, Señors, comme il imite bien la fureur ! dit don José Pesquito.

— Imite bien la fureur ? interrogea le Fils des Trois Mousquetaires surpris.

— Oui, croirait-on, à le voir ainsi gratter le sol avec rage, les naseaux fumants et l'œil brillant d'une lueur féroce, croirait-on, je vous le demande, que ce taureau est aussi doux qu'une brebis et plus inoffensif qu'un papillon ! Ah !… Comcombrita peut se vanter de l'avoir joliment dressé ! Tenez, regardez ! regardez !

Le taureau venait de s'élancer et fonçait cornes baissées droit sur le cheval du picador.

Comcombrita appuya la pointe de sa pique sur l'un des coussins qui protégeaient le cou du taureau, mais, sans se

soucier de la pique, l'animal, avec une habileté extraordinaire, passa sa tête sous le ventre du cheval, puis, aussi délicatement qu'une mère soulevant son nouveau-né, il enleva entre ses cornes monture et picador et les fit tomber doucement, tout doucement, sur le tas de matelas qui servait à amortir la chute.

L'opération avait été exécutée avec une telle délicatesse et une telle précision par le taureau que les spectateurs ne purent retenir des cris d'enthousiasme.

— Bravo toro ! Bravo toro !

— Té ! c'est drôle ! s'écria Mille-Hommes, lé taureau n'a pas blessé lé cheval, j'en suis sûr, et pourtant j'aperçois lé ventre du chéval tout ensanglanté !

— C'est de la peinture rouge, Señor ! le ventre du cheval est préparé d'avance pour donner l'illusion d'une véritable corrida ! répondit Pesquito, mais le cheval n'a pas la plus petite égratignure !

— Ce taureau est remarquablement bien apprivoisé ! observa le Fils des Trois Mousquetaires.

— Et quelle douceur, monsieur ! reprit Mille-Hommes enthousiasmé, il ne les a pas projetés brutalement sur les matelas, il les a couchés avec précaution, comme on coucherait des enfants dans un berceau ! J'ai pensé un instant, monsieur, qué cé brave taureau allait les border et chanter une berceuse pour les endormir, té !

Le taureau laissant Comcombrita et son cheval se relever tranquillement revint se placer au milieu de l'arène et se remit à gratter le sol en simulant la plus terrible fureur.



Comcombrita et son cheval quittèrent la piste, les garçons de cirque enlevèrent les matelas et la trompette sonna, annonçant les passes de capes par les chulos – ou, pour parler plus exactement, par le chulo.

« Comcombrita-chulo » fit son entrée et vint agiter sa cape violette devant les yeux du taureau.

Celui-ci s'élança tête baissée vers la cape déployée, mais au lieu de planter ses cornes avec rage dans le manteau, comme font les autres taureaux, l'intelligent animal détourna vivement la tête dès qu'il fut à portée de la cape, pour ne pas trouer l'étoffe d'un coup de corne.

— Comcombrita n'est pas assez riche pour se permettre le luxe de laisser déchirer sa cape par le taureau ! expliqua don José Pesquito, aussi regardez comme l'animal évite soigneusement de toucher la cape avec ses cornes !

Après avoir exécuté quelques gracieuses passes de capes, Comcombrita quitta la piste une fois encore pour aller changer de costume.

La trompette sonna « les banderilles ». « Comcombrita-banderillero » s'avança tenant une banderille dans chaque

main et fit un appel du pied pour attirer le taureau. L'animal partit au galop droit sur Comcombrita, mais, arrivé devant le banderillero, il s'arrêta net en baissant complaisamment la tête.

— Comcombrita est vieux, et malgré ses lunettes il n'y voit pas très bien, fit don José Pesquito, aussi son taureau doit-il attendre patiemment que le septuagénaire toréador ait trouvé la place où l'on plante les banderilles !

En effet, le corps penché entre les cornes du taureau immobile, le nez touchant le cou de l'animal avec des gestes de myope, Comcombrita cherchait en tâtonnant l'endroit propice.

Ayant enfin trouvé, le vieillard planta d'une main tremblante les banderilles dans un des coussins protecteurs attachés sur le dos du taureau.

Son laborieux travail terminé, Comcombrita s'effaça pour laisser passer le taureau qui continua sa course en secouant furieusement les banderilles plantées dans le coussin et en poussant de formidables mugissements pour simuler la douleur !

Pendant que le taureau se livrait à cette nouvelle pantomime, Comcombrita quittait l'arène, au milieu des applaudissements de ses habitués.

Le musicien aveugle saisit de nouveau sa trompette et fit entendre une sonnerie solennelle.

— On sonne « la mort du taureau » ! dit don José Pesquito.

— Quoi ! Comcombrita va tuer ce taureau apprivoisé ? s'écria le Fils des Trois Mousquetaires.

— Oui. Il va le mettre à mort pour la dix-millième fois au moins ! répondit Pesquito en riant. D'ailleurs, regardez, voici Comcombrita qui s'avance habillé en « prima-spada » !

Le vieux matador tenait une courte épée dans sa main droite et le petit morceau d'étoffe rouge appelée muleta dans sa main gauche.

— Avant la mise à mort, expliqua Pesquito, le matador fait toujours quelques écarts difficiles. Plus l'écart est serré, plus les cornes du taureau passent près de la poitrine du matador, plus la passe est réussie. Mais ici, cela ne se passe pas tout à fait de la même façon. Le vieux Comcombrita est trop âgé pour exécuter des écarts rapides, ses rhumatismes articulaires lui interdisent ces exercices de souplesse, alors, c'est le taureau qui fait l'écart à sa place ! tenez ! tenez ! regardez, Señors !

Le taureau venait de s'élancer et juste au moment où ses cornes allaient atteindre la poitrine de Comcombrita, d'un brusque saut de côté, le taureau avait évité le matador.

— Bravo, toro ! hurlèrent les spectateurs.

Le taureau fonça deux ou trois fois encore sur Comcombrita immobile et chaque fois, effleurant de ses cornes la veste du matador, il passa à toute vitesse sans le toucher.

Enfin, l'instant solennel était arrivé. Le taureau vint se placer docilement à deux pas de Comcombrita.

Celui-ci leva son épée, se pencha légèrement entre les cornes du taureau pour mieux viser, et sans hésiter plongea la spada dans l'oreiller placé sur le dos de l'animal.

La lame disparut entièrement dans l'oreiller, qui se colora aussitôt d'une large tache rouge !

Le taureau eut un frémissement de tout le corps. Ses jambes tremblèrent convulsivement, ses genoux fléchirent et soudain il s'écroula comme une masse sur le sol.



— Mordious ! il l'a réellement tué ! rugit le Fils des Trois Mousquetaires.

— Non ! non ! tranquillisez-vous, Señor, répondit don José Pesquito.

— Mais ce sang ?

— C'est du sang de cochon qui se trouvait dans une vessie dissimulée à l'intérieur de l'oreiller. Avez-vous admiré, Señor, la façon remarquable dont le taureau a joué la mort ! Regardez-le ! Il fait le mort, il ne bouge pas plus qu'un véritable cadavre et retient sa respiration.

Comcombrita, l'air triomphant, un pied posé sur la tête du taureau étendu à ses pieds, saluait gracieusement de la tête ses admirateurs en délire qui l'acclamaient et lançaient dans l'arène cannes, chapeaux, gants et cigares !

La trompette sonna une fois encore.

Une vieille mule conduite par un gamin fit son entrée dans l'arène.

Le garçon de cirque attacha par une corde le taureau à la mule, fit claquer son fouet et la mule sortit de l'arène en traînant derrière elle le taureau qui continuait à faire le mort.

— Et maintenant, dit le Fils des Trois Mousquetaires, lorsque le taureau eut disparu, emporté par la mule, et maintenant, il faut que j'aille trouver Comcombrita sans tarder.

— Mais la corrida n'est pas terminée, Señor ! lui fit observer don José Pesquito. Nous n'avons assisté qu'à la première course, et il y a six taureaux d'inscrits au programme.

— Mordious ! Comcombrita va recommencer ses transformations grotesques six fois encore ?

— Oui, Señor, et toujours avec le même cheval, les mêmes matelas et le même taureau !

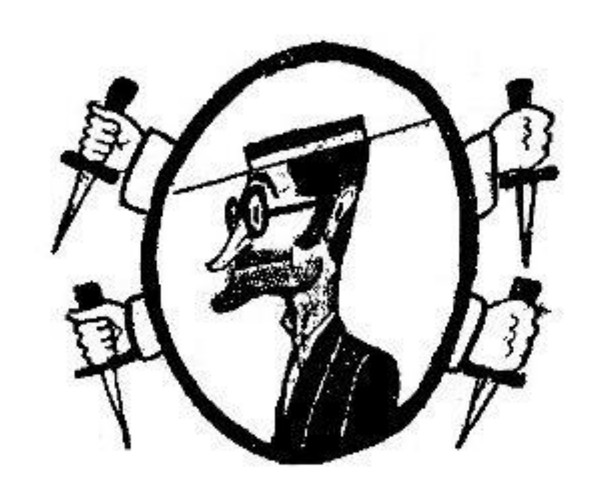
— Mais je n'aurai jamais la patience d'attendre jusqu'à la fin.

— Il le faut, Señor. Vous pensez bien que Comcombrita est trop occupé par ses multiples transformations pour pouvoir converser avec vous pendant la corrida.

— J’attendrai donc ! fit le Fils des Trois Mousquetaires résigné, car il faut absolument que je parle à Comcombrita aujourd’hui. Il le faut !

La trompette annonça le deuxième taureau.





XIV

OÙ LE TORERO COMCOMBRITA PARLE DE VAUX

Lorsque l'étrange corrida fut enfin terminée, don José Pesquito et Mille-Hommes prirent congé du Fils des Trois Mousquetaires qui voulait être seul pour parler à Comcombrita et regagnèrent le magasin de *Blanc d'Espagne*.

Le Fils des Trois Mousquetaires, s'adressant à l'un de ces gamins qui faisaient l'office de garçons de cirque, demanda à être introduit auprès du directeur des *Arènes Humanitaires*.

— Suivez-moi, Señor, répondit en espagnol le garçon de cirque, le torero Comcombrita est en train de se déshabiller dans le toril.

— Dans le toril ? fit le Fils des Trois Mousquetaires surpris.

— Si, Señor.

— En ce cas, je vais attendre que le Señor Comcombrita ait terminé sa toilette et soit sorti du toril.

— Mais, Señor, le torero Comcombrita ne pourra vous recevoir ailleurs. Sa chambre est située dans le toril où il habite en compagnie de son fidèle taureau et de son cher cheval. Suivez-moi, Señor, il n'y a aucun danger, ajouta le garçon de cirque en riant.

— Alors, marchons, je vous suis !

Arrivé devant la porte du toril, le garçon de cirque ouvrit la porte toute grande et s'effaça pour laisser passer le Fils des Trois Mousquetaires. Dans la demi-obscurité, le Fils des Trois Mousquetaires aperçut Comcombrita qui, le corps enveloppé d'une vieille cape rapiécée, pliait et brossait avec soin son costume de matador qu'il venait de quitter.



— Entrez, Señor ! dit Comcombrita en apercevant le Fils des Trois Mousquetaires qui hésitait à franchir le seuil du toril. Vous désirez voir Basile ?

— Basile ! répondit le Fils des Trois Mousquetaires étonné.

— Oui, mon taureau, reprit Comcombrita qui prenait le Fils des Trois Mousquetaires pour un spectateur désireux de visiter le toril.

— Non, Señor Comcombrita, ce n'est pas de taureau qu'il s'agit pour l'instant, mais de *Vaux* !

— De veau ? s'écria le matador ahuri.

— Du château de *Vaux* ! rectifia froidement le Fils des Trois Mousquetaires.

Comcombrita eut un frisson dans l'ombre et se troubla :

— Du château de *Vaux* ? balbutia-t-il d'une voix tremblante.

— Oui. Sommes-nous seuls ? reprit le Fils des Trois Mousquetaires.

— Si Señor, nous sommes seuls avec Basile et doña Sol ! répondit le vieux toréador en désignant d'un geste un coin du toril où son taureau et sa jument étaient en train de manger au même râtelier.

« Mais, prenez un siège, Señor, ajouta Comcombrita en invitant le Fils des Trois Mousquetaires à s'asseoir dans la partie du toril qui lui servait de chambre. »

Le Fils des Trois Mousquetaires prit une chaise, s'assit en face du vieux matador et, plantant son regard perçant dans les yeux de Comcombrita, il lui expliqua rapidement le but de son voyage en Espagne !

— J'ai juré de venger la mémoire de la morte et de découvrir le misérable qui se dissimulait sous la fameuse tête de taureau, termina le Fils des Trois Mousquetaires. Je compte sur vous, Señor Comcombrita, pour m'aider à projeter quelque lumière sur le sombre mystère du château de *Vaux* !

Le vieux torero tressaillit.

— Je ne sais rien, Señor ! gémit-il.

— Mordious ! je saurai bien réveiller votre mémoire, Señor Comcombrita ! rugit le Fils des Trois Mousquetaires en portant la main à la garde de son épée.

— Pitié ! Señor ! Je suis innocent ! s'écria le torero épouvanté par le geste du Fils des Trois Mousquetaires.

— Eh ! qui diable vous accuse ? Je sais que vous êtes innocent, Señor Comcombrita. Le manuscrit de la morte proclame bien haut votre innocence ! Mais si vous n'êtes pas coupable, vous devez certainement connaître l'infâme qui se servit de votre fausse tête de taureau pour se livrer au plus lâche, au plus vil des attentats dans la grotte du château de *Vaux*.

— Oh ! Señor ! n'essayez pas de savoir… n'essayez pas, je vous en conjure ! Ne réveillez pas ces lointains et lugubres souvenirs ! C'est un secret qui porte malheur !

— J'ai juré de punir le misérable larron d'honneur ! Aidez-moi à démasquer le traître ! Il le faut ! Je le veux !

Comcombrita fit entendre un sourd gémissement.

— Parlez ! reprit le Fils des Trois Mousquetaires d'une voix qui n'admettait pas d'hésitation.

Vaincu par l'inflexible volonté du Fils des Trois Mousquetaires, Comcombrita poussa un profond soupir :

— Eh bien ! soit… je vais parler, puisque vous l'exigez !

Le vieux torero se recueillit quelques secondes et commença :

— Ah ! que maudit soit le jour où j'acceptai de me rendre en France pour organiser au château de *Vaux* cette fameuse corrida comique qui devait être une des principales réjouissances imaginées par le surintendant Fouquet en l'honneur de son hôte royal !

« J'avais amené avec moi un acrobate de mon pays, nommé Pedrillo. Ce Pedrillo affublé d'un cartonnage représentant une tête de taureau devait jouer le rôle de cet animal dans la parodie de corrida.

« Tous ces détails, vous les connaissez, Señor, par le manuscrit de la pauvre morte.

« Je ne vous décrirai pas les magnifiques fêtes de *Vaux*, ni la corrida comique qui en fut le plus pittoresque et le plus somptueux divertissement.

— Oui, je sais, je sais ! interrompit le Fils des Trois Mousquetaires avec impatience.

— Après la corrida, continua Comcombrita, je regagnai la chambre qui m'était réservée au château et j'y transportai, aidé de Pedrillo, la tête de taureau en carton et les divers accessoires qui avaient servi pour la corrida comique.

« Le soir, j'assistai à l'illumination du parc et des pièces d'eau, mais, fatigué par mon travail de l'après-midi, je quittai de bonne heure la fête pour me reposer.

« J'étais depuis quelques minutes à peine dans ma chambre, et je m'apprêtai à me mettre au lit, lorsque je tressaillis soudain.

« Quelqu'un venait de gratter à ma porte.

« J'ouvris. Un jeune seigneur vêtu d'habits magnifiques pénétra dans ma chambre.

« La figure de mon mystérieux visiteur était plutôt belle, mais d'une beauté sinistre de félin. Ses yeux brillaient d'une sombre flamme et ses lèvres minces que retroussait un rictus sarcastique donnaient à sa physionomie une terrible expression d'implacable et de froide cruauté.

« — Señor torero, me dit-il d'une voix légèrement ironique, excusez-moi de venir troubler votre repos, mais il faut que vous me rendiez un grand service.

« — Je suis à votre entière disposition, Monseigneur ! répondis-je en m'inclinant respectueusement.

« — Il faut que vous me prêtiez pour quelques instants la tête de taureau ! reprit mon visiteur d'une voix autoritaire.



« — La tête de taureau ? m'écriai-je, surpris d'une pareille demande.

« — Oui, c'est un pari que j'ai fait. Il s'agit d'effrayer un de mes amis ! daigna m'expliquer le jeune seigneur.

« Je devinai instinctivement que cet homme mentait. Mais pouvais-je, moi simple petit torero, refuser à ce puissant seigneur ce qu'il me demandait.

« Je m'inclinai donc sans rien dire et je lui tendis la tête de taureau.

« Le jeune homme la saisit et la dissimula sous son large manteau. Puis, après m'avoir lancé une bourse d'un geste hautain, il sortit de ma chambre et s'éloigna rapidement.

« Intrigué par cet étrange visite et fâcheusement impressionné par la sinistre physionomie du jeune seigneur, je résolus de le suivre discrètement et je m'élançai sur ses traces.

« L'homme qui m'avait emprunté la tête de taureau descendit l'escalier du château et gagna les jardins, puis le parc.

« Je ne le perdais pas de vue.

« Grâce à ma légèreté professionnelle, je le suivais sans difficulté en me dissimulant adroitement d'arbre en arbre et de massif en massif.

« Le jeune seigneur se dirigeait à grands pas vers la seule partie du parc qui n'était pas illuminée.

« Soudain, comme il allait atteindre une allée solitaire, je le vis bondir brusquement et se dissimuler derrière un tronc d'arbre.

« Au même instant, j'aperçus s'engageant dans cette sombre allée une gracieuse jeune fille qui paraissait plongée dans une profonde rêverie.

« Dès que la jeune fille eut dépassé l'arbre derrière lequel se dissimulait mon mystérieux visiteur, celui-ci s'engagea à son tour dans la sombre allée en étouffant le bruit de ses pas.

« La jeune fille arriva bientôt devant la fameuse grotte de *Vaux*, et sans doute pour s'isoler davantage des bruits de la fête et rêver plus à son aise, je la vis pénétrer sous la poétique voûte de pierre.

« En voyant celle qu'il suivait dans l'ombre entrer dans la grotte, le jeune seigneur s'arrêta brusquement et jeta un rapide coup d'œil autour de lui pour se rendre compte que personne ne pouvait le voir.

« N'apercevant rien de suspect et persuadé qu'il était bien seul dans l'obscure avenue, je le vis sortir rapidement de dessous son manteau le cartonnage qu'il m'avait emprunté, couvrir son visage du masque de taureau et s'élancer à son tour dans la grotte !

« Un faible cri d'épouvante se fit entendre !

« Instinctivement, je bondis pour voler au secours de la jeune fille et je n'étais déjà plus qu'à quelques pas de la grotte lorsque trois hommes surgissant soudain d'un buisson me barrèrent le chemin.

« — Silence ! ou tu es mort !… me dirent-ils en appuyant sur ma gorge les pointes de leurs poignards.

« Je compris que toute résistance était impossible et je me laissai lier les mains sans rien dire.

« — Caramba ! pensai-je, mon mystérieux et sinistre visiteur avait pris ses précautions pour ne pas être dérangé dans son odieux guet-apens ! Pauvre jeune fille !

« Pendant que je me livrais à ces tristes réflexions, l'homme à la tête de taureau sortit précipitamment de la grotte et se dirigea vers les trois misérables qui me retenaient prisonnier.

« Le jeune seigneur tenait le masque de taureau à la main, ses vêtements étaient en désordre comme s'il venait de soutenir un terrible combat. Son visage effroyablement pâle, ses yeux fiévreux, sa bouche crispée et agitée d'un tremblement nerveux présentaient l'image de la passion bestiale dans toute son horreur.

« — Tu m'avais donc suivi, drôle ! grinça-t-il en m'apercevant. Corbleu ! je ne sais ce qui me retient de t'envoyer pourrir dans quelque cul-de-basse-fosse de notre Bastille !

« — Que Monseigneur ne se donne même pas la peine de signer une lettre de cachet, murmura un de mes trois agresseurs, un bon petit coup de dague sera suffisant pour guérir cet imbécile de sa curiosité !

« — Non, reprit en ricanant cyniquement le jeune seigneur, ma galante aventure de cette nuit m'a mis de joyeuse humeur. En l'honneur de la belle nymphe de la grotte qui a bien voulu couronner ma flamme, je lui pardonne sa curiosité.

« — Monseigneur est trop bon ! grogna l'homme qui avait déjà proposé de se défaire de moi d'un coup de dague.

« — J'ai mon idée, imbécile ! lui répondit le jeune seigneur d'une voix tranchante.

« Puis s'adressant à moi en me fixant de son regard sinistre :

« — Tu partiras du château demain matin, dès l'aube ! me dit-il.

« — Oui, Monseigneur, bégayai-je d'une voix tremblante.

« — Et tu regagneras l'Espagne sans t'arrêter !

« — Oui, Monseigneur.

« — C'est dans ton intérêt, drôle, que j'exige ce départ rapide ! continua le jeune seigneur avec ironie.

« — Dans mon intérêt ?… balbutiai-je sans comprendre.

« — Oui, dans ton intérêt, appuya en ricanant le misérable, car la jolie nymphe de la grotte pourrait t'accuser d'avoir abusé de sa faiblesse en te dissimulant sous ton masque de taureau !

« Un frisson d'épouvante me secoua de la tête aux pieds. En une seconde, je compris la machiavélique machination ! Oui, c'était moi, moi seul que l'on accuserait de l'infâme attentat !

« N'étais-je pas le propriétaire de la fausse tête de taureau ? J'aurai beau nier et protester de mon innocence, j'aurai beau révéler la vérité et accuser le véritable coupable, personne ne voudrait me croire ! En accusant un grand et

puissant seigneur, je ne ferais qu'aggraver ma situation ! Ah ! le misérable avait bien combiné son guet-apens ! Le misérable avait raison de me conseiller de fuir dans mon intérêt ! Oui, si je ne partais pas, si je ne fuyais pas dès l'aube, j'étais perdu sans recours !

« L'infâme seigneur jouissait de son triomphe et me fixait toujours de ses yeux railleurs. Je baissai la tête avec accablement.

« — Reconduisez-le jusqu'à sa chambre ! ordonna le misérable en me tendant la tête de taureau. Fais tes préparatifs de départ et file le plus tôt possible ! C'est un bon conseil que je te donne ! Inutile de me remercier ! ajouta-t-il en s'éloignant.

« Les trois hommes m'accompagnèrent jusqu'à ma chambre et me quittèrent à leur tour après m'avoir souhaité un bon voyage ironique.

« Comme vous pouvez bien le penser, Señor, je n'attendis même pas l'aurore pour quitter le château de *Vaux*, je réveillai mon compagnon Pedrillo et, quelques instants plus tard, nous reprenions à toutes brides la route d'Espagne ! »

Comcombrita s'arrêta une seconde pour reprendre haleine.

— Le nom de ce misérable ! rugit le Fils des Trois Mousquetaires, qui, les narines frémissantes d'indignation, avait écouté attentivement le récit de l'Espagnol.

— Patience ! Señor ! Je n'ai pas fini ! reprit le vieux toréador. Il me reste encore à vous révéler le plus horrible épisode de ce sombre drame. Écoutez !

Et Comcombrita continua :

— De retour à Madrid, je repris mon travail de torero dans mes *Arènes Humanitaires*, et déjà le souvenir de l'odieuse tragédie de *Vaux* commençait à s'effacer de mon esprit, lorsqu'un soir – soir fatal ! – un étranger se présenta devant moi.



« À la vue du visage de l'étranger, je poussai un cri.

« Je venais de reconnaître l'un des trois hommes qui avaient bondi sur moi dans le parc de *Vaux*, la nuit du mystérieux attentat ! Cet homme était celui-là même qui avait conseillé au jeune seigneur de se débarrasser de moi d'un coup de dague.

« — Que voulez-vous ? m'écriai-je terrifié.

« — Tu le sauras plus tard, me répondit l'étranger, pour l'instant, apprête-toi à me suivre !

« — À vous suivre, murmurai-je en frissonnant.

« — Oui, en France, où mon maître a besoin de toi.

« J'essayai vainement de protester.

« — Il le faut ! continua l'étranger. N'oublie pas, drôle, que ton sort est entre nos mains et qu'un mot de mon puissant seigneur suffirait pour te faire jeter dans un cachot espagnol ou français à ton choix ! Mais, rassure-toi, ajouta le misérable d'une voix doucereuse, mon maître ne te veut pas de mal, au contraire ! Et si tu es obéissant, ta fortune est faite !

« Je compris que j'étais entièrement au pouvoir du machiavélique seigneur français et, tout en maudissant mon malheureux sort, je dus me résigner à revenir en France en compagnie de son sinistre messager.

« Jusqu'à la frontière, nous fîmes route à cheval.

« Mais, de l'autre côté des Pyrénées, mon compagnon me fit monter en voiture et me banda les yeux.

« Au bout de quelques jours de voyage, la voiture s'arrêta enfin.

« Les yeux toujours recouverts de mon bandeau, on me fit descendre et pénétrer dans une habitation.

« Nous étions arrivés au terme de notre voyage.

« Mon bandeau fut enlevé.

« J'étais dans une chambre luxueusement meublée.

« Une porte s'ouvrit brusquement et le jeune seigneur au rictus hideux, l'homme du drame de *Vaux* entra dans la chambre.

« — Señor Comcombrita, me dit-il en souriant ironiquement, j'ai une heureuse nouvelle à vous annoncer !

« — Une heureuse nouvelle ? murmurai-je interloqué.

« — Señor Comcombrita, j'ai le plaisir de vous annoncer que vous êtes père !

« — Père ? m'écriai-je en sursautant.

« — Oui, père d'un charmant petit garçon !

« — Que voulez-vous dire, Monseigneur ? Je ne comprends pas.

« — Corbleu ! Señor torero, auriez-vous déjà oublié une certaine nuit du château de *Vaux* ? s'écria le misérable en éclatant d'un rire funèbre.

« — Oh ! non, Monseigneur, je n'ai pas oublié, répondis-je, tandis qu'un frisson me parcourait le corps à l'évocation de l'horrible nuit de Vaux.

« — Eh bien ! Señor Comcombrita, poursuivit mon interlocuteur, la jolie nymphe de la grotte vous a rendu père d'un superbe enfant ! Et c'est pour vous donner votre fils que je vous ai fait quérir en Espagne !

« Je ne pus maîtriser mon indignation.

« — Misérable ! m'écriai-je, vous savez bien que je suis innocent ! Vous savez bien que vous seul êtes coupable de l'odieux attentat !

« — Silence, drôle ! grinça rageusement l'abject personnage en me frappant de sa canne. Silence ! Assez plaisanté pour l'instant ! Causons sérieusement. Que tu sois ou non le père de l'enfant, peu importe ! J'ai résolu de t'en confier la garde !

« — Sainte Madone ! murmurai-je, vous voulez donc enlever l'enfant à sa pauvre mère ?

« — C'est déjà fait, Señor Comcombrita. L'enfant est ici pour que vous l'emportiez !

« — Mais vous êtes donc un monstre sans entrailles ! m'écriai-je. Non content d'avoir déshonoré la mère, vous voulez lui ravir son enfant !

« — C'est justement pour effacer la preuve vivante de son déshonneur que j'ai fait enlever l'enfant ! Vous voyez que c'est une attention délicate de ma part, Señor Comcombrita !

« Et le misérable éclata d'un rire infernal.

« J'étais anéanti, épouvanté par un pareil cynisme.

« — D'ailleurs, reprit l'odieux personnage, c'est une véritable charité que je fais à la belle en la débarrassant de son enfant. Vous allez en juger, Señor torero !

« L'infâme agita une sonnette.

« À ce signal, l'homme qui était venu me chercher en Espagne parut sur le seuil.

« — Apportez l'enfant ! ordonna le jeune seigneur.

« L'homme disparut et revint quelques secondes plus tard, portant l'enfant dans ses bras.

« — Regardez ! me dit l'implacable seigneur. Et, d'un geste brusque, il écarta le voile qui cachait le visage du nouveau-né.

« Un cri d'horreur jaillit de ma gorge :



« L’enfant avait une tête de veau ! ! !

« Mes jambes tremblèrent sous moi et je faillis m’écrouler sur le sol de saisissement.

« — Corbleu ! Señor Comcombrita, vous qui combattez courageusement les taureaux dans vos arènes, vous voilà tout épouvanté devant une tête de veau ! Fi ! cela n’est pas digne d’une torero ! plaisanta cyniquement l’infâme seigneur.

« Ahuri, les yeux écarquillés de stupeur, me croyant le jouet d’un affreux cauchemar, je regardai sans comprendre le petit monstre à tête de veau !

« — Eh bien ! Señor torero ! reprit le misérable, n’avais-je pas raison lorsque je vous disais que c’était une véritable charité d’enlever cet enfant à sa mère. Le nouveau-né a été dérobé avant qu’elle ait eu le temps de voir sa tête de monstre !

« — Oh ! c’est épouvantable ! balbutiai-je. Oh ! pourquoi ce pauvre petit être est-il venu au monde avec une tête de veau ?

« — C'est bien simple ! daigna m'expliquer l'implacable seigneur ; après sa galante aventure de la grotte avec l'homme à la tête de taureau…

« — Avec vous, misérable ! ne pus-je m'empêcher crier.

« — Avec l'homme à la tête de taureau, reprit froidement l'odieux personnage, la jolie nymphe eut un terrible accès de fièvre et pendant toute sa grossesse, elle ne cessa de répéter dans son délire : « *Vaux* ! maudit *Vaux* ! Pourquoi l'architecte *Le Vau* a-t-il édifié le château de *Vaux* ? Ô sombre *Vaux* ! *Vaux* tragique ! *Vaux* ! *Vaux* ! *Vaux* ! »

« Cette terrible idée fixe jointe à l'obsédante vision de l'homme à la tête de taureau eut une fâcheuse influence sur le physique de l'enfant que la malheureuse portait dans son sein. Comprenez-vous maintenant, Señor Comcombrita, pourquoi l'enfant est venu au monde avec une tête de veau ? Comprenez-vous ?

— Mordious !… rugit le Fils des Trois Mousquetaires, qui, depuis quelques instants, faisait de terribles efforts pour se contenir et ne pas interrompre le récit de Comcombrita. Mordious ! vite ! le nom de ce démon ! le nom de ce…

— Patience ! Señor, interrompit Comcombrita, encore un peu de patience, mon récit n'est pas encore terminé !

— Vite ! vite, alors, mille dious ! s'écria le Fils des Trois Mousquetaires qui frémissait d'impatience.

— Je dus me soumettre une fois de plus à l'infernale volonté du misérable, continua Comcombrita.

« En me confiant son enfant à tête de veau, le sinistre personnage m'ordonna d'emporter le petit monstre en Es-

pagne et de le mettre en garde chez des paysans de la montagne.

« L'infâme n'avait pas eu le courage, malgré tout son cynisme, de faire tuer son enfant, mais il espérait que le pauvre petit ne vivrait pas, et c'est dans cet espoir qu'il me chargeait de l'emporter en Espagne.

« Avant mon départ, il me fit remettre une importante somme d'argent pour payer mes services et la pension de son fils.

« Arrivé en Espagne, je confiai l'enfant à tête de veau à un mien parent, berger dans les Pyrénées.

« Le petit monstre ne risquait pas d'être remarqué, car mon parent habitait avec sa femme et ses chèvres en pleine montagne.

« Ayant accompli ma pénible mission, je revins à Madrid, et je rouvris mes chères *Arènes Humanitaires*.



« Des années passèrent. L'enfant à tête de veau, contrairement aux sinistres prévisions de son misérable père, était doué d'une robuste santé.

« Il atteignit sans la moindre maladie sa dix-septième année.

« À part sa tête de veau, c'était le plus doux et le plus intelligent jeune homme qui se puisse rêver.

« Aussi, mes parents avaient-ils fini par s'attacher à l'infortuné garçon.

« Le jeune homme leur rendait d'ailleurs de grands services en conduisant chèvres, moutons et vaches au pâturage. Les animaux, trompés par sa tête de veau, le prenaient pour un des leurs et le suivaient partout avec docilité.

« Hélas ! cette paisible existence champêtre ne devait pas durer longtemps.

« Un jour, mon parent vint me trouver affolé et me raconta en sanglotant qu'une troupe d'hommes aux visages sinistres était venue chercher le jeune homme à tête de veau.

« Malgré les supplications et les larmes du pauvre monstre et de mes parents, les inconnus avaient recouvert la tête du jeune homme d'une sorte de masque en métal, avaient fait monter le malheureux garçon dans un carrosse et l'avaient emmené avec eux.

« Au moment de leur départ, mon parent entendit l'un des hommes sinistres crier au cocher : « À Paris ! À la Bastille ! »

— À la Bastille ? interrompit brusquement le Fils des Trois Mousquetaires, et vous dites que le jeune monstre avait un masque de métal.

— Oui, un masque de fer !… répondit Comcombrita.

— Mais alors, ce malheureux est encore à la Bastille ?

« Ce mystérieux prisonnier sur le compte duquel courent mille légendes, cet énigmatique personnage que le peuple désigne vulgairement sous le nom de l'homme au « Masque de fer », c'est certainement lui ! c'est l'Homme à la tête de veau !

— N'en doutez pas, Señor ! ça ne peut être que lui ! En Espagne, je n'ai pas entendu parler de ce prisonnier de la Bastille que vous appelez « Le Masque de fer », mais ce ne peut être que « L'Homme à la tête de veau ! » ce ne peut être que lui, j'en jurerais !

— Mordious ! je le délivrerai ! et je châtierai son lâche bourreau ! Car à présent, Señor Comcombrita, j'espère bien que vous allez m'apprendre le nom de ce misérable qui, non content d'avoir déshonoré et fait mourir la mère de désespoir, emprisonne son fils sous un masque de fer, pour cacher cette tête de veau éclose par sa faute ! enfantée par son crime ! Son nom ! vite, son nom !

— Je ne peux pas vous dévoiler son nom, Señor !

— Qu'entends-je ? Vous ne voulez pas me dire le nom de cet assassin ? Craindriez-vous la vengeance de ce misérable ? Si puissant qu'il puisse être, Señor Comcombrita, vous n'avez rien à craindre dès l'instant où le Fils des Trois Mousquetaires vous prend sous sa protection.

— Oh ! je ne le crains pas, Señor ! Je suis d'ailleurs trop vieux pour craindre la mort.

— Ah ! par l'enfer ! me direz-vous enfin pourquoi vous ne voulez pas me révéler son nom ?

— L'infâme personnage m'a fait jurer sur la « Sainte Madone » de ne jamais prononcer son nom. Vous savez, Señor, que lorsqu'un Espagnol jure sur la Madona, c'est sacré. Rien ne peut lui faire trahir son serment. Vous me tueriez, Señor, que je ne vous dirais pas ce nom !

Le Fils des Trois Mousquetaires comprit que rien ne pourrait faire céder le fanatique torero.

— Mais alors, que faire, que faire ? murmura-t-il rageusement. Faudra-t-il donc que le bourreau de la mère de Blanche-Mignonne échappe à la terrible punition qu'il mérite ? Grâce à votre ridicule obstination, maudit torero, il me sera donc impossible de châtier cet indigne, ce vil gentilhomme ?

— Non ! non ! caramba ! Il ne sera pas dit que j'aurai contribué à l'impunité de ce misérable ! s'écria Comcombrita.

— Vous allez donc me dire son nom ?

— Non. Je ne peux trahir mon serment. Mais il me vient une idée. Repassez demain après la corrida, et je vous donnerai une paire de castagnettes ?

— Une paire de castagnettes ?

— Oui, continua Comcombrita en reconduisant le Fils des Trois Mousquetaires, et ce que je n'ai pas le droit de vous dire, les castagnettes vous le diront !

— Les castagnettes me le diront ?

— *Adios amigo !…* Demain, les castagnettes parleront.

Et le vieux matador referma la porte du toril.



XV

OÙ MILLE-HOMMES CHANTE OÙ COMCOMBRITA EXPIRE OÙ LES CASTAGNETTES PARLENT

Dès qu'il eut regagné la maison de don José Pesquito, le Fils des Trois Mousquetaires mit avec ménagement Blanche-Mignonne au courant de sa conversation avec Comcombrita.

— Oh ! s'écria la jeune fille dès que le Fils des Trois Mousquetaires eut achevé son récit, oh ! vous délivrerez *Le Masque de Fer* ! n'est-ce pas, ô mon vaillant chevalier ?

— Je le délivrerai, car, malgré sa tête de veau, ce jeune homme est votre frère, Blanche-Mignonne ! répondit avec émotion le Fils des Trois Mousquetaires.

— Qu'importe sa tête de veau ! reprit Blanche-Mignonne dans un sublime élan de générosité, aurait-il une tête de scorpion que je l'aimerais quand même, puisque nous avons

la même mère ! Ô mon pauvre frère ! mon pauvre frère ! comme je voudrais pouvoir le consoler et sécher ses larmes de mes fraternels baisers !

Et, succombant à l'émotion qui lui étreignait le cœur, la douce et généreuse créature éclata en sanglots.

— Demain, poursuivit le Fils des Trois Mousquetaires, Comcombrita doit me révéler le nom du misérable bourreau de votre mère, ô Blanche-Mignonne ! Dès que je connaîtrai ce nom exécré, je repartirai pour Paris et je tenterai l'impossible pour arracher *L'Homme au Masque de Fer* de son cachot de la Bastille.

— Oh ! merci ! merci ! vous êtes bon, gémit la jeune fille.



— Oui, Blanche-Mignonne, je délivrerai d'abord votre frère, car je veux que l'infortuné jeune homme assiste au terrible châtiment que je réserve à son odieux bourreau.

Calmée par les énergiques paroles du Fils des Trois Mousquetaires, Blanche-Mignonne alla retrouver dame

Jeanne, doña Elvira et la charmante Paquita qu'elle aimait déjà comme une véritable sœur.

Le soir, pendant le repas, la conversation roula presque uniquement sur l'extraordinaire Comcombrita et ses joyeuses *Arènes Humanitaires*.

— Té ! cé Comcombrita né risque pas dé périr encorné au moins ! fit observer Mille-Hommes.

— Et pourtant, dit don José Pesquita en souriant, cela va vous paraître étrange, Señor, une Bohémienne tireuse de cartes a prédit à Comcombrita qu'il mourrait d'un coup de corne !

— D'un coup de corne ! s'esclaffa Mille-Hommes, voilà qui mé paraît impossible ! Avé son bon taureau apprivoisé, lé pauvre Comcombrita né court aucun danger ! La tireuse dé cartes sé séra trompée ou sé séra moquée dé lui !

— Les cartes ne mentent jamais ! prononça gravement doña Elvira.

Lorsque le dîner fut terminé, afin d'égayer un peu Blanche-Mignonne dont la physionomie reflétait la plus profonde mélancolie, Paquita prit sa guitare et, d'une voix mélodieuse, se mit à chanter quelques refrains andalous.

Ces airs entraînants de sérénades et de séquédilles arrachèrent pour un instant Blanche-Mignonne à ses tristes pensées.

— Té ! s'écria Mille-Hommes dès que Paquita eut fini de chanter, toutes ces chansons espagnoles mé rappellent uné jolie sérénade qué m'avait appris un dé mes amis gascons qui avait longtemps habité l'Espagne !

— Oh ! chantez-nous cette sérénade, Señor ! supplia Paquita avec son plus agréable sourire.

— Comment réfuser quand dé si belles lèvres vous demandent dé chanter ? Comment réfuser ! répondit galamment Mille-Hommes. Mé permettez-vous, ravissante Séñorita, dé mé servir dé votre guitare ?

— Comment ? tu sais jouer de la guitare ? fit le Fils des Trois Mousquetaires, je ne te connaissais pas ce talent, mon brave Mille-Hommes !

— Eh qué non, monsieur, je né sais pas jouer dé cet instrument. Mais pour chanter uné sérénade il faut avoir uné guitare en mains, té !...

Et Mille-Hommes, tout en esquissant de vagues accords sans toucher les cordes de la guitare, chanta la chanson suivante :

APPARAIS À TON BALCON
(SÉRÉNADE OBSTINÉE)

I

Un jour, en Andalousie,
Pédro devint amoureux
De Lolita la jolie,
Aux cheveux noirs, aux yeux bleus !
Il suivit la belle brune
Jusqué devant sa maison
Et lé soir, au clair dé lune,
Il chanta sous son balcon,
Guitare en mains,
Cé gai refrain.

Refrain

Apparais à ton balcon,
Toi, la perle dé Grénade !
Écoute ma sérénade !
Apparais à ton balcon !
Viens donc !

II

Mais, malgré la ritournelle
Dé l'amoureuse chanson,
Pédro né vit pas la belle
Apparaître à son balcon.
Durant des nuits, des semaines,
Durant des mois et des ans !
Sans émouvoir l'inhumaine,
Pédro chanta vainement,
Guitare en main,
Cé gai réfrain.

Refrain

Apparais à ton balcon
Toi, la perlé de Grénade !
Écoute ma sérénade !
Apparais à ton balcon !
Viens donc !

III

Au bout de soixante années
Dé sérénades d'amour !
Rencontrant sa dulcinée,
Pédro lui dit un beau jour :
— Dépuis soixante ans, ma belle,
Jé viens devant ta maison
Sans jamais té voir, cruelle !
Apparaître à ton balcon !
Mais Lolita
Lui dit comme ça :

Refrain

Jamais jé n'eus dé balcon !
Jé n'y pouvais donc paraître !
Car jé n'ai qu'une fenêtre
Sur la cour dé la maison !
Au fond ! !

La sérénade de Mille-Hommes se termina au milieu des éclats de rire de l'auditoire.

Blanche-Mignonne elle-même, malgré sa tristesse, ne put s'empêcher de sourire du dénouement imprévu des amours de l'infortuné Pedro.

Mais la soirée était déjà avancée, et chacun regagna bientôt la chambre qui lui était réservée dans la casa de don José Pesquito.

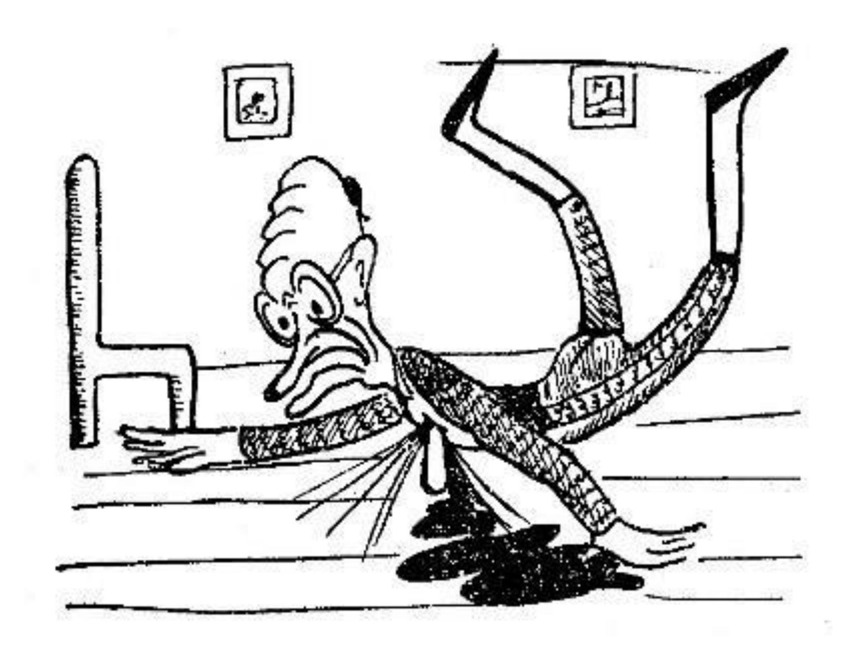
Le lendemain matin, le Fils des Trois Mousquetaires était en train de déjeuner d'une excellente tasse de chocolat espagnol lorsqu'on vint le prévenir qu'un jeune garçon demandait à lui parler d'urgence.

Le Fils des Trois Mousquetaires descendit au magasin de *Blanc d'Espagne* et reconnut un de ces gamins qui servaient de garçon d'arènes à Comcombrita.

— Ah ! Señor ! s'écria le jeune garçon dès qu'il aperçut le Fils des Trois Mousquetaires, venez vite, le pauvre torero Comcombrita veut vous voir avant de mourir !

— Comcombrita est donc malade ? s'exclama le Fils des Trois Mousquetaires.

— Il agonise, Señor ! un coup de corne en pleine poitrine. Venez, venez vite, Señor, ou nous arriverons trop tard !



— Mordious, courons ! s'écria le Fils des Trois Mousquetaires, qui frémissait à la pensée que Comcombrita pourrait mourir sans avoir le temps de lui révéler le nom de l'homme de *Vaux*. Courons !

Et, précédé du garçon d'arènes, il s'élança au pas de course vers la place d'Alcala.

En pénétrant dans la *chambre-toril* de Comcombrita, le Fils des Trois Mousquetaires aperçut le vieux torero étendu sans mouvement sur sa couche. Comcombrita était livide. Sur sa poitrine, une large tache rouge s'agrandissait de seconde en seconde.

Au bruit que fit le Fils des Trois Mousquetaires en entrant, l'agonisant ouvrit ses yeux déjà voilés par les approches de la mort.

— La Bohémienne avait dit vrai lorsqu'elle me prédit que je mourrai d'un coup de corne ! murmura-t-il d'une voix faible.

— Quoi, votre taureau apprivoisé, cet animal si doux, si intelligent ! vous a donc blessé mortellement ? interrompit le Fils des Trois Mousquetaires.

— Oh ! Señor ! ce n’est pas mon cher taureau, mon pauvre Basile, qui m’a tué. Je me suis blessé moi-même par accident…

— Par accident ?

— Oui, Señor, ce matin en me chaussant…

— En vous chaussant ?



— Oui, j’étais en train de mettre mes escarpins à l’aide d’une corne à chaussures, lorsque soudain mon pied a glissé sur une pelure d’orange ; j’ai perdu l’équilibre et je suis tombé si malheureusement que la corne que je tenais à la main s’est enfoncée entièrement dans ma poitrine !

— Oh ! quelle affreuse fatalité !

— Que voulez-vous, c’était écrit. Je devais mourir d’un coup de corne ! reprit Comcombrita avec un triste sourire. Mais ne me plaignez pas, Señor, je suis heureux, je suis fier

de mourir en vrai torero, d’un coup de corne en pleine poitrine !

— Mais votre blessure n’est peut-être pas mortelle ? Il faut faire quérir un médecin en toute hâte ! s’écria le Fils des Trois Mousquetaires.

— C’est inutile, Señor. Je suis perdu, je le sens. Mais je n’ai pas voulu mourir sans tenir la promesse que vous savez…

— Vous allez me révéler le nom du misérable inconnu de *Vaux* ? interrompit anxieusement le Fils des Trois Mousquetaires.

— Non, pas moi, Señor, vous savez bien que j’ai juré sur la Madone de ne révéler ce nom à personne !

— Alors ? murmura le Fils des Trois Mousquetaires, dépité.

— Alors, prenez ces castagnettes, Señor. Des castagnettes ne sont pas des personnes, et je n’ai pas juré de ne pas révéler le nom du misérable à des castagnettes !

— Que voulez-vous dire ? Parlez, fit le Fils des Trois Mousquetaires en prenant les castagnettes que lui tendait le moribond.

— Dès que je serai mort, continua d’une voix de plus en plus faible Comcombrita, dès que je serai mort, rentrez chez vous, décollez les deux petits morceaux de bois qui composent les castagnettes, et…

L’agonisant s’arrêta brusquement, épuisé et prêt à exhaler son dernier soupir.

— Et… ? interrogea anxieusement le Fils des Trois Mousquetaires en se penchant sur le moribond.

— Et… les… casta… gnettes… vous… révéleront… le nom… du… misé…

— Du misé… ?

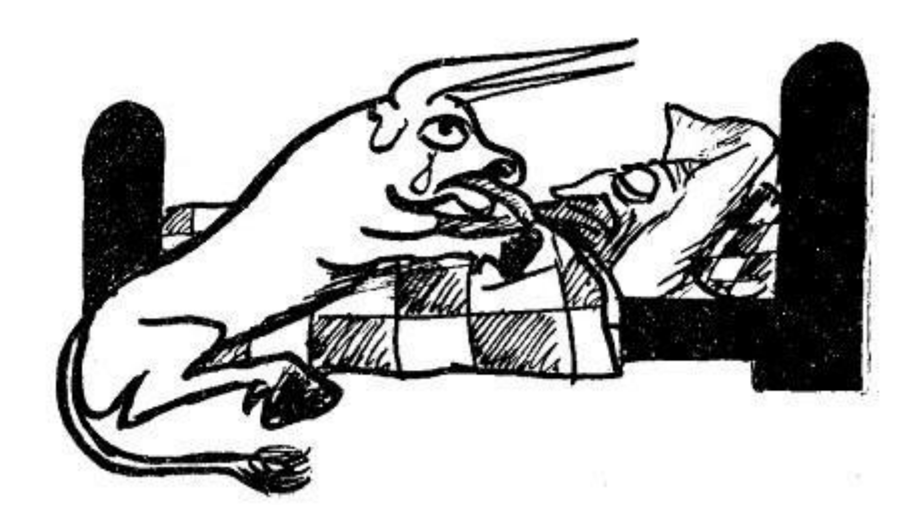
— …rable ! acheva Comcombrita dans un dernier soupir.

Un rapide frisson agita le corps du vieux torero, sa tête retomba lourdement sur sa couche.

Comcombrita était mort.

Le Fils des Trois Mousquetaires se découvrit respectueusement.

À ce moment, un beuglement désespéré retentit dans le toril, et Basile, le taureau de Comcombrita, quittant son écurie, s'élança vers la couche funèbre et se mit à lécher les mains glacées de son pauvre maître en poussant de lamentables beuglements.



Le Fils des Trois Mousquetaires ne put supporter plus longtemps la vue de cette scène navrante et quitta la chambre-toril.

Dès qu'il eut regagné la maison de don José Pesquito, sans perdre une seconde, le Fils des Trois Mousquetaires voulut connaître le secret des castagnettes.

Comme l'avait prévenu l'infortuné torero, les deux morceaux de bois qui formaient les castagnettes étaient solidement collés l'un contre l'autre.

De la pointe de son poignard, le Fils des Trois Mousquetaires ouvrit les castagnettes comme on ouvre une huître.

Un billet soigneusement plié se trouvait à l'intérieur ! D'une main fébrile, le Fils des Trois Mousquetaires déplia le morceau de papier qui allait enfin lui apprendre le nom du bourreau de la mère de Blanche-Mignonne !

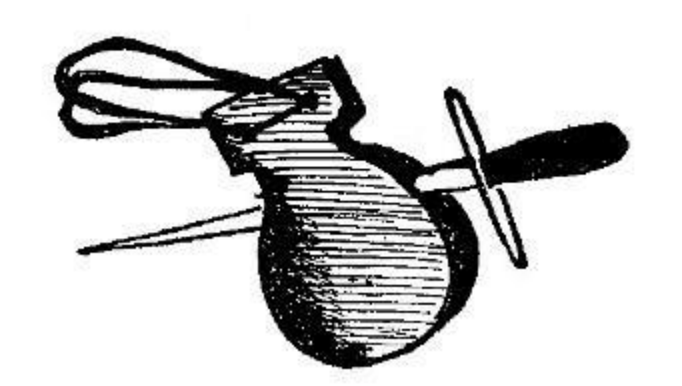
Mais à peine eut-il jeté les yeux sur le billet qu'un formidable cri de fureur jaillit de sa poitrine.

Le nom écrit sur le billet.

Le nom qu'il venait de lire.

Ce nom était : TRISTAN DE MACABREUX ! ! !

— Lui ! lui encore ! lui toujours ! lui partout ! rugit le Fils des Trois Mousquetaires. Eh bien, tant mieux, mordious ! Je ferai d'une pierre trois coups ! Et je vengerai à la fois le Pétardier, sa femme et sa fille ! À nous deux, Tristan de Macabreux ! À nous deux ! !





XVI

LE ROI-SOLEIL

Et maintenant, cher lecteur, quittons Madrid, abandonnons l'Espagne et transportons-nous avec la rapidité de la plume (car rien n'égale en vitesse la plume de l'écrivain pour franchir les distances !) à Paris, rue des Lombards, dans l'épicerie de notre vieil ami Planchet, au *Pilon d'Or* !

Un mois s'était écoulé depuis les événements relatés dans le précédent chapitre.

Ce matin-là, M. Abdon, le premier commis de maître Planchet, était occupé à aligner artistement quelques barriques de mélasse devant l'épicerie lorsqu'un bruit de galopade attira son attention et lui fit tourner la tête.

À la vue des cavaliers qui débouchaient au détour de la rue, M. Abdon poussa une exclamation de surprise, aban-

donna ses tonneaux et se précipita dans l'épicerie en hurlant :

— Les voilà ! Maître Planchet ! les voilà ! Le Fils des Trois Mousquetaires, Baptistin et M. Mille-Hommes arrivent au galop dans la rue des Lombards !

Planchet s'élança vers la porte juste au moment où les cavaliers mettaient pied à terre et confiaient leurs chevaux aux apprentis accourus.

— Et Blanche-Mignonne ? interrogea anxieusement Planchet dès que les trois voyageurs furent entrés dans l'épicerie.



— Rassurez-vous, mon brave Planchet, Blanche-Mignonne est en sûreté dans la famille de don José Pesquito, et, dès que j'aurai châtié le misérable bourreau de sa mère, Blanche-Mignonne pourra revenir sans crainte au *Pilon d'Or*, répondit le Fils des Trois Mousquetaires. Mais montons dans votre chambre, ajouta-t-il, nous serons mieux pour causer tranquillement.

Une fois enfermé, seul avec Planchet, le Fils des Trois Mousquetaires mit rapidement le vieil épicier au courant des multiples aventures qui leur étaient arrivées depuis leur départ de *La Cassonade* jusqu'à leur arrivée à Madrid.

Il raconta également à Planchet son entrevue avec Comcombrita, la fin tragique du vieux torero et la révélation des castagnettes.

— Quoi ! s'écria Planchet en sursautant, quoi ! Tristan de Macabreux qui voulait enlever ma chère fille adoptive serait ce même et ignoble personnage qui déshonora jadis la mère de Blanche-Mignonne et fit assassiner le Pétardier ?

— Le même !

— Oh ! L'étrange et terrible coïncidence ! Et vous êtes revenu à Paris pour…

— Pour me faire jeter à la Bastille, mon cher Planchet !

— Pour vous faire jeter à la Bastille ? s'écria le vieil épicier en regardant le Fils des Trois Mousquetaires avec ahurissement.

— Oui, mon brave Planchet, c'est mon plus cher désir !

Le pauvre Planchet crut que le Fils des Trois Mousquetaires était devenu subitement fou.

— Que voulez-vous dire ? Je ne comprends pas ! bégaya-t-il interloqué.

— Je veux dire, mon cher Planchet, que, pour pouvoir délivrer le frère de Blanche-Mignonne, l'homme à la tête de veau, l'Homme au *Masque de Fer*, il faut que je me fasse emprisonner à la Bastille le plus tôt possible !

— Mais si vous êtes prisonnier, vous ne pourrez pas délivrer l'Homme au *Masque de Fer* !

— J'ai mon idée, Planchet !

— Ah !

— Oui, le principal pour moi est d'arriver jusqu'au frère de Blanche-Mignonne et, par conséquent, de pénétrer à la Bastille. Or, je ne connais pas de meilleur moyen, pour entrer à la Bastille, que de m'y faire emprisonner !

— C'est évidemment un fort bon moyen, monsieur ! mais il ne suffit pas d'entrer à la Bastille, il faut pouvoir en sortir et…

— Et j'en sortirai, mon cher Planchet, ou plutôt nous en sortirons, le *Masque de Fer* et moi ! s'écria avec une superbe assurance le Fils des Trois Mousquetaires.

— Mais c'est de la folie ! les cachots de la Bastille ne rendent jamais leur proie !

— J'ai mon idée, Planchet ! j'ai mon idée ! Dites-moi, le roi est-il à Paris en ce moment ?

— Non, monsieur, la Cour est au château de Fontainebleau depuis quelques jours.

— Parfait ! Je me rendrai donc à Fontainebleau cet après-midi.

— Pour supplier le roi de vous faire jeter à la Bastille ? questionna Planchet effaré.

— Pas précisément, mon cher ami, mais cela reviendra au même.

— Je ne comprends pas ! balbutia Planchet de plus en plus ahuri.



— Je vous expliquerai plus tard, mon cher Planchet. Qu'il vous suffise de savoir pour l'instant que, dès cette nuit, j'espère bien coucher à la Bastille !

— Ciel ! gémit l'épicier.

— À propos, reprit le Fils des Trois Mousquetaires, pendant mon court séjour à la Bastille, je vous demanderai de me rendre un petit service, mon brave Planchet.

— De grand cœur ! Parlez ! de quoi s'agit-il ?

— Vous devez bien connaître dans le quartier quelque juif brocanteur et marchand d'habits ?

— Oui, monsieur. Le vieux Jacob établi au coin de la rue des Lombards est un de mes clients.

— Parfait. Vous achèterez donc au vieux Jacob un costume de musulmane.

— Un costume de musulmane ?

— Oui, un costume de femme arabe, un costume d'Algérienne.

— Entendu. Et, une fois acheté, que ferai-je de ce costume ?

— Vous le garderez ici tout simplement jusqu'à mon retour de la Bastille.

— Ah ! je comprends ! Après votre évasion, pour ne pas être reconnu, vous avez l'intention de vous déguiser en Algérienne ?

— Non, Planchet, je ne me déguiserai pas en Algérienne.

— Alors ! je ne comprends plus ! soupira le vieil épicier.

— Vous oubliez, mon cher Planchet, que je ne m'évaderai pas seul de la Bastille.

— Ah ! j'y suis ! C'est pour l'Homme au « Masque de Fer » que vous aurez besoin de ce costume ?

— Vous avez deviné, Planchet.

— Mais je ne devine pas, par exemple, pourquoi vous avez choisi ce déguisement de préférence à tout autre ?

— Parce que c'est le seul qui puisse permettre à « L'Homme à la tête de veau » de dissimuler complètement son visage.

— Tiens, c'est vrai ! je ne réfléchissais pas ! En effet, les musulmanes ont la figure entièrement voilée, sauf les yeux !

Ah ! sacrebleu ! vous pensez à tout ! c'est merveilleux ! s'écria Planchet avec enthousiasme.



L'heure du déjeuner approchant, les deux hommes descendirent à l'arrière-boutique et trouvèrent Mille-Hommes et Baptistin en train d'éblouir le naïf Abdon du récit de leurs aventures.

Après le déjeuner, le Fils des Trois Mousquetaires et Mille-Hommes remontèrent à cheval et partirent à fond de train pour Fontainebleau.

Avant de quitter Paris, le Fils des Trois Mousquetaires s'arrêta devant un magasin de lunetterie et fit l'acquisition d'une loupe.

— Qué diable voulez-vous donc faire dé cetté loupe, monsieur ? interrogea Mille-Hommes tout en galopant à côté de son maître.

— Cette loupe, mon cher Mille-Hommes, va servir à nous faire jeter à la Bastille tous les deux ! répondit en souriant mystérieusement le Fils des Trois Mousquetaires.

— À la Bastille ? s'écria Mille-Hommes en sursautant sur sa selle. Qué voulez-vous dire, monsieur ?



— Je veux dire que, grâce à cette loupe, nous coucherons tous les deux ce soir à la Bastille ! À moins, naturellement, que tu préfères abandonner ton maître, mon cher Mille-Hommes !

— Hé ! qué non, monsieur ! Vous savez bien qu'avé vous jé mé laisserai enfermer sans crainte dans lé cachot lé plus verrouillé ! dans l'oubliette la plus profonde ! dans un cercueil de plomb ! !

— Brave et fidèle Mille-Hommes !

— Té ! jé n'ai pas grand mérite, au moinss ! Je dévine bien qué si vous voulez qué nous couchions à la Bastille, cé soir, c'est qué vous avez une idée dé derrière la tête ! Avouez, monsieur, qué vous avez votre idée ?

— Parbleu ! oui, Mille-Hommes, j'ai une idée !

— Alors, té ! si vous avez votre idée, jé né m'inquiète plus dé rien ! Jé sais bien qué vous trouverez comme toujours un moyen ingénieux pour nous tirer d'affaires ! Va donc pour la Bastille ! Jé suis bien tranquille, allez !

— Et tu as raison d'être tranquille, mon brave Mille-Hommes, car nous ne resterons pas longtemps dans ce lugubre donjon !

— Mais sérons-nous dans lé même cachot, au moinss, monsieur ? s'écria Mille-Hommes subitement inquiet.

— Certainement. Les gentilshommes emprisonnés à la Bastille ont le droit de conserver leur valet pour les servir. D'ailleurs, rassure-toi, nous ne serons pas dans un sombre cachot, mais dans une chambre.

— Dans une chambre ?

— Oui. Les cachots sont réservés aux prisonniers de condition inférieure, à la petite bourgeoisie et aux poètes auteurs de pamphlets.

« À part le manque de liberté, les gentilshommes et les grands seigneurs emprisonnés à la Bastille sont traités avec beaucoup d'égards et, selon leur fortune, peuvent mener joyeuse vie et faire bonne chère dans leur prison !

— Ah ! monsieur, vous m'en faites venir l'eau à la bouche ! Dépêchons-nous dé nous faire enfermer à la Bastille !

— Patience ! patience ! Mille-Hommes ! fit le Fils des Trois Mousquetaires en riant.

— Mais, monsieur, reprit Mille-Hommes, ne m'avez-vous pas dit que c'était grâce à la loupe qué vous avez achetée qué nous sérions jetés à la Bastille ? Jé vous avoue, monsieur, qué jé né comprends pas très bien…

— Tu comprendras tout à l'heure !

Tout en parlant, les deux cavaliers étaient arrivés à Fontainebleau.

Ils s'arrêtèrent devant la petite propriété de Planchet et confièrent leurs chevaux au vieux jardinier de *La Cassonade*.

Le Fils des Trois Mousquetaires apprit par ce dernier que le roi chassait dans la forêt depuis le matin.

Notre héros et Mille-Hommes, tous deux à pied, se dirigèrent rapidement vers la forêt.

— Vous voulez donc assister au rétour dé la chasse royale, monsieur ? questionna Mille-Hommes intrigué par les agissements mystérieux de son maître.

— Oui, Mille-Hommes !

— Té ! nous n'aurons pas longtemps à attendre, alorss ! car voilà, je crois, les chasseurs qui débouchent de la forêt !

En effet, une nombreuse troupe de cavaliers venait d'apparaître à la lisière du bois et s'engageait sur la route de Fontainebleau.

— Ils vont passer près dé nous ! Pensez-vous qué lé roi nous remarquera, monsieur ? dit Mille-Hommes en redressant sa petite taille.

— J'en suis certain ! répondit le Fils des Trois Mousquetaires avec un sourire énigmatique.

Les chasseurs n'étaient plus très loin.

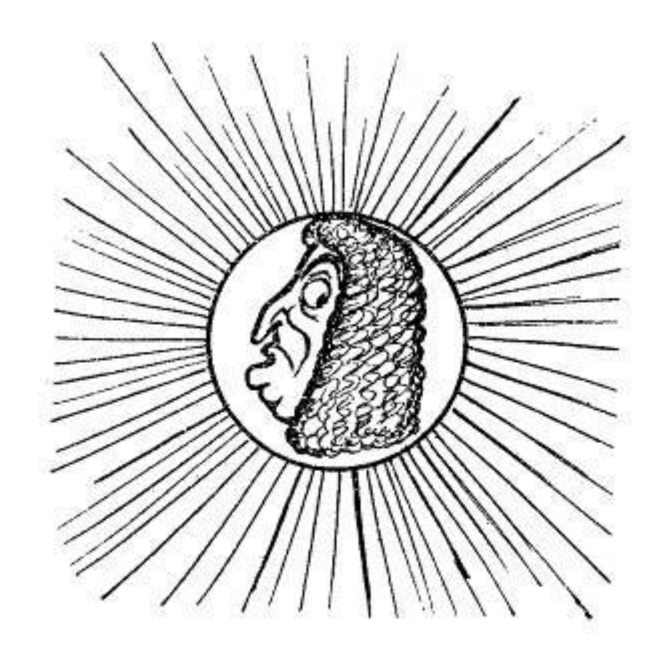
Le Fils des Trois Mousquetaires et Mille-Hommes se rangèrent sur le bord de la route pour laisser passer le cortège royal.

Vêtu d'un élégant costume de chasse et monté sur un magnifique coursier, le roi Louis XIV s'avançait, en tête de la petite troupe de courtisans et de grands seigneurs.

Le roi s'entretenait familièrement avec un gentilhomme d'un certain âge qui chevauchait à son côté.

En apercevant ce gentilhomme, le Fils des Trois Mousquetaires crispa les poings avec rage.

— Tristan de Macabreux ! murmura-t-il entre ses dents.



— Sériez-vous vénu exprès pour provoquer cé misérable ? interrogea Mille-Hommes avec inquiétude.

— Non, rassure-toi, l'heure du châtiment sonnera bientôt pour le Macabreux, mais aujourd'hui j'ai un autre but, tu sais lequel ?

— Nous faire jeter à la Bastille ?

— Oui.

Et, comme le cortège royal n'était plus qu'à quelques pas, le Fils des Trois Mousquetaires prit rapidement dans son pourpoint la loupe qu'il avait achetée, un grand morceau de papier et un briquet.

D'un geste brusque, il fit jaillir une étincelle du briquet, mit le feu au morceau de papier, et juste au moment où le roi Louis XIV passait devant lui, le Fils des Trois Mousquetaires plaça sa loupe devant le papier enflammé.

— Que fait cet homme ? demanda Louis XIV surpris, en arrêtant brusquement son cheval.

— Ah ! Sire ! s'écria le Fils des Trois Mousquetaires d'une voix éclatante, ah ! sire ! vous êtes bien le *Roi-Soleil*, puisqu'en plaçant ma loupe entre Votre Majesté et ce morceau de papier, j'ai réussi à l'enflammer ! Ah ! oui, Sire ! vous êtes véritablement le R*oi-Soleil* ! !

Un silence de mort accueillit l'abracadabrante explication du Fils des Trois Mousquetaires.

— Ma ruse a parfaitement réussi, pensa ce dernier ; le roi va me faire conduire à la Bastille immédiatement pour lui avoir manqué de respect !

Mais, contrairement aux prévisions du Fils des Trois Mousquetaires, après quelques secondes de stupéfaction, bien compréhensibles en somme, Louis XIV ne put réprimer un sourire.

Aussitôt tous les courtisans, imitant le roi, se mirent à sourire.

Puis le sourire du roi se transforma bientôt en un véritable accès de fou rire.

Immédiatement, tout le cortège royal fut secoué d'un formidable rire.

Louis XIV, les yeux emplis de larmes, faisait de vains efforts pour reprendre son sérieux. Enfin, après cinq ou six minutes de rire homérique, le roi parvint à se calmer et les courtisans se calmèrent aussi instantanément.

Seul Tristan de Macabreux n'avait pas imité le loyal exemple ; bien loin de rire, son visage reflétait la plus violente colère.

Ses yeux fixaient le Fils des Trois Mousquetaires, qu'il venait de reconnaître, et lançaient des éclairs de haine comprimée.

— Ventre de biche ! ce Gascon a de l'esprit ! s'écria Louis XIV, qui avait pris la scène de la loupe pour un hommage rendu à son surnom de *Roi-Soleil*.

— Quel esprit ! quelle finesse ! quel imprévu délicieux ! quel hommage sublime ! Peut-on rien imaginer de plus délicat ! Molière n'aurait pas trouvé mieux ! renchérirent aussitôt les courtisans.

— Quel est votre nom, mon ami ? interrogea le roi en souriant aimablement.

— Je m'appelle LE FILS DES TROIS MOUSQUETAIRES ! Sire.

— Décidément, ce Gascon est un charmant original ! Nous ferons quelque chose pour lui ! ajouta Louis XIV en s'éloignant, suivi de son escorte de grands seigneurs.

Mille-Hommes regarda son maître, dont la physionomie exprimait le plus complet désappointement.



— Lé roi a pris la plaisanterie du bon côté ! lui dit-il ; au lieu dé sé fâcher et dé nous faire jeter à la Bastille, Sa Majesté nous honore de sa faveur !

— Mordious ! ma ruse a parfaitement échoué ! murmura le Fils des Trois Mousquetaires.

— Avez-vous rémarqué, monsieur, reprit Mille-Hommes, comme le roi mé regardait avé admiration ! Il dévait penser qué j'étais taillé en parfait cavalier et jé né serais pas surpris qu'il mé fasse proposer prochainement d'entrer dans ses mousquetaires !…

Sans écouter les ridicules vantardises de l'incorrigible Mille-Hommes, le Fils des Trois Mousquetaires suivait du regard le cortège royal qui s'éloignait et soudain sa figure s'illumina d'un joyeux sourire.

— Allons ! murmura-t-il, tout espoir n'est pas encore perdu !

— Qué voulez-vous dire, monsieur ? questionna Mille-Hommes.

— Je veux dire que nous coucherons sans doute ce soir à la Bastille ! Regarde, Mille-Hommes, regarde comme Tristan de Macabreux et le roi causent avec animation.

— Té ! c'est vrai ! On dirait qué lé roi est en colère, à présent !

— Parbleu ! le Macabreux est en train d'expliquer au roi que je me suis moqué de lui !

— Et il engage le roi à nous faire emprisonner à la Bastille ?

— J'en jurerais ! Le sinistre Macabreux ne se doute pas qu'en agissant ainsi il favorise mes plans et avance l'heure de son châtiment !

En effet, comme l'avait deviné le Fils des Trois Mousquetaires, Tristan de Macabreux, tout en chevauchant à côté du roi, essayait perfidement de démontrer à Louis XIV que le Fils des Trois Mousquetaires s'était joué de lui.

Sous l'influence persuasive de son favori, le roi ne tarda pas à entrer dans un terrible accès de colère et donna l'ordre à un « exempt » de sa suite d'arrêter immédiatement le Fils des Trois Mousquetaires.

L'exempt, suivi de deux cavaliers, se détacha du cortège et, rebroussant chemin, partit au galop pour exécuter sa mission.

— Enfin ! ça y est ! s'écria joyeusement le Fils des Trois Mousquetaires en voyant les cavaliers accourir dans leur direction.

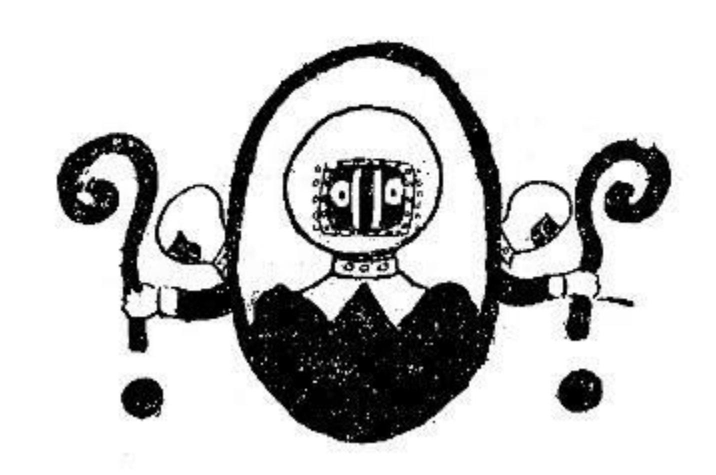
— Au nom du roi, messieurs, vous êtes mes prisonniers ! dit l'exempt lorsqu'il fut arrivé auprès du Fils des Trois Mousquetaires et de Mille-Hommes.

— Nous sommes à l'entière disposition de Sa Majesté, messieurs ! répondit gracieusement le Fils des Trois Mousquetaires.

Quelques instants plus tard, un carrosse spécial, aux portières hermétiquement closes, déboucha sur la route et vint s'arrêter devant les prisonniers et leurs gardiens.

L'exempt fit monter le Fils des Trois Mousquetaires et Mille-Hommes dans la sinistre voiture, verrouilla soigneusement les portières, et le carrosse partit au galop, escorté par les cavaliers.

— Té ! décidément, vous aviez raison, monsieur ! dit Mille-Hommes, nous coucherons cé soir à la Bastille !



XVII

LE « MASQUE DE FER »

La nuit commençait à tomber lorsque le carrosse franchit le pont-levis de la Bastille et s'arrêta dans la cour de la sinistre prison. Le gouverneur accompagné d'un geôlier vint prendre livraison de ses nouveaux prisonniers.

C'était un homme d'un certain âge dont le visage respirait par tous les pores la vanité, la suffisance et l'imbécillité.

— Voilà un bonhomme que l'on doit pouvoir mener loin avec un peu de flatterie ! pensa le Fils des Trois Mousquetaires dès qu'il vit s'avancer le gouverneur de la Bastille.

Celui-ci, de son côté, examinait les prisonniers et jugeait d'un coup d'œil que ses nouveaux pensionnaires n'étaient pas de vulgaires bourgeois dignes tout au plus d'un simple cachot ou d'un cul-de-basse-fosse.



Il donna l'ordre de conduire le Fils des Trois Mousquetaires et Mille-Hommes dans une chambre de la Tour de la Bertaudière.

Le gouverneur présida lui-même à leur installation.

— Monsieur, dit-il en s'adressant au Fils des Trois Mousquetaires, votre lettre de cachet vous donne droit au régime des dix livres. Votre valet est inscrit pour trois livres. À ce prix-là, vous ne serez pas trop malheureux à la Bastille et j'espère que nos menus vous donneront complète satisfaction.

— J'ai toujours entendu vanter la cuisine de la Bastille, et je suis persuadé que sa réputation n'est pas surfaite, répondit le Fils des Trois Mousquetaires.

— Vous pourrez en juger dès ce soir, en savourant la sole, la tranche de pâté aux truffes et le poulet dégraissé qui composent le menu du jour ! reprit le gouverneur que la flatterie du Fils des Trois Mousquetaires avait rendu rouge de plaisir.

« Quant aux vins, ajouta le gouverneur, nous avons d'excellent Vouvray, des vins d'Espagne ou de Champagne à votre choix.

— Va pour le Vouvray ! dit le Fils des Trois Mousquetaires.

— Moi, ça séra du Champagne ! s'écria Mille-Hommes.

— Du champagne, s'exclama le gouverneur, en lançant sur Mille-Hommes un regard méprisant, mais vous oubliez, mon garçon, que si votre maître est inscrit au régime des dix livres, vous n'avez droit, en qualité de valet, qu'au repas des trois livres !

— Jé mé contenterai donc dé quelques flacons dé vins d'Espagne, alorsss ! répondit ingénument Mille-Hommes !

— Du vin d'Espagne ! du vin d'Espagne aux trois livres ! mais ce serait ma ruine ! Ce garçon-là est certainement atteint de la folie des grandeurs ! grogna le gouverneur en foudroyant Mille-Hommes d'un regard indigné.

« Votre maître est libre de partager avec vous le vouvray auquel il a droit, ajouta le gouverneur, mais le repas d'un « trois livres » se compose uniquement d'un plat de légumes et d'une bouteille d'eau rougie. Plus, deux fois par semaine, les restes de repas des prisonniers de qualité. »

Pendant que le gouverneur donnait ces explications à Mille-Hommes, le Fils des Trois Mousquetaires paraissait plongé dans de profondes réflexions.

— Ma lettre de cachet m'autorise-t-elle à me servir de crayons et de papiers dans ma prison ? demanda-t-il au gouverneur.

— Non, répondit celui-ci, l'usage des crayons, plumes et papier vous est formellement interdit.

— M'est-il défendu également d'avoir des pinceaux, des couleurs et une toile ? continua le Fils des Trois Mousquetaires.

— Non, monsieur, ces objets ne sont pas mentionnés sur votre lettre de cachet. Vous êtes donc libre de vous en servir tant qu'il vous plaira.

— Tant mieux ! Je vais donc pouvoir occuper mes loisirs forcés et me livrer à mon art favori ! s'écria joyeusement le Fils des Trois Mousquetaires.

— Vous cultivez la peinture, monsieur ? interrogea le gouverneur.

— Oui, je réussis surtout le portrait. Mais, mordious ! je crains bien de manquer de modèles dans cette chambre !

— Vous pouvez faire poser votre valet ! insinua gracieusement le gouverneur.

— Fi donc !… Monsieur le Gouverneur ! Croyez-vous qu'une humble et banale figure de valet puisse tenter le pinceau d'un artiste ! Non ! mille fois non ! Ce que nous aimons peindre, nous autres artistes, ce sont de nobles et majestueux visages aux traits réguliers et fiers, des physionomies expressives sur lesquelles l'éclair de l'intelligence uni à la beauté des formes réalise un saisissant et merveilleux ensemble !… des figures dans le genre de…

Le Fils des Trois Mousquetaires s'interrompit brusquement et se mit à fixer le gouverneur, en clignant des yeux comme font les peintres lorsqu'ils examinent un tableau.



— Ah ! quel dommage ! reprit-il en poussant un profond soupir, quel dommage !

— Quel dommage ? interrogea le gouverneur interloqué.

— Quel dommage que je n'aie pas eu l'honneur de vous connaître avant d'être votre prisonnier, monsieur le Gouverneur ! Je vous aurais demandé, supplié…

— De poser pour faire mon portrait, je parie ? s'écria le gouverneur en souriant avec fatuité.

— Précisément.

— Cela ne m'étonne pas ! reprit le gouverneur d'un air suffisant, je dois vous avouer que ma tête a déjà tenté le ciseau d'un sculpteur. Pour ne pas décourager ce pauvre diable et encourager les arts, je consentis à lui laisser tailler mon image dans un bloc de marbre.

— Heureux sculpteur, qui eut la bonne fortune de posséder un pareil modèle ! soupira le Fils des Trois Mousquetaires.

— Ce serait avec plaisir que je vous accorderais pareille faveur ! continua le gouverneur dont la vanité venait d'être agréablement chatouillée par la flatterie du Fils des Trois Mousquetaires, mais le règlement est formel. Sauf pour les besoins du service, je n'ai pas le droit de séjourner dans les chambres des prisonniers.

— Mais, au fait, il me vient une idée ! s'écria soudain le Fils des Trois Mousquetaires. Je peux très bien faire votre portrait sans que vous soyez obligé de poser, monsieur le Gouverneur !

— Comment cela ?

— Ne venez-vous pas de me dire qu'un sculpteur avait exécuté votre buste ?

— C'est exact.

— Alors, c'est bien simple ! si vous voulez avoir l'obligeance de me confier ce buste pendant quelques jours, je me charge de faire votre portrait à l'huile, en le prenant comme modèle.

— Corbleu ! c'est une idée, en effet ! Je n'y aurais pas pensé !… Eh bien ! c'est entendu, dès demain matin, je vous ferai porter mon buste, une boîte de couleurs, une toile et des pinceaux par le guichetier.

— Je ne sais comment vous remercier, monsieur le Gouverneur…

— Ne me remerciez pas. Je vous l'ai déjà dit, j'aime à encourager les arts ! Bon appétit et bonne nuit, monsieur !

Et le gouverneur de la Bastille quitta la chambre.



Pendant toute cette conversation, le guichetier avait dressé la table.

— Ces messieurs sont servis ! annonça le geôlier.

Puis il sortit à son tour, en verrouillant soigneusement la porte derrière lui.

— Ah çà !... Monsieur !... s'écria Mille-Hommes dès que le guichetier eut disparu, vous êtes-vous fait emprisonner spécialement pour faire lé portrait dé cé ridicule gouverneur ?

— Ne t'inquiète pas, Mille-Hommes ! Tu comprendras plus tard.

— Vous avez votre idée ?

— J'ai mon idée ! En attendant, à table ! et tâchons de faire honneur à l'excellent menu de la Bastille !

Lorsque les deux prisonniers eurent terminé leur copieux repas, le guichetier fit une nouvelle apparition, enleva

prestement assiettes, plats, verres et bouteilles et s'éloigna définitivement cette fois.

— Maintenant, couchons-nous et dormons bien, car, la nuit prochaine, nous n'aurons guère le temps de nous reposer !

— Nous nous évadons démain ? alorss ?

— Oui, après avoir visité la Bastille de fond en comble pour délivrer l'Homme au « Masque de Fer ».

— Vous pensez donc pouvoir sortir dé cette chambre verrouillée et fermée à triple tour dé clés ?

— Quand je voudrai.

— Et vous croyez qué nous pourrons circuler tranquillement dans la Bastille ?

— Comme chez nous !

— Diou biban !… voilà qui mé paraît difficile !… Enfin, puisqué vous avez votre idée, jé né m'inquiète pas !

Les deux prisonniers s'apprêtaient à se mettre au lit, lorsqu'un gémissement étouffé, qui semblait venir de l'étage en-dessous, attira leur attention.

— Entendez-vous cette plainte lugubre, monsieur ? murmura Mille-Hommes.

— Oui. C'est sans doute quelque malheureux prisonnier qui se lamente sur son triste sort.

Un bruit de sanglots troubla de nouveau le silence.

— On dirait qué ces gémissements montent dé la chambre qui sé trouve sous la nôtre !

Et Mille-Hommes s'allongeant à plat ventre colla son oreille contre le plancher…

— Écoutez, monsieur ! écoutez ! reprit-il vivement en faisant signe à son maître de l'imiter.

Le Fils des Trois Mousquetaires appuya son oreille sur le sol.

— Oh ! pourquoi m'a-t-on enlevé à mes chères montagnes ! gémissait la triste voix du prisonnier inconnu, oh ! qui me rendra mes troupeaux ! qui me rendra la liberté !

Le Fils des Trois Mousquetaires tressaillit.

— Diable ! murmura-t-il, le hasard nous aurait-il… Oh ! il faut à tout prix que je sache qui est ce prisonnier ! Mille-Hommes, il faut que nous fassions sauter une ou deux lames du plancher !

— Mais avé quoi, monsieur ? vous savez bien qué lé gouverneur nous a fait enléver nos rapières ?

— Oui, mais, grisé par mes flatteries, ce vaniteux personnage a oublié de nous faire fouiller. Tu as donc toujours dans ta ceinture la navaja que tu achetas à l'aubergiste espagnol ?

— Té ! c'est ma foi vrai ! Jé n'y pensais pas !

Mille-Hommes sortit sa navaja des profondeurs de sa vaste ceinture et la tendit au Fils des Trois Mousquetaires. Sans perdre une seconde, ce dernier se mit au travail et attaqua vigoureusement le plancher.

Le bois, vermoulu par endroit, n'offrit pas une grande résistance au poignet d'acier du Fils des Trois Mousquetaires.

La force prodigieuse que notre héros tenait du bon géant Porthos, l'un de ses trois pères, eut bientôt raison du vieux plancher de la Bastille.

Lorsqu'il eut suffisamment ébranlé les lames de bois, le Fils des Trois Mousquetaires les enleva avec soin pour pouvoir les replacer ensuite et refermer l'ouverture qu'il venait de pratiquer dans le plancher.

Le trou ainsi obtenu avait la forme d'une petite trappe carrée pouvant facilement livrer passage à un homme.

Dès que son travail fut terminé, le Fils des Trois Mousquetaires passa vivement la tête dans l'ouverture et plongea ses regards dans le cachot du prisonnier inconnu.

Ce cachot était faiblement éclairé par une chandelle fumeuse.

Mais à peine le Fils des Trois Mousquetaires eut-il jeté un regard dans cette sinistre cellule qu'il ne put réprimer une sourde exclamation de joie :

— C'est lui ! c'est lui ! murmura-t-il.

En effet, le prisonnier dont les gémissements avaient attiré leur attention avait la tête entièrement dissimulée sous un masque de fer.

Affaissé sur une chaise, plongé dans une sombre rêverie, les épaules secouées de sanglots convulsifs, l'homme au « Masque de Fer » n'avait rien entendu, ni rien vu de ce qui se passait au-dessus de lui.



— Eh bien ? interrogea Mille-Hommes lorsque le Fils des Trois Mousquetaires eut retiré sa tête de l'ouverture.

— Eh bien ! le hasard nous sert merveilleusement ! l'homme enfermé au-dessous de nous est justement celui que nous venons délivrer.

— L'Homme au « Masque dé Fer » ?

— Oui, regarde !

À son tour, Mille-Hommes se pencha sur l'ouverture béante.

— Lé pôvre ! murmura-t-il dès qu'il eut jeté un rapide regard dans le cachot du « Masque de Fer », lé pôvre ! il est tellement plongé dans sa douleur qu'il né sé doute même pas qué nous lé régardons ! Nous allons descendre dans son cachot, monsieur ?

— Non, il va monter ici.

— Alors, il faut attirer son attention et lui lancer ma ceinture pour qu'il puisse nous rejoindre.

— Inutile, Mille-Hommes. J'avais prévu le cas.

— Mais comment voulez-vous qu'il monte sans ma ceinture ?

— Cet aimant fera l'affaire ! répondit le Fils des Trois Mousquetaires en sortant de son pourpoint un énorme aimant en forme de fer à cheval.

— Jé né comprends pas !

— Regarde !

Le Fils des Trois Mousquetaires passa son bras armé de l'aimant par l'ouverture du plancher.

Aussitôt, l'Homme au « Masque de Fer » fut brusquement soulevé de son siège et, quittant le sol avec la rapidité d'une flèche, s'envola vers le plafond et vint coller sa tête de fer contre l'irrésistible aimant du Fils des Trois Mousquetaires.

De son bras puissant aux muscles raidis, le Fils des Trois Mousquetaires hissa l'Homme au « Masque de Fer » à travers la trappe et le déposa debout sur le plancher de la chambre.

Cette étrange et extraordinaire ascension avait été si rapide que l'Homme au « Masque de Fer » n'avait pas eu le temps de pousser le moindre cri de surprise.

Le casque en acier bruni qui enveloppait entièrement la tête du prisonnier était percé de deux trous à la place des yeux pour lui permettre de voir, de deux trous plus petits à la place des narines pour lui permettre de respirer et d'une fente assez large à la place de la bouche pour lui permettre de se nourrir.

Ces sombres trous donnaient à ce masque d'acier l'aspect macabre d'une tête de mort en métal !

À travers les trous du masque d'acier, les yeux du prisonnier fixaient, avec une expression de stupeur mélangée d'épouvante, le Fils des Trois Mousquetaires et Mille-Hommes.

— Oh ! que me veut-on encore ! gémit-il enfin. Venez-vous pour m'assassiner ? Frappez ! la mort sera la bienvenue !

— Rassurez-vous, monsieur ! s'empressa de répondre le Fils des Trois Mousquetaires, c'est un ami qui vous parle, et si je vous ai attiré jusqu'ici, ce n'est pas pour vous assassiner, mais pour vous délivrer !

— Me délivrer ? Mais non ! c'est impossible ! Personne ne peut s'intéresser à l'infortuné « Masque de Fer » ! Hélas ! vous devez vous tromper, monsieur !

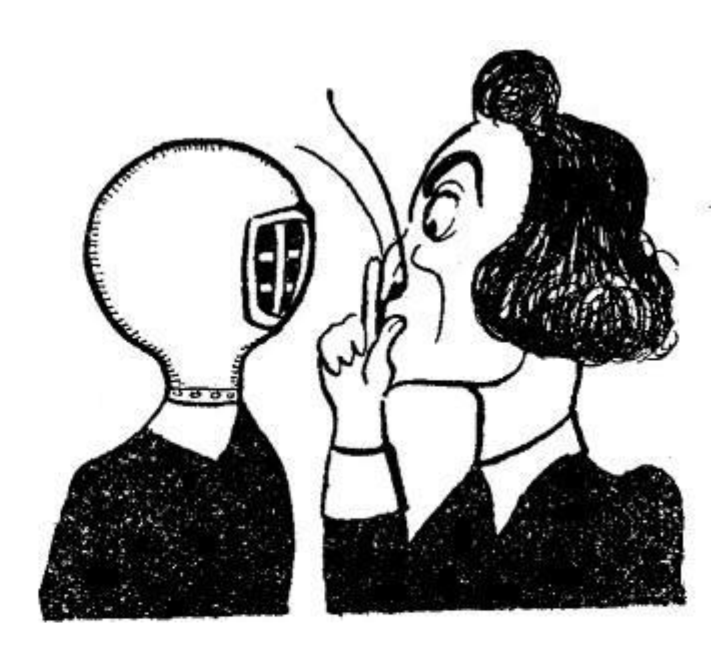
— Je ne me trompe pas et je suis ici spécialement pour vous aider à reconquérir votre liberté !

— Non ! non ! j'en suis sûr, vous faites erreur !… Ce n'est pas possible !… Vous ignorez qui je suis !… Vous ne connaissez pas le terrible secret dissimulé sous ce masque !

— Ce secret, je le connais !

— Non ! c'est impossible ! car si vous le connaissiez, loin de vouloir me délivrer, vous fuiriez ma présence avec horreur !… Non, vous ne pouvez pas savoir ce que ce masque d'acier cache à tous les yeux !

— On peut avoir une tête de veau et posséder un noble cœur de gentilhomme ! répondit gravement le Fils des Trois Mousquetaires.



L'Homme au « Masque de Fer » eut un brusque tressaillement et poussa une rauque exclamation.

— Quoi ! vous savez, vous savez ?… balbutia-t-il d'une voix tremblante.

— Ne viens-je pas de vous en fournir la preuve ?

— C'est vrai ! gémit le « Masque de Fer ».

— Mais si je connais le secret de votre tête, reprit le Fils des Trois Mousquetaires, je connais également le secret de votre naissance ! C'est pour vous révéler le crime monstrueux dont votre mère et vous fûtes les lamentables victimes que je suis ici ! C'est pour vous conduire à la vengeance que je vous ferai sortir dès demain de la Bastille !

— Oh ! parlez !… parlez, monsieur !… supplia l'Homme au « Masque de Fer ». Parlez-moi de ma mère !

— Écoutez donc ! reprit le Fils des Trois Mousquetaires.

Et, sans omettre le moindre détail, il mit l'« Homme à la tête de veau » au courant des tragiques événements qui avaient précédé et suivi sa naissance.

— Oh ! ma mère ! ma pauvre mère ! je te vengerai ! s'écria l'« Homme à la tête de veau », lorsque le Fils des Trois Mousquetaires eut terminé son lugubre récit.

— Pauvre jeune homme ! murmura le Fils des Trois Mousquetaires violemment ému.

— Oh !… oui, je veux fuir, à présent !… reprit l'« Homme à la tête de veau » d'une voix vibrante de colère, je veux aller trouver Tristan de Macabreux, je veux me dresser devant lui et lui crier : « Regarde, misérable, regarde cette tête ! Es-tu satisfait de ton ouvrage ? ! »

— Chut ! plus bas ! On pourrait nous entendre !… dit vivement le Fils des Trois Mousquetaires.

— Oh ! fuyons ! fuyons !… reprit d'une voix plus sourde l'« Homme à la tête de veau » dont les yeux lançaient de farouches éclairs derrière le masque d'acier bruni.

— Patience ! nous partirons demain soir ! Mon plan est fait ! Pour l'instant, il va falloir que vous redescendiez dans votre cachot. Vite, Mille-Hommes, déroule ta ceinture, elle va nous servir, cette fois.

— Vous n'allez pas la pétrifier, au moinss ? fit Mille-Hommes en tendant sa longue ceinture de laine rouge à son maître.

Le Fils des Trois Mousquetaires attacha solidement l'« Homme au Masque de Fer » sous les bras.

— Et maintenant, dit-il, ne craignez rien, je vais vous descendre doucement dans votre cachot.

— Et vous me ferez remonter demain soir au moment choisi pour notre évasion ? interrogea l'« Homme à la tête de veau ».

— Non. Je viendrai vous ouvrir moi-même la porte de votre cachot. J'ai mon idée. Jusque-là, patientez tranquillement dans votre cellule et bon courage !

L'Homme au « Masque de Fer » s'engagea dans l'ouverture du plancher et, soutenu par la ceinture que faisait glisser lentement le Fils des Trois Mousquetaires, atteignit bientôt le sol de son cachot.

Une fois arrivé, le « Masque de Fer » défit le nœud qui retenait la ceinture et celle-ci remonta rapidement au grand soulagement de Mille-Hommes.

Le Fils des Trois Mousquetaires replaça soigneusement les lames du plancher qu'il avait enlevées et dès que le trou fut bouché se glissa dans son lit pour goûter un repos bien gagné.

Mille-Hommes était déjà étendu sur le modeste lit de camp qui lui était destiné, couche réglementaire de simple prisonnier à trois livres.

Deux heures du matin sonnèrent lentement au beffroi de la Bastille.

— Diantré ! nous n'aurons pas beaucoup dé temps à dormir ! soupira Mille-Hommes entre deux bâillements.

— Tu n'auras qu'à te lever un peu plus tard demain matin, mon brave Mille-Hommes !

— On peut donc rester couché autant qu’on veut à la Bastille ?

— Parbleu ?

— Té ! alorss ! démain matin, je férai la grasse matinée à la Bastille. Bonné nuit, monsieur !

— Bonne nuit, Mille-Hommes !

Et le Fils des Trois Mousquetaires souffla la chandelle.





XVIII

COMMENT MILLE-HOMMES DEVINT GOUVERNEUR DE LA BASTILLE

Le lendemain matin, le Fils des Trois Mousquetaires dormait encore profondément lorsqu'il se sentit violemment secoué par le bras.

Il ouvrit les yeux et aperçut Mille-Hommes qui, debout devant lui, paraissait en proie à la plus vive émotion.

— Eh bien ! que se passe-t-il ? interrogea le Fils des Trois Mousquetaires.

— Ah ! monsieur ! s'écria Mille-Hommes d'une voix tremblante, dites-moi la vérité, ne me cachez rien ! j'aurai du courage !

— Deviens-tu fou ? Que veux-tu dire ?

— Regardez ma tête, monsieur, regardez-la bien ?

— Oui, et bien ?

— Est-ce qué j'ai uné tête dé mouche ?

— Une tête de mouche ? Ah çà ! te moquerais-tu de moi, par hasard ?

— Vous né rémarquez aucune transformation dans mon visage, monsieur ? insista Mille-Hommes.

— Eh ! mordious ! non !

— Vous êtes bien sûr qué jé n'ai pas uné tête dé mouche ?

— Encore ! rugit le Fils des Trois Mousquetaires avec impatience.

— Ah ! monsieur !… jé respire !… Quelle horrible peur !… Cé n'était donc qu'un cauchémar ! qu'un rêve affreux !

— Tu as donc rêvé que tu avais une tête de mouche ? dit en éclatant de rire le Fils des Trois Mousquetaires.

— Oui, monsieur, et l'on m'avait enfermé dans uné cage à mouches avé un masqué dé fer sur la tête ! C'est certainement notre conversation d'hier soir avé l'« Homme à la tête de veau » qui m'a donné cet épouvantable cauchémar !

À ce moment, un bruit de pas se fit entendre dans le couloir.

— Voilà, jé pense, lé guichetier qui nous apporte lé petit déjeuner !

Mille-Hommes ne se trompait pas, la porte s'ouvrit et le geôlier parut.

— Voici le petit déjeuner de ces messieurs ! dit-il en posant son plateau sur la table. Je vais chercher maintenant les pinceaux, la toile, les couleurs et le buste que M. le Gouverneur m'a chargé de vous remettre.

Le geôlier sortit et revint quelques instants plus tard avec ces multiples objets.

Quand le geôlier fut de nouveau sorti de la chambre, le Fils des Trois Mousquetaires examina le buste du gouverneur de la Bastille. Les traits du vaniteux personnage avaient été reproduits avec la plus exacte fidélité par le sculpteur.

— Vous allez donc faire lé portrait du gouverneur, monsieur ? interrogea Mille-Hommes.

Le Fils des Trois Mousquetaires sourit mystérieusement, mais ne répondit pas.

— Jé sais ! jé sais ! vous avez votre idée ! mais jé né sérais pas fâché dé connaître cé…

— Chut ! interrompit le Fils des Trois Mousquetaires, quel est ce bruit !

Mille-Hommes tendit l'oreille.

— Té ! c'est cé pôvre « Masqué de Fer » qui sé promène avec agitation dans son cachot !… Si j'en juge par lé bruit de ses pas, lé malheureux doit être dans uné violente colère !

— Oui, l'infortuné jeune monstre brûle du désir de venger sa mère ! Il marche dans son cachot comme un fauve dans une cage !

— Jé plains lé misérable Macabreux quand il sé trouvera face à face avé cé monstre vengeur ! Lé duel séra sans merci !

— Sans merci !… répéta gravement le fils des Trois Mousquetaires.



Le Fils des Trois Mousquetaires prit alors la boîte de peinture que lui avait envoyée le gouverneur et se mit à mélanger les couleurs sur sa palette.

— Tant mieux que les murs de notre chambre soient blancs, dit-il, cela m’évitera la peine de faire un fond !

— Quoi ! vous allez peindre les murs dé notré cachot, monsieur ? s’exclama Mille-Hommes ahuri.

— Non, pas tous les murs, mais seulement celui qui se trouve juste en face de la porte !

Et sans répondre aux innombrables questions de Mille-Hommes, le Fils des Trois Mousquetaires grimpa sur une chaise et se mit à l'œuvre !

Trois heures plus tard, le mystérieux travail était complètement terminé.

— Té ! s'écria Mille-Hommes en apercevant ce que son maître venait de peindre sur le mur, vous avez reproduit les sombres voûtes du couloir qui passe dévant notre cachot et l'escalier en colimaçon qué nous avons monté pour vénir ici ! Ah ! monsieur ! jé né comprends pas lé but dé votre tableau, mais jé dois reconnaître qué vous avez un rude coup dé pinceau ! Votre escalier est tellement bien reproduit, tellement en rélief ! qué l'on serait tenté d'en descendre les marches !

Pour une fois, par hasard, Mille-Hommes n'exagérait pas !

En effet, l'escalier et le sombre couloir de la Bertaudière, peints sur le mur, étaient saisissants de vérité !

— Ah ! monsieur ! reprit Mille-Hommes enthousiasmé, rien qu'en regardant votre peinture, il mé semble qué nous avons déjà quitté notre cachot et qué nous sommes dé l'autre côté dé la porte, dans lé couloir, prêts à descendre l'escalier dé la tour pour nous évader.

Le Fils des Trois Mousquetaires parut très satisfait de l'impression que son travail avait produite sur Mille-Hommes.

Mais il ne répondit rien et se contenta de sourire encore une fois mystérieusement.

La nuit commençait à tomber.

— Monsieur, fit tout à coup Mille-Hommes que le crépuscule rendait pessimiste, avez-vous réfléchi à une chose ?

— À quelle chose, Mille-Hommes ?

— À ceci, monsieur : c'est qu'il nous sera peut-être facile de quitter ce cachot puisque vous avez votre idée, mais qu'il nous sera certainement impossible de passer devant le corps de garde de la Bastille sans être arrêtés par les soldats !

— Ton observation est parfaitement juste, mon cher Mille-Hommes, mais comme nous passerons devant le corps de garde en compagnie du gouverneur de la Bastille, nous ne risquons pas d'être arrêtés par les soldats.

— Quoi ! vous comptez nous faire accompagner par le gouverneur ! s'écria Mille-Hommes abasourdi.

— Oui, Mille-Hommes, car le gouverneur de la Bastille, ça sera toi !

— Ça séra moi ! ! !

— Oui. Ce rôle ne te conviendrait-il pas ?

— Mais, monsieur, balbutia Mille-Hommes, affolé, mais monsieur, jé né ressemble pas du tout au gouverneur dé la Bastille ! Et puis lé gouverneur a au moins la tête dé plus qué moi !

— Eh bien ! mordious ! la tête qui te manque pour être de sa taille, la voilà !

Et le Fils des Trois Mousquetaires saisissant le buste du gouverneur le plaça sur la tête de Mille-Hommes.

— Maintiens le buste sur ta tête avec tes mains, Mille-Hommes.

— Oui, monsieur, je commence à comprendre.



— Parfait… J'agrafe maintenant ma longue cape autour du cou de la statue. Les plis de mon ample manteau dissimulent complètement ta véritable tête et les bras qui soutiennent le buste du gouverneur.

D'un pinceau rapide, je donne à la statue le coloris sanguin qui caractérise le visage du gouverneur de la Bastille.

Je coiffe ensuite la tête de marbre avec mon feutre que je rabats légèrement sur les yeux et voilà qui est fait ! L'illusion est parfaite ! Marche, Mille-Hommes, que je juge de l'effet !

— Mais, monsieur, jé n'y vois rien là-dessous ! jé vais mé heurter partout ! Prénez ma navaja et faites une ouverture dans lé manteau à la place dé mes yeux, jé vous prie.

— C'est juste ! fit le Fils des Trois Mousquetaires en souriant. Voilà qui est fait ! Marche, maintenant !

Mille-Hommes se prit à arpenter le cachot de long en large en imitant à la perfection le dandinement prétentieux du gouverneur de la Bastille.

— Bravo !… c'est merveilleux ! s'écria le Fils des Trois Mousquetaires en riant, et à moins qu'un soldat du corps de garde n'ait l'idée de tâter les joues de la statue, nous franchirons sans difficulté le pont-levis !

— Tâter les joues du gouverneur ! s'écria Mille-Hommes qui déjà prenait son rôle au sérieux, ah ! jé voudrais bien voir qué mes soldats aient l'audace dé mé tapoter la joue !

— Calme-toi ! calme-toi, mon ami, et surtout garde-toi bien de prononcer un mot quoi qu'il arrive ou tout serait perdu !… D'ailleurs, rassure-toi personne ne pourra se douter de la supercherie. Il fait nuit et les soldats s'inclineront respectueusement devant toi lorsqu'ils apercevront ton visage à la lueur de leurs falots.

— Mais lé geôlier, monsieur ? qué va penser lé géôlier quand il va mé voir dans cé cachot tout à l'heure ?

« S'il vient dé parler au véritable gouverneur, il séra peut-être surpris dé ma présence ici ? »

— Aussi, vais-je te débarrasser pour l'instant de ton déguisement !

Tout en parlant, le Fils des Trois Mousquetaires débarrassa Mille-Hommes du buste et du manteau.

— Tu redeviendras gouverneur de la Bastille dès que nous aurons franchi le seuil de ce cachot.

— Oui, monsieur. Mais pour quitter cé cachot, comment allons-nous faire ? Votre idée du faux gouverneur est mer-

veilleuse pour sortir dé la Bastille, mais avant il nous faut sortir dé cette chambre ! Allons-nous égorger lé geôlier lorsqu'il va vénir apporter lé dîner ?

— Non, Mille-Hommes, grâce à ce que j'ai peint sur le mur, nous sortirons de notre cachot sans faire le moindre mal à ce pauvre diable !

— Écoutez, monsieur ! dit brusquement Mille-Hommes, on monte l'escalier dé la tour !

— C'est notre geôlier ! je reconnais son pas ! Attention, Mille-Hommes, voici l'instant décisif ! Vite ! viens te placer à côté de moi contre le mur qui fait face à la porte et sur lequel j'ai peint l'escalier et le couloir !

Mille-Hommes obéit et vint se placer contre le mur peint, à côté de son maître.

— Là, maintenant, je souffle la chandelle !

Le cachot fut instantanément plongé dans les ténèbres.

— Pourquoi avez-vous éteint, monsieur ? murmura Mille-Hommes.

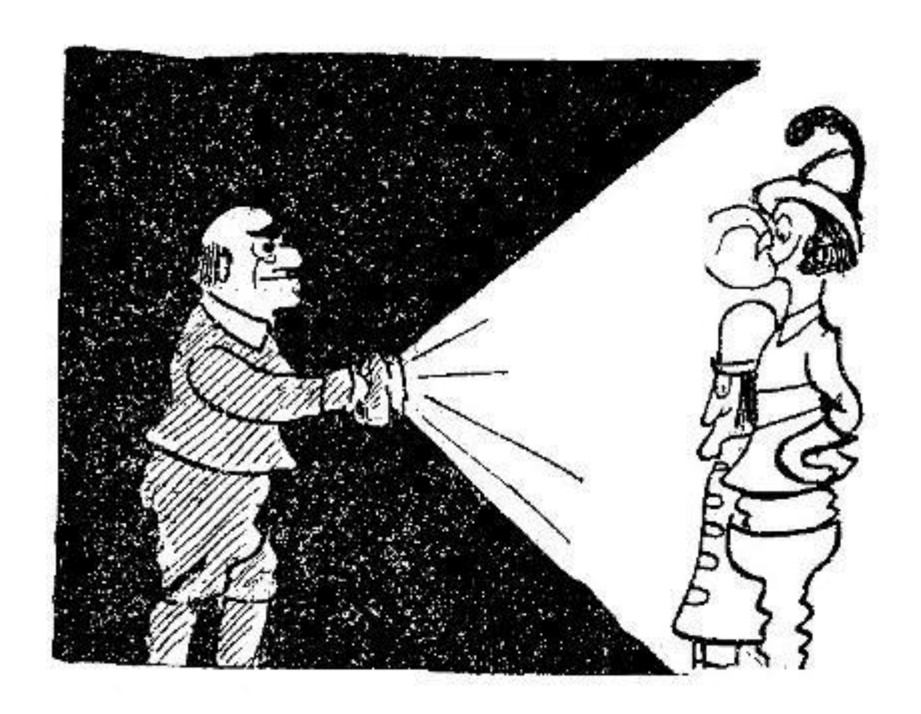
— Il le faut ! chut !

Le pas du geôlier se rapprochait.

La porte s'ouvrit et la lanterne du guichetier projetant ses rayons dans le cachot vint inonder de lumière le mur contre lequel étaient appuyés les deux prisonniers.

Alors ce que le Fils des Trois Mousquetaires avait prévu arriva.

Le geôlier, trompé par le décor d'escalier et de couloir peint sur le mur, crut que les prisonniers étaient réellement dans le véritable escalier de la tour et essayaient de s'évader.



— Oh ! oh ! j'arrive à temps ! s'écria-t-il. Holà, messieurs, veuillez regagner votre cachot !

Et s'élançant vers les prisonniers, il les poussa énergiquement dans le véritable couloir, croyant les pousser dans leur cachot. Quant à lui, restant dans le cachot qu'il prenait pour le couloir, il ferma vivement la porte dès que les deux prisonniers en eurent franchi le seuil, s'emprisonnant ainsi lui-même sans s'en douter.

Mais presque aussitôt, il s'aperçut de son erreur.

Il comprit qu'il avait été le jouet d'un machiavélique stratagème et poussa un cri de rage.

Derrière la porte, un éclat de rire sardonique lui répondit.

— Mes clés, mon trousseau de clés, qui est de l'autre côté de la porte ! rugit le geôlier en essayant vainement d'ouvrir la porte. Oh ! les misérables m'ont enfermé ! Je suis déshonoré !

Une fois dans le couloir, le Fils des Trois Mousquetaires retransforma Mille-Hommes en gouverneur de la Bastille.

Cette transformation achevée, le prisonnier et le faux gouverneur s'engagèrent dans l'escalier de la tour et descendirent silencieusement au deuxième étage de la Bertaudière où se trouvait le cachot de l'Homme au « Masque de Fer ».

En apercevant Mille-Hommes-gouverneur, l'infortuné « Masque de Fer eut un tressaillement.

— Ah ! murmura-t-il d'une voix triste en s'adressant au Fils des Trois Mousquetaires, vous m'avez donc trahi ! C'était donc un piège ! Vous étiez d'accord avec le gouverneur !

— Allons ! tout va bien, s'écria joyeusement le Fils des Trois Mousquetaires, je vois que nous pourrons sortir sans difficulté de la Bastille, puisque vous-même venez d'être dupe de mon stratagème !

— Que voulez-vous dire ? Je ne comprends pas !…

— Regardez !

Et le Fils des Trois Mousquetaires, entr'ouvrant légèrement le manteau qui dissimulait Mille-Hommes, mit brièvement le prisonnier au courant de la ruse qu'il avait imaginée.

— Oh ! pardon ! de vous avoir accusé injustement ! s'écria l'Homme au « Masque de Fer », mais pouvais-je sup-

poser pareille chose ! La ressemblance est tellement parfaite ! si merveilleuse !

— Ne perdons pas de temps ! reprit le Fils des Trois Mousquetaires, il faut que je vous délivre de votre masque de fer avant de quitter ce cachot !

— Quoi ! vous voulez m'enlever ce masque ? balbutia le prisonnier en tressaillant.

— C'est indispensable si nous voulons sortir de la Bastille sans être remarqués !

— C'est juste ! gémit le « Masque de Fer », mais ma tête, ma pauvre tête de veau n'attirera-t-elle pas aussi l'attention des soldats de garde ? Je n'ai même pas un large feutre pour dissimuler ma monstrueuse face.

— J'avais prévu le cas. Ce chapeau fera l'affaire ! dit le Fils des Trois Mousquetaires sortant de son pourpoint un large feutre. Les bords sont assez grands pour cacher votre visage et, en enfonçant le nez dans les plis de votre manteau, ça sera parfait !

Tout en parlant, le Fils des Trois Mousquetaires avait ouvert la navaja de Mille-Hommes. Il réussit sans peine à l'aide de cette solide lame à forcer la fermeture du masque d'acier bruni. Le masque tomba et la tête du monstre apparut.

C'était à peu de choses près (sauf les cornes et les poils), la tête classique d'un jeune veau, mais d'un veau à peau humaine. Cette peau, étrange contraste ! était fine, satinée, d'un grain aristocratique, et son teint de lys et de rose aurait certainement fait envie aux plus jolies femmes de la Cour.

Les yeux du monstre étaient magnifiques. Son regard doux et voilé de mélancolie.

En apercevant la tête du monstre. Mille-Hommes faillit pousser une exclamation de surprise et d'effroi. Mais un regard impérieux du Fils des Trois Mousquetaires lui imposa silence.

L'« Homme à la tête de veau » s'était rapidement coiffé du feutre dont il rabattit les larges bords sur son visage et s'enveloppa de sa large cape.

— Et maintenant, en route ! dit le Fils des Trois Mousquetaires.

Les prisonniers, précédés de Mille-Hommes-gouverneur, sortirent du cachot et descendirent l'escalier de la Bertaudière.

Une fois hors de la tour, ils traversèrent sans être inquiétés la sinistre cour de la Bastille et arrivèrent devant le corps de garde qui précédait le pont-levis.

Malgré toute sa folle audace, malgré tout son merveilleux sang-froid, le Fils des Trois-Mousquetaires sentait son cœur battre violemment dans sa poitrine à mesure qu'il approchait du corps de garde.

Son ingénieux stratagème allait-il réussir ? Un rien suffisait maintenant pour faire échouer aux portes son audacieuse évasion !

Les soldats seraient-ils dupes de son extraordinaire stratagème ?

Allaient-ils baisser sans hésiter le pont-levis de la Bastille devant Mille-Hommes-gouverneur ?



— Qui va là ? cria soudain une voix dans l'ombre, la voix d'une sentinelle.

Sans répondre, les prisonniers continuèrent d'avancer selon les instructions du Fils des Trois Mousquetaires.

— Qui va là ? répéta la voix de la sentinelle. Attiré par le bruit, le sergent qui commandait le poste apparut sur le seuil du corps de garde un falot à la main.

Mais à peine eut-il projeté les rayons de sa lanterne sur le visage de Mille-Hommes-gouverneur qu'il s'inclina respectueusement.

— Allons, imbécile ! cria-t-il à la sentinelle, place à Monsieur le Gouverneur de la Bastille !

La sentinelle s'écarta.

Pendant que l'on s'empressait à manœuvrer le pont-levis, le sergent, pour faire sa cour au gouverneur, accablait de railleries la malheureuse sentinelle.

— Voyez-vous ce nigaud, qui ne connaît pas Monsieur le Gouverneur ! Voyez-vous ce malin qui barre le passage à Monsieur le Gouverneur et à ses amis en criant : « Qui va là ! » À l'entendre, j'ai cru un instant que M. de Latude essayait de s'évader pour la trente-sixième fois ! !

Et le sergent éclata d'un large rire moqueur !

Dès que le pont-levis fut abaissé Mille-Hommes s'y engagea sans hésiter, suivi de ses deux compagnons, que le sergent avait pris pour quelques invités du gouverneur que celui-ci reconduisait hors de la Bastille après un joyeux festin.

Comme le gouverneur invitait souvent à souper dans ses appartements de la Bastille ses nombreuses relations, cette sortie ne pouvait paraître suspecte au sergent du corps de garde.

Quelques instants plus tard, les fugitifs foulaient le pavé du faubourg Saint-Antoine et s'élançaient en toute hâte dans la direction de la rue des Lombards.

Ils arrivèrent bientôt au *Pilon d'Or* où Planchet, dévoré d'inquiétude, les attendait avec impatience.

Le Fils des Trois Mousquetaires expliqua à maître Planchet les multiples événements qui s'étaient accomplis depuis leur départ pour Fontainebleau : l'histoire du Roi-Soleil, leur captivité à la Bastille, et enfin leur évasion.

— À propos, mon cher Planchet, dit en terminant le Fils des Trois Mousquetaires, avez-vous pensé au costume d'Algérienne que je vous avais prié de me procurer ?

— Le costume est dans votre chambre depuis ce matin !

— Parfait !… Je vais donc monter tout de suite dans ma chambre pour aider monsieur à revêtir ce costume ! reprit le Fils des Trois Mousquetaires en désignant d'un regard l'« Homme à la tête de veau » qui se tenait immobile et silencieux, le visage toujours dissimulé sous les bords rabattus de son large feutre.

— Quoi ! vous allez repartir ? Vous ne restez pas au *Pilon d'Or* ? s'écria Planchet.

— Il le faut, mon vieil ami. Dès demain, lorsqu'on s'apercevra de notre évasion, la police va se lancer à notre recherche. Si nous restions ici, nous ne tarderions pas être pris comme dans une souricière.

— Mais la police ignore que nous nous connaissons ! Jamais elle ne pourra supposer que vous vous cachez au *Pilon d'Or* !

— Vous oubliez Tristan de Macabreux, mon cher Planchet. Le misérable se hâtera de renseigner les argousins lancés à notre poursuite !

— Non, monsieur, car le duc de Macabreux a quitté Paris aujourd'hui même !

— Macabreux a quitté Paris ?

— Oui, monsieur. À cette heure, l'infâme roule de toute la vitesse de son carrosse vers la route d'Espagne !

— Mordious ! le sinistre coquin aurait-il découvert la retraite de Blanche-Mignonne ?

— Non, rassurez-vous : Tristan de Macabreux accompagne simplement le duc d'Anjou qui va rendre visite à Sa Majesté Charles II roi d'Espagne. Il fait partie de la suite de

gentilshommes qui se rendent à Madrid pour escorter le petit-fils de Louis XIV et assister aux grandes fêtes qui seront célébrées en l'honneur du duc d'Anjou.

— Holà ! Mille-Hommes ! Baptistin ! les chevaux sur-le-champ, rugit le Fils des Trois Mousquetaires.

Les deux valets s'élancèrent.

— Quoi ! vous repartez en Espagne ? interrogea Planchet stupéfait. Vous retournez à Madrid ?

— Il le faut ! Ce départ de Macabreux est une indication de la Providence ! répondit gravement le Fils des Trois Mousquetaires. L'infâme ne reviendra jamais de son voyage ! Je le jure !

— Jamais ! répéta d'une voix implacable comme le destin l'« Homme à la tête de veau ».

— Venez ! Hâtons-nous ! reprit le Fils des Trois Mousquetaires en entraînant l'« Homme à la tête de veau » dans sa chambre pour lui faire revêtir le costume d'Algérienne.

Tout en aidant le jeune monstre à s'habiller, le Fils des Trois Mousquetaires lui expliquait l'utilité de cet étrange déguisement.

— Avec ce costume, votre visage sera complètement caché, on n'apercevra que vos yeux et vous pourrez voyager sans attirer l'attention ! lui dit-il.

La toilette du monstre fut rapidement terminée.

L'« Homme à la tête de veau » était maintenant transformé en une mystérieuse et séduisante Algérienne.



Mille-Hommes vint annoncer que les chevaux étaient prêts. Le Fils des Trois Mousquetaires et l'« Homme à la tête de veau » descendirent aussitôt dans la cour du *Pilon d'Or* et se mirent en selle.

Mille-Hommes et Baptistin enfourchèrent également leur monture.

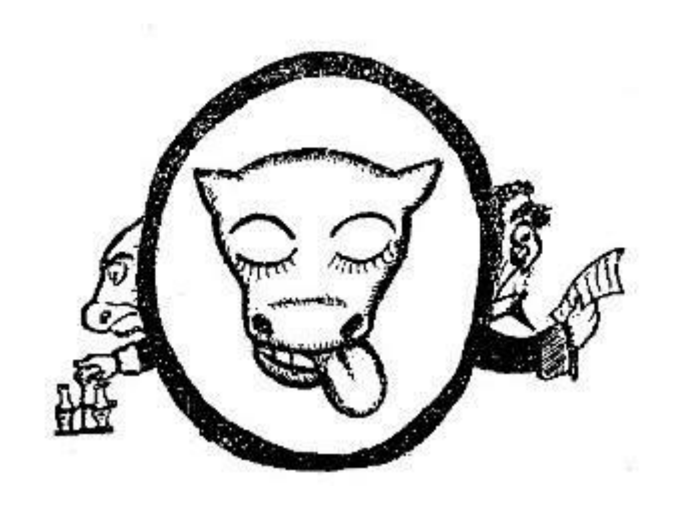
— Me ramènerez-vous Blanche-Mignonne ? demanda anxieusement Planchet au moment où le Fils des Trois Mousquetaires donnait le signal du départ.

— Oui, nous la ramènerons ! répondit sans hésiter l'intrépide chevalier de l'orpheline. Blanche-Mignonne ne courra bientôt plus aucun danger et pourra revenir sans crainte auprès de vous, puisque Tristan de Macabreux, lui, ne reviendra jamais en France !

— Jamais !… répéta l'implacable voix de l'« Homme à la tête de veau ».

Et les quatre cavaliers s'éloignèrent à toutes brides de l'épicerie du *Pilon d'Or* !

— Té !… murmura Mille-Hommes, tout en galopant, jé né suis pas fâché dé retourner en Espagne ! J'ai laissé là-bas quelques Andalouses qui doivent se languir dé mon absence ! Povrines ! ! !



XIX

L'AVERTISSEMENT MYSTÉRIEUX

Depuis six jours, Madrid était en fête et célébrait avec enthousiasme l'arrivée du duc d'Anjou dans la capitale de toutes les Espagnes.

Illuminations, ballets, courses de taureaux se succédaient sans interruption en l'honneur du petit-fils de Louis XIV.

Une grande corrida royale devait servir d'apothéose à cette semaine de réjouissances.

Il existe, chers lecteurs, une grande différence entre les courses royales et les corridas ordinaires.

Cette différence, la voici :

Dans les courses royales qui ont lieu à l'occasion de la naissance des infants, des mariages des rois ou de la visite d'un hôte de marque, les fonctions de picadors ne sont point

remplies par des toreros de profession mais par des gentilshommes de la Cour.

Au lieu d'attendre le taureau à pied, avec l'épée, les gentilshommes le chargent à cheval avec un javelot.

Le roi d'Espagne, le duc d'Anjou et toute la Cour devaient assister à cette magnifique corrida, pour laquelle d'immenses arènes avaient été spécialement élevées sur la place Mayor.

Cette grande corrida royale était attendue avec impatience par le peuple de Madrid.

Mais ce qui excitait surtout la curiosité et l'enthousiasme des amateurs de tauromachie, c'était la nouvelle sensationnelle que plusieurs gentilshommes français, de la suite du duc d'Anjou, participeraient à cette course de taureaux.

Dans la liste des brillants cavaliers français qui devaient combattre, figurait au premier rang le nom de Tristan de Macabreux. Certes, le lâche personnage que nous connaissons ne s'était pas proposé de lui-même pour prendre part à la corrida. Mais le duc d'Anjou, en désignant les gentilshommes de sa suite qu'il désirait voir lutter de vaillance avec les seigneurs espagnols, avait cru faire un grand honneur à Tristan de Macabreux en l'inscrivant en tête de liste.

Le grand jour approchait.

On était au samedi et la grande course royale devait avoir lieu le lendemain.

Onze heures du soir venaient de sonner.

Dans une chambre des somptueux appartements qu'il occupait sur le Prado, le duc Tristan de Macabreux se promenait de long en large avec agitation.

— Que maudit soit le jour où j'ai sollicité la faveur d'accompagner le duc d'Anjou en Espagne !… grinçait-il, en s'adressant à son fidèle Confident-sans-Scrupules.

Ce dernier réprima un sourire ironique.

— C'est pourtant un pays enchanteur que l'Espagne ! répondit-il, non sans quelque malice.

— La peste soit de ce pays enchanteur ! avec ses corridas ! reprit le duc. Quelle sotte et ridicule idée s'est mis en tête le duc d'Anjou de vouloir nous faire combattre des taureaux, comme de simples matadors !

— Bah ! les taureaux ne sont guère dangereux, ricana le Confident-sans-Scrupules.

— Pas dangereux !… Ah ! çà ! drôle, aurais-tu le courage de plaisanter ! Ne sais-tu donc pas que ces satanés taureaux andalous vous désemtripaillent chevaux et cavaliers comme qui badine !

— Je le sais, Monseigneur. Mais les taureaux ne seront pas dangereux pour vous, Monsieur le duc !

— Pas dangereux pour moi ? Que veux-tu dire, Confident-sans-Scrupules ?

— Je veux dire qu'armé de votre javelot, vous n'aurez rien à craindre !

— Au diable le javelot ! Crois-tu donc que chaque coup de javelot soit mortel ?



— Chacun de vos coups de javelot sera mortel, si vous le désirez, Monseigneur !

— Comment cela ? Parle ! Je devine à ton sourire machiavélique que tu as conçu quelque stratagème infernal.

Le Confident-sans-Scrupules s'approcha de Tristan de Macabreux et prononça quelques mots à son oreille.

— Par l'enfer ! tu as raison ! s'écria le duc lorsque le Confident-sans-Scrupules eut achevé sa mystérieuse confidence. C'est pourtant bien simple, mais je n'y aurais pas pensé !

— Grâce à ce procédé, vous serez le héros de la course royale, et vous ne risquerez absolument rien, Monseigneur ! Vous ne courez guère plus de danger que le jour où le surintendant Fouquet organisa la fameuse corrida comique dans les jardins de VAUX !

— Les fêtes de VAUX ! comme c'est déjà loin tout cela ! soupira mélancoliquement Tristan de Macabreux. J'étais jeune alors ! C'était le beau temps ! Te souviens-tu de mon

amusante aventure d'amour dans la grotte et du résultat imprévu de cette joyeuse nuit !

— Ah ! Monseigneur ! on savait rire à cette époque ! soupira à son tour le Confident-sans-Scrupules. Quoi de plus comique, en effet, que cette idée que vous eûtes d'aller surprendre la jolie nymphe de la grotte en vous masquant le visage d'une fausse tête de taureau !…

— Et quoi de plus original que la naissance de cet extraordinaire enfant à « Tête de veau » ! ajouta cyniquement Tristan de Macabreux. Foi de gentilhomme ! je faillis m'étrangler de rire lorsque j'aperçus pour la première fois ce joyeux petit phénomène ! Ah ! cela fait plaisir, cela fait du bien ! d'évoquer ces amusants souvenirs de jeunesse !

Et le duc éclata d'un rire funèbre ! d'un rire atroce !

— L'enfant de l'amour est toujours à la Bastille ? reprit le Confident-sans-Scrupules.

— Toujours ! « Les gêneurs à la Bastille et mes ennemis au sépulcre ! » Telle est ma devise ! Tu ne l'ignores pas ?

— À propos de Bastille, cet extravagant Gascon qui se fait appeler le Fils des Trois Mousquetaires doit savoir maintenant ce qu'il en coûte de vouloir contrecarrer les projets d'amour du duc de Macabreux !

— Ah ! celui-là !… grinça l'infâme gentilhomme, celui-là, dès notre retour en France, je le ferai mettre à la torture, je lui ferai appliquer la question ordinaire et extraordinaire, s'il le faut, pour lui arracher le secret de la retraite de Blanche-Mignonne !

— Vous pensez donc encore à cette sotte péronelle, Monseigneur ?



— Plus que jamais !… Par la mort diable ! les obstacles et les difficultés attisent mes désirs, excitent ma lubrique convoitise, affolent mes sens ! Et dire que Blanche-Mignonne est sans doute cachée en Espagne ! Oh ! rage ! double et triple rage !

— La belle est certainement dans ce pays, mais où ? dans quelle ville ? dans quelle bourgade reculée ?… Cet imbécile de Baroco a perdu sa piste à la frontière, et…

— Et cet imbécile de Baroco vient de retrouver la piste, acheva d'une voix triomphante le chef des spadassins, Baroco en personne, qui venait d'entrer dans la chambre où Tristan de Macabreux et son Confident-sans-Scrupules étaient en train de converser.

— La piste de Blanche-Mignonne ?… s'écria le duc en tressaillant. Tu as retrouvé Blanche-Mignonne ?

— J'ai fait plus encore ! Monseigneur !

— Mais parle ! parle donc ! rugit Tristan de Macabreux en secouant Baroco avec impatience.

— Monseigneur, vous m'étranglez ! bégaya le chef des spadassins.

— Parle ! répéta le duc, en lâchant Baroco, parle ! où se trouve Blanche-Mignonne ?

— Dans votre appartement, Monseigneur !

— Dans mon appartement ? Ici ?

— Ici !

— Par l'enfer ! Baroco, ne me donne pas de fausse joie ! ou sinon…

— Blanche-Mignonne est ici, répéta avec assurance le chef des spadassins.

— Tu l'as donc retrouvée et enlevée ?

— Oui, Monseigneur.

— Elle se cachait à Madrid ?

— Oui, Monseigneur, avec le Fils des Trois Mousquetaires !

— Le Fils des Trois Mousquetaires ! rugit le duc, en s'élançant de nouveau sur Baroco. Ah çà ! tu te moques de moi, drôle ! Le Fils des Trois Mousquetaires est à la Bastille !

— Le Fils des Trois Mousquetaires est à Madrid ! reprit froidement Baroco, en se dégageant de l'étreinte fébrile de Macabreux.

— Mais c'est impossible ! impossible ! grinça le duc congestionné de fureur.

— Je l'ai vu !… répondit Baroco.

— Le drôle se sera évadé ! murmura le Confident-sans-Scrupules.

— Certainement, reprit Baroco. Mais nous devons nous réjouir de son évasion, car, sans le Fils des Trois Mousquetaires, jamais je n'aurais pu découvrir Blanche-Mignonne.



— Que veux-tu dire ? interrogea Macabreux écumant.

— Je veux dire que si Blanche-Mignonne n'avait pas été en compagnie du Fils des Trois Mousquetaires, il m'eût été impossible de la reconnaître sous son déguisement d'Algérienne !

— Blanche-Mignonne était habillée en Algérienne ?

— Oui, Monseigneur. Or, vous ne l'ignorez pas, le costume des femmes musulmanes ne laisse rien voir du visage, excepté les yeux. Dans ces conditions, comment aurais-je pu

reconnaître Blanche-Mignonne ? J'aurais pu passer cent fois à côté d'elle sans me douter que la fille de Maître Planchet se dissimulait sous ce costume oriental ! Mais en apercevant, par hasard, dans la rue, le Fils des Trois Mousquetaires en compagnie de cette Algérienne, j'ai compris tout de suite leur infernale ruse, j'ai percé à jour le mystère…

— Et tu as réussi à enlever Blanche-Mignonne ?… interrompit Tristan de Macabreux d'une voix rauque.

— Depuis deux jours et deux nuits, je la guettais dans l'ombre. Mais elle ne sortait jamais seule ! Ce damné Fils des Trois Mousquetaires l'accompagnait toujours !… Enfin, ce soir, la Providence me favorisa. Blanche-Mignonne sortit seule. Comme elle traversait une petite rue déserte, mes spadassins se jetèrent sur elle, la poussèrent dans un carrosse et la transportèrent ici au triple galop !

— Ah ! cette fois, la belle ne m'échappera pas ! rugit le duc, les yeux flamboyants de désirs inavouables ! Je veux la voir à l'instant ! Où est-elle ?

— Dans le salon vert. Monsieur le duc trouvera Blanche-Mignonne plus désirable que jamais sous son mystérieux costume d'Algérienne.

— C'est bien, Baroco ! Tu seras largement récompensé de ton zèle ! Pour l'instant, tu peux te retirer ! Toi aussi, mon cher Confident-sans-Scrupules, laisse-moi seul.

— Monsieur le duc désire-t-il que je fasse transporter la belle dans cette chambre ? demanda Baroco avant de sortir.

— Non, non, laissez-moi ! Je veux me donner le plaisir savoureux d'aller surprendre la mignonne dans le salon vert. Allez !

Baroco et le Confident-sans-Scrupules s'inclinèrent respectueusement et quittèrent la pièce.

Dès qu'il fut seul, Tristan de Macabreux poussa un véritable rugissement de triomphe !

Le rugissement du fauve flairant une proie !

Les yeux injectés de sang, les narines dilatées, les lèvres retroussées dans un hideux rictus, Tristan de Macabreux, un flambeau à la main, s'engagea dans le long et sombre couloir qui aboutissait au salon vert.

Ce n'était plus un homme, c'était un tigre implacable et sadique, marchant sans se presser vers sa victime palpitante !



Le couloir que suivait Tristan de Macabreux était orné de magnifiques tapisseries et de riches tentures sur lesquelles étaient brodés en fils d'or et d'argent les sujets les plus variés de l'art espagnol. Sérénades au clair de lune, groupes de danseuses andalouses, scènes de corridas étaient représentés avec une rare et merveilleuse perfection.

À la lueur du flambeau que tenait le duc, les mille personnages des tapisseries et des tentures paraissaient s'animer d'une vie mystérieuse et surnaturelle.

Les douze coups de minuit résonnèrent lugubrement dans le silence du couloir.

Soudain, Tristan de Macabreux eut un sursaut d'épouvante et faillit laisser choir son flambeau de saisissement.

À quelques pas de lui, surgissant des larges plis d'une tenture, une tête, une horrible tête blafarde, venait d'apparaître.

Et cette tête, immobile et terrible qui fixait le duc d'un regard implacable, cette tête était une tête de veau !

Tristan de Macabreux sentit la sueur glacée de la petite morte inonder son visage, un tremblement convulsif lui parcourut le corps et ses dents s'entre-choquèrent de terreur avec un bruit de castagnettes !

Fasciné, les yeux fous, il ne pouvait détacher son regard de la mystérieuse et sinistre tête de veau !

Mais, brusquement, l'horrible vision, l'effroyable apparition s'évanouit ! La tête de veau disparut dans les plis de la tapisserie.

Le charme était rompu !

Tristan de Macabreux s'élança en poussant un rugissement de rage vers l'endroit où la tête de veau avait disparu et souleva la tenture.

Mais il n'y avait personne, il n'y avait rien derrière la tapisserie !

— C'était donc une hallucination ! murmura Tristan de Macabreux en épongeant la sueur d'angoisse qui perlait à la racine de ses cheveux. Par l'enfer ! j'aurais bien cru cependant…

— Ah ! j'y suis ! nous avons parlé ce soir de mon aventure de Vaux et de l'enfant-phénomène, mon imagination aura travaillé et, en apercevant la corrida brodée sur cette tapisserie, j'ai pris la tête du taureau pour une tête de veau ! Eh oui, corbleu ! voilà tout le mystère ! Au diable les têtes de veau ! et vive l'amour ! Ne perdons plus une seconde et hâtons-nous d'aller oublier nos folles terreurs dans les bras de la ravissante Blanche-Mignonne !

S'étant ainsi rassuré, Tristan de Macabreux poursuivit son chemin et atteignit rapidement le salon vert.

D'une main fiévreuse d'impatience, le duc ouvrit la porte.

Mais à peine eut-il pénétré dans le salon vert qu'un formidable cri de rage s'échappa de sa poitrine.

Il n'y avait personne dans cette pièce !

Le salon vert était vide !

Au formidable cri de fureur poussé par le duc, Baroco et le Confident-sans-Scrupules accoururent.

— Misérable ! tu m'as trompé ! Blanche-Mignonne n'est pas ici ! hurla Tristan de Macabreux en se précipitant vers le chef des spadassins.



— Pitié ! Monseigneur ! Je vous jure que j'ai enfermé, de mes propres mains, Blanche-Mignonne dans ce salon !

— La fenêtre est ouverte ! Elle se sera échappée par le balcon ! s'écria le Confident-sans-Scrupules.

Tristan de Macabreux abandonnant Baroco se précipita sur le balcon.

— Mais c'est impossible ! rugit-il, un homme pourrait à peine tenter une pareille évasion ! Pour atteindre, de balcon en balcon, la maison voisine, il faudrait accomplir de véritables prouesses acrobatiques ! Jamais une jeune et frêle jeune fille n'a pu réaliser un pareil tour de force !

— Ah ! Monseigneur ! c'est à devenir fou ! gémit Baroco, je vous répète que j'ai moi même enfermé Blanche-Mignonne dans cette pièce !

— Malédiction ! Il est donc écrit que cette jeune vierge m'échappera toujours ! s'écria Tristan de Macabreux, en lançant de sombres regards investigateurs autour de lui, comme

s'il espérait encore découvrir sa proie sous quelque meuble du salon vert.

Et soudain, l'odieux gentilhomme poussa une sourde exclamation de surprise.

Ses yeux venaient d'apercevoir une large feuille de papier épinglée à la tapisserie du salon.

Le duc s'élança, mais à peine eut-il jeté un regard sur le mystérieux écriteau, qu'il pâlit affreusement et s'écroula dans un fauteuil comme une loque en frissonnant de tous ses membres.

Sur le papier épinglé au mur, une simple phrase se détachait, écrite en gros caractères !

Une simple phrase énigmatique et terrible !

Et cette phrase était :

Duc de Macabreux, prenez garde ! !
Il y a des têtes de veau
Qui ne se mangent pas à la vinaigrette ! ! !





XX

LA CORRIDA ROYALE

Cent mille spectateurs étaient entassés dans les immenses arènes de la place Mayor. Cent mille Espagnols et Espagnoles, dont les pittoresques costumes aux couleurs variées scintillaient sous les ardents rayons du soleil de Madrid, attendaient avec impatience le commencement de la corrida royale.

Soudain, les fanfares sonnèrent.

Charles II, roi d'Espagne, et son hôte le duc d'Anjou entraient dans la loge royale.

Le cirque tout entier se leva et éclata en applaudissements.

Dès que les deux augustes spectateurs et leur suite eurent pris place, les fanfares retentirent de nouveau et les gen-

tilshommes espagnols et français qui devaient prendre part à la corrida firent leur entrée dans l'arène.

Chaque cavalier était monté sur un cheval magnifiquement caparaçonné.

Les cavaliers firent lentement le tour du cirque, s'inclinèrent devant la loge royale et sortirent par une porte opposée à celle qui leur avait donné entrée.

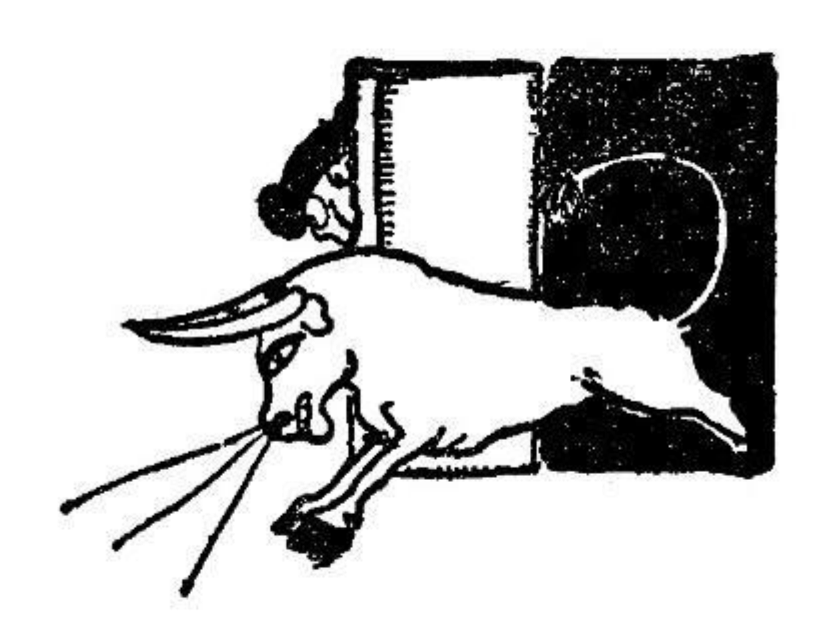
Presque aussitôt, les fanfares sonnèrent.

Deux cavaliers, un seigneur français et un seigneur espagnol tenant chacun un javelot en main, entrèrent dans la piste.

Ces deux gentilshommes devaient combattre le premier taureau.

On sonna l'entrée.

La porte du toril s'ouvrit et le taureau s'élança en bondissant dans l'arène.



Aveuglé par le soleil, l'animal s'arrêta brusquement au milieu de la piste, puis, apercevant soudain les deux cavaliers, il poussa un terrible mugissement et partit comme une flèche cornes baissées.

L'un des deux cavaliers, le gentilhomme français, se porta bravement à la rencontre de l'animal et lui enfonça son javelot dans le côté. Mais inexpérimenté, il ne sut pas faire exécuter à temps un écart à son cheval et le taureau rendu furieux par sa blessure souleva sur ses terribles cornes monture et cavalier qui s'effondrèrent sur le sol.

Le gentilhomme français n'était pas blessé, mais, embarrassé sous son cheval, il ne pouvait parvenir à se dégager et allait se trouver à la merci du taureau, lorsque le cavalier espagnol s'élança à son tour et parvint à attirer l'animal furieux de son côté.

Le taureau fondit sur ce nouvel adversaire et reçut un second coup de javelot sans cette fois pouvoir réussir à encorner le cheval et à désarçonner le cavalier.

Pendant ce temps, on avait dégagé en toute hâte le gentilhomme français.

Celui-ci, armé de son javelot, remonta sur son cheval qui n'était que légèrement blessé et s'élança de nouveau pour combattre le taureau.

L'animal, rendu fou de rage par ses blessures, grattait le sol en poussant de sinistres mugissements.

Dès qu'il aperçut le cavalier français, qui, la lance au poing, s'avançait vers lui, le taureau partit comme un éclair dans sa direction. Mais, cette fois, le javelot s'enfonça entre les deux épaules de l'animal et le taureau arrêté net dans son

élan par ce coup mortel tomba d'abord sur les genoux, puis presque aussitôt s'écroula complètement sur le sable de l'arène. Un tonnerre d'applaudissements accueillit la mort du taureau et le gentilhomme français sortit de la piste au milieu des cris enthousiastes et des ovations de la foule.

Le cavalier espagnol sortit avec lui, également acclamé par les spectateurs.

Les fanfares sonnèrent.

Deux nouveaux cavaliers firent leur entrée dans l'arène.

C'étaient comme précédemment un gentilhomme français et un gentilhomme espagnol.

En apercevant le cavalier français qui entrait dans la piste, une jeune fille placée dans les premiers rangs de gradins faillit laisser échapper une exclamation de terreur.

— C'est lui !… murmura la jeune fille en tressaillant.

— Calmez-vous, Blanche-Mignonne ! dit à mi-voix le jeune homme assis à côté de la jeune spectatrice, et qui n'était autre, nos lecteurs l'ont déjà deviné, que le Fils des Trois Mousquetaires.

— C'est lui ! C'est le bourreau de ma pauvre mère ! répéta l'orpheline d'une voix sombre en regardant avec horreur Tristan de Macabreux, qui faisait son entrée dans l'arène en compagnie du cavalier espagnol.

— Courage ! Blanche-Mignonne ! Encore un peu de patience ! L'heure du châtiment approche ! murmura le Fils des Trois Mousquetaires.

Assise à gauche de l'orpheline, dame Jeanne, doña Elvira et la ravissante Paquita prodiguaient leurs plus affectueux encouragements à Blanche-Mignonne.

Don José Pesquito, Mille-Hommes et Baptistin assistaient également à la corrida royale.

Dans l'arène, Tristan de Macabreux armé d'un long javelot et monté sur un superbe cheval noir, s'avançait en souriant orgueilleusement.

— Té ! Monsieur, fit Mille-Hommes en s'adressant au Fils des Trois Mousquetaires, né trouvez-vous pas qué cé misérable Macabreux a l'air d'être bien sûr dé lui ! Il paraît aussi tranquille qu'un toréro dé profession !

— Oui, c'est étrange ! murmura le Fils des Trois Mousquetaires.

« Connaissant par expérience la lâcheté de ce triste personnage, je trouve en effet que son assurance en pareil moment est peu naturelle. »

— Les gentilshommes les plus braves pâlissent toujours un peu malgré eux, lorsqu'ils pénètrent dans l'arène ! fit don José Pesquito. J'ai assisté à plusieurs corridas royales, mais c'est la première fois que je vois un cavalier aussi calme, aussi tranquille et aussi sûr de lui ! Foi de Pesquito !

— Le fait est qu'il n'a pas l'air plus inquiet que s'il pénétrait dans une cage à mouches !… appuya Baptistin.

— C'est étrange ! répéta le Fils des Trois Mousquetaires.

Les trompettes sonnèrent l'entrée du deuxième taureau.

Tristan de Macabreux, en faisant caracoler gracieusement son cheval, vint se placer au milieu de l'arène face au toril.

La porte s'ouvrit, le taureau entra et fondit sur Tristan de Macabreux.

Celui-ci, toujours souriant, la lance au poing, attendait le choc.

L'instant était tragique !

Soudain, lorsque le taureau fut arrivé à portée de sa lance, Tristan de Macabreux lui porta un rapide coup de javelot.

Le taureau, foudroyé, s'écroula sur le sable !

Des applaudissements frénétiques éclatèrent de toutes parts !

Mais d'un geste superbe, Tristan de Macabreux fit cesser les clameurs enthousiastes.

— Un autre taureau ! dit-il en souriant.



Alors ce fut du délire. Les applaudissements crépitèrent de nouveau ! Le roi d'Espagne, le duc d'Anjou et toute la Cour mêlaient leurs augustes acclamations aux acclamations populaires.

En entendant les cent mille spectateurs de la plaza acclamer le nom de Tristan de Macabreux, Blanche-Mignonne était devenue aussi pâle qu'une morte.

— Oh ! quel horrible supplice ! murmura-t-elle. Assister au triomphe du bourreau de ma pauvre mère ! Entendre son nom maudit acclamé par une foule en délire ! Oh ! ce supplice est au-dessus de mes forces ! Partons ! quittons ces arènes ! partons !

Et l'infortunée jeune fille s'apprêtait à quitter sa place, lorsque le Fils des Trois Mousquetaires la retint.

— Patience, Blanche-Mignonne. L'heure approche ! lui dit-il en la forçant doucement à se rasseoir.

— Mais n'entendez-vous point ces vivats, ces applaudissements ! Tristan de Macabreux est devenu l'idole de la foule !

— Tristan de Macabreux est encore plus misérable et plus lâche que je ne le supposais, et tout à l'heure ces vivats et ces acclamations pourraient bien se transformer en cris de haine, en cris de mort !

— Que voulez-vous dire, ô mon vaillant chevalier ?

— Vous le saurez bientôt, Blanche-Mignonne. Mais le taureau réclamé par l'impudent Macabreux fait son entrée dans l'arène. Si ce que je suppose est exact, ce taureau va être tué aussi rapidement que le premier par le duc infâme !

— Mais que supposez-vous, juste ciel ?

Le Fils des Trois Mousquetaires ne répondit rien à l'interrogatoire de Blanche-Mignonne et se contenta de sourire mystérieusement.

Face au toril, Tristan de Macabreux, à qui son Confident-sans-Scrupules venait d'apporter un nouveau javelot, attendait immobile sur son cheval noir l'assaut de son nouvel adversaire.

Comme l'avait prévu le Fils des Trois Mousquetaires, le deuxième taureau s'écroula sur le sol, foudroyé par le coup de lance de Tristan de Macabreux.

Une ovation indescriptible salua ce nouvel exploit du gentilhomme français.

Mais, comme précédemment, d'un geste de magnifique dédain, Tristan de Macabreux coupa court aux applaudissements de la foule.

— Un autre taureau ! dit-il en souriant.

Les fanfares sonnèrent.

Un troisième taureau parut, qui, dès le premier choc, subit le même sort que les deux autres.

— Un autre taureau ! répéta Tristan de Macabreux avec son éternel sourire tranquille.

Alors, ce ne furent plus des cris, ce ne furent plus des vivats qui s'élevèrent de l'amphithéâtre, ce furent de véritables hurlements d'enthousiasme, de frénétiques trépignements !

Les femmes lançaient les fleurs de leurs corsages au héros de la corrida ! Les hommes lançaient leurs chapeaux !

C'était plus que du délire ! plus que de la folie ! c'était quelque chose d'incroyable ! d'inouï ! d'impossible à décrire !

Impassible sous la pluie de fleurs qui tombait dans l'arène, Tristan de Macabreux savourait son fabuleux triomphe, tandis que le Confident-sans-Scrupules lui portait en toute hâte un nouveau javelot pour le quatrième combat.



— Monsieur, fit Mille-Hommes, jé pense qué cé Macabreux a fait un pacte avé lé diable ! Mais jé mé démande pourquoi il change dé lance pour chaque taureau !

— Je le sais, moi ! murmura le Fils des Trois Mousquetaires qui ne perdait pas un seul mouvement de Macabreux. Patience ! nous allons rire !

Le quatrième taureau fit son entrée et, comme les trois premiers, roula foudroyé aux pieds de l'irrésistible héros de la corrida.

— Un autre taureau ! dit simplement Tristan de Macabreux lorsque sa quatrième victime fut étendue raide morte sur le sable.

Et déjà, armé d'une nouvelle lance, il s'apprêtait à combattre un cinquième taureau, lorsqu'un homme enjambant les gradins de l'amphithéâtre et écartant la foule sur son passage s'élança d'un bond dans l'arène !

Cet homme, c'était le Fils des Trois Mousquetaires !

Avant que Tristan de Macabreux n'ait eu le temps de revenir de sa surprise, le Fils des Trois Mousquetaires l'avait désarmé de son javelot et s'écriait d'une voix éclatante :

— Peuple de Madrid, cet homme que tu prends pour un héros n'est qu'un vil imposteur ! Cet homme est le plus lâche des misérables ! et le plus misérable des lâches ! Ses javelots sont empoisonnés !

Une formidable clameur de stupéfaction jaillit des cent mille poitrines de la foule !

— Tu mens, drôle ! rugit Tristan de Macabreux écumant de rage, en s'élançant l'épée haute sur le Fils des Trois Mousquetaires.

— Arrière ! ou je te pique de ton propre javelot ! et nous verrons bien alors si je mens ! répliqua froidement le Fils des Trois Mousquetaires en plaçant la pointe de la lance devant le visage du misérable !

Affolé de terreur en voyant la pointe empoisonnée se dresser devant lui, Tristan de Macabreux tira de toutes ses forces sur les brides de son cheval pour l'arrêter net dans son élan. Sous la brutale pression des mors, l'animal se cabra si brusquement que la pointe du javelot érafla légèrement une de ses pattes de devant.

La malheureuse bête s’abattit aussitôt, terrassée par le foudroyant poison dont la pointe du javelot était enduite.

Entraîné par la chute de son cheval, Tristan de Macabreux avait roulé sur le sol et se relevait au milieu des imprécations et des hurlements de mort poussés par la foule.

Blême d’épouvante, la bouche crispée par un horrible rictus, les yeux hagards et sanglants, le misérable était hideux à voir !

L’infâme gentilhomme se sentait perdu !

La preuve éclatante de sa lâcheté et de son déshonneur venait d’être faite devant les yeux horrifiés de cent mille spectateurs !

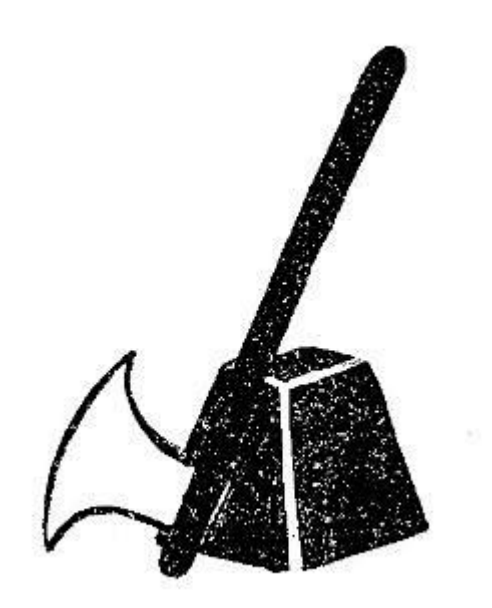
Son odieux et diabolique stratagème venait d’être dévoilé par le Fils des Trois Mousquetaires et de toutes parts des cris de mort retentissaient lugubrement à ses oreilles !

Dans la loge royale, le duc d’Anjou frémissant d’indignation se dressa soudain et d’un noble geste fit comprendre à la foule qu’il allait parler.

Les hurlements du public s’arrêtèrent aussitôt.

Alors, dans le silence impressionnant, le duc d’Anjou prononça d’une voix grave :

— Duc de Macabreux, vous êtes indigne de porter le titre de gentilhomme ! Je vous ordonne de laver dans votre sang l’affront que vous venez d’infliger à toute la noblesse française ! Vous avez une épée ! Épargnez à votre tête le déshonneur de la hache, la honte du bourreau !

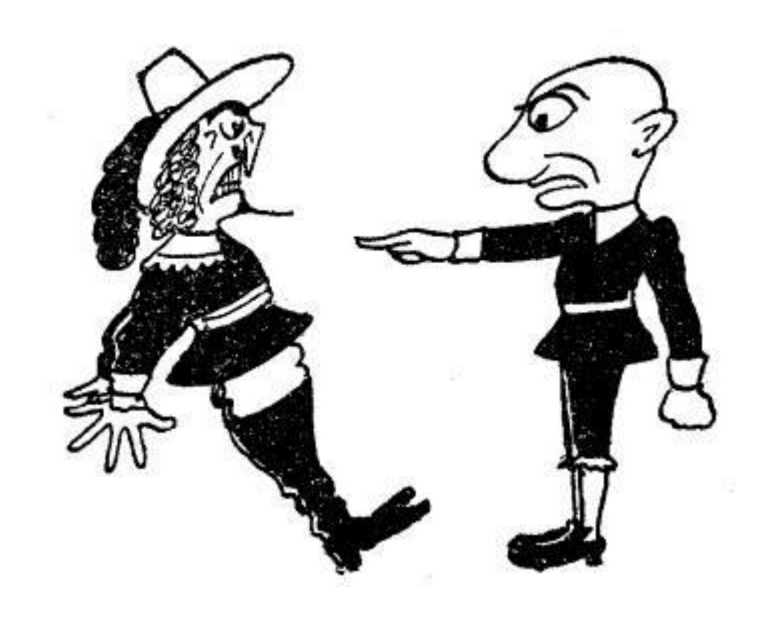




XXI

LE JUGEMENT DE DIEU

Le duc d'Anjou avait à peine prononcé ces paroles que la porte du toril s'ouvrit brusquement et l'« Homme à la tête de veau » s'élançant dans l'arène vint s'arrêter immobile, les bras croisés, en face de Tristan de Macabreux !



Une formidable clameur de stupéfaction ébranla l'amphithéâtre !

Mais, dominant les cris de la foule, la voix tonnante de l'« Homme à la tête de veau » se fit entendre :

— Duc de Macabreux ! vil larron d'honneur ! assassin ! infâme créateur de monstres ! Regarde cette tête ! Es-tu satisfait de ton œuvre ?

— Oh ! balbutia Macabreux qui tremblait de tous ses membres, oh ! je n'avais donc pas rêvé cette nuit ! C'était lui ! cette tête de veau qui me fixait dans les ténèbres ! c'était lui !

— Oui, misérable assassin, c'était moi qui venais t'adresser le suprême avertissement et c'est encore moi qui viens te répéter aujourd'hui, en plein soleil, à la face de tous :

« *Tristan de Macabreux, qu'as-tu fait de ma mère ? qu'as-tu fait de ton fils ? qu'as-tu fait du Pétardier ? et que voulais-tu faire de ma sœur ?* »

— Votre sœur ? votre sœur ? bégaya l'infâme gentilhomme, je ne connais pas votre sœur !

— Vous ne connaissez pas Blanche-Mignonne ? ! s'écria l'« Homme à la tête de veau » d'une voix terrible.

Tristan de Macabreux eut un sursaut de stupeur.

— Blanche-Mignonne, répéta-t-il d'une voix égarée, vous êtes le frère de Blanche-Mignonne ?

— Oui, intervint alors le Fils des Trois Mousquetaires, l'infortunée Blanche-Mignonne que vous poursuiviez sans pitié de vos immondes désirs, la frêle orpheline que j'ai réussi

à soustraire à vos baisers de vampire ! Blanche-Mignonne était la fille de votre lamentable victime de Vaux et du capitaine des Pétardiers que vous fîtes lâchement assassiner par vos spadassins ! Et non content d'avoir déshonoré la mère, assassiné le père, séquestré l'enfant à tête de veau, une tragique fatalité vous poussait, vingt ans plus tard, à déshonorer à son tour la fille de vos victimes, l'orpheline sans défense, la pure et chaste Blanche-Mignonne !

Tristan de Macabreux poussa un rugissement de bête traquée.

Un silence de mort régnait dans la plaza.

Les cent mille spectateurs ne comprenaient rien à l'étrange scène qui se déroulait dans l'arène, mais la foule muette de stupeur devinait que quelque chose de terrible allait se passer !

Penché sur le balcon de la loge royale, le duc d'Anjou, frémissant d'indignation, n'avait pas perdu un mot de l'implacable réquisitoire du Fils des Trois Mousquetaires.

— Que signifie cet étrange mystère ? murmura-t-il.

Et rapidement il donna l'ordre à un officier de sa suite de faire monter le Fils des Trois Mousquetaires dans la loge royale.

Quelques minutes plus tard, le Fils des Trois Mousquetaires était introduit dans la loge du roi d'Espagne.

Pendant que notre héros expliquait en détail la tragédie de Vaux et les sinistres méfaits de Macabreux au duc d'Anjou, l'« Homme à la tête de veau » révélait de son côté,

d’une voix forte, en langue espagnole, les crimes de l’infâme gentilhomme aux spectateurs de la corrida.

Lorsque l’« Homme à la tête de veau » eut fini de parler, une terrible clameur s’éleva de la foule et déjà les milliers de spectateurs qui garnissaient l’immense amphithéâtre enjambaient les gradins pour se précipiter dans l’arène et massacrer Tristan de Macabreux, lorsque d’un geste l’« Homme à la tête de veau » arrêta la foule prête à s’élancer.

— C’est à moi seul qu’il appartient de venger ma pauvre mère ! s’écria-t-il.

— Il a raison ! c’est juste ! hurlèrent en espagnol cent mille voix. À mort le traître ! À mort l’assassin ! Vive l’« Homme à la tête de veau » ! !

Hagard, hébété, claquant des dents, flageolant d’épouvante, Tristan de Macabreux n’était plus qu’une loque humaine.

L’« Homme à la tête de veau » marcha droit sur lui.

— Pitié ! grâce ! balbutia l’immonde et lâche personnage qui croyait sa dernière heure arrivée.

L’« Homme à la tête de veau » saisit l’épée que Tristan de Macabreux serrait convulsivement et la lui arracha d’un geste brusque.

L’infâme gentilhomme pensa que le monstre justicier allait l’égorger avec sa propre rapière.

— Grâce ! s’écria-t-il en se précipitant à genoux, malgré ta tête de veau, tu es mon fils après tout ! Tu n’auras pas l’affreux courage d’égorger ton père !

— Non, répondit froidement l'« Homme à la tête de veau », en lançant loin de lui l'épée de Macabreux, non ! je n'ai pas l'intention de souiller mes mains de votre sang maudit ! Si je vous ai désarmé, si j'ai projeté au loin votre rapière, c'est que vous n'êtes plus digne désormais de tenir une épée comme un loyal gentilhomme !



— C'est vrai ! je suis un misérable ! balbutia hypocritement l'ignoble Macabreux, mais je me repens ! je veux expier mes crimes ! laissez-moi la vie, et je partirai bien loin, dans le désert, je prierai, je me mortifierai, je mènerai l'existence d'un saint ermite, je…

— Non !… interrompit la voix implacable de l'« Homme à la tête de veau » ! En entrant dans cette arène, j'ai fait le serment solennel que l'un de nous deux ne sortirait pas vivant de cette enceinte ! Mais je ne suis pas un assassin ! moi ! et c'est Dieu qui va décider de votre sort !

— Dieu ! murmura Tristan de Macabreux en frissonnant.

— Oui, je vais faire appel au jugement de Dieu ! Restez à genoux, duc de Macabreux ! Restez à genoux et priez !

Alors se tournant vers la loge royale et s'inclinant respectueusement, l'« Homme à la tête de veau » s'adressa au roi d'Espagne.

— Sire ! lui dit-il, je supplie Votre Majesté de vouloir bien ordonner l'entrée d'un taureau dans l'arène ! Je vais m'agenouiller également dans l'arène à quelques pas du bourreau de ma mère et c'est Dieu qui décidera entre nous, par l'intermédiaire du terrible justicier cornu !

— Il n'est pas juste que l'innocent soit exposé aux mêmes dangers que le coupable ! répondit le roi d'Espagne après avoir consulté le duc d'Anjou, j'accorde volontiers l'entrée d'un nouveau taureau, mais quittez l'arène, infortuné jeune homme, et laissez ce misérable criminel expier ses horribles forfaits !

— Non. Sire ! répondit d'une voix ferme bien que respectueuse l'« Homme à la tête de veau », j'ai foi en la justice divine ! Je ne dois pas quitter l'arène ! Que Votre Majesté veuille bien comprendre mon horrible situation. J'ai juré de venger ma mère, mais je ne puis verser le sang de ce misérable qui, malgré tout, est mon père ! Seul, le jugement de Dieu peut résoudre ce tragique cas de conscience ! À lui de choisir entre l'innocent et le coupable ! À lui de prononcer la sentence et d'inspirer le châtiment !

En entendant ces nobles et sublimes paroles, le roi, le duc d'Anjou et tous les seigneurs de la loge royale comprirent que la résolution de l'« Homme à la tête de veau » était inébranlable. Quelques grandes dames de la Cour sentirent leurs beaux yeux se mouiller de larmes.

Le roi consulta rapidement le duc d'Anjou.

Celui-ci se tourna à son tour vers le Fils des Trois Mousquetaires et l'interrogea du regard.

— S'il y a une justice là-haut ! l'« Homme à la tête de veau » ne doit pas mourir par les cornes du taureau ! répondit simplement le Fils des Trois Mousquetaires.



Alors, se penchant légèrement hors de la loge, le roi d'Espagne prononça, d'une voix grave, ces simples mots :

— À *la gracia de Dios !*

— À la grâce de Dieu ! répéta le duc d'Anjou.

L'« Homme à la tête de veau » s'inclina respectueusement pour remercier le souverain, et sans perdre une seconde vint se mettre à genoux, face au toril, à quelques pas de l'endroit où Tristan de Macabreux, vert de terreur, les cheveux dressés sur la tête, était également agenouillé.

Le roi fit un signe.

Les trompettes sonnèrent l'entrée du taureau !

Un silence de mort planait sur la plaza !

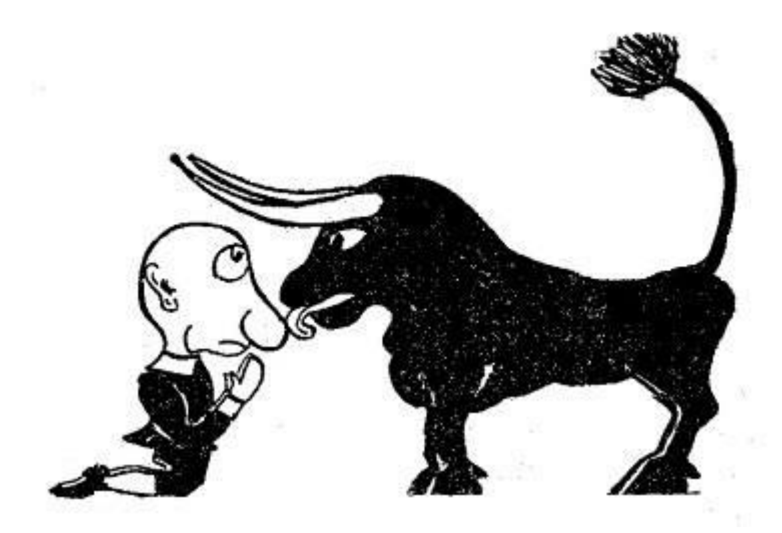
On n'entendait que le bruit étouffé des cent mille cœurs des cent mille spectateurs qui battaient à se rompre dans leurs cent mille poitrines !

La porte du toril s'ouvrit, le taureau entra.

C'était un magnifique taureau noir aux cornes aiguës et recourbées !

En apercevant le terrible animal, Tristan de Macabreux poussa un cri rauque, un hurlement de fou furieux ! Il essaya de se lever pour fuir, mais ses jambes que la terreur paralysait lui refusèrent tout service, et le misérable retomba à genoux sur le sable de l'arène !

Après s'être élancé en bondissant hors du toril, le taureau venait de s'arrêter brusquement et fixait alternativement de son regard sanglant les deux hommes agenouillés dans l'arène. Sa résolution parut bientôt fixée, son regard s'arrêta sur l'« Homme à la tête de veau » et avec un mugissement terrible il s'élança ! Un formidable cri d'épouvante jaillit à la fois de toutes les poitrines.



À genoux, immobile, les bras croisés, l'« Homme à la tête de veau » attendait, avec un calme sublime, la mort qui

galopait vers lui. Soudain arrivé à deux pas de l'« Homme à la tête de veau », le taureau s'arrêta brusquement.

Son regard farouche parut s'adoucir, et il se mit à examiner avec attention la tête de veau de l'homme agenouillé.

Puis satisfait sans doute de son examen, le taureau s'approcha lentement de l'« Homme à la tête de veau » et se mit à lui lécher les joues amicalement.

Un tonnerre d'applaudissements ébranla l'amphithéâtre.

— Bravo toro ! Bravo toro ! hurlèrent cent mille bouches enthousiasmées.

Tout en léchant affectueusement le visage de l'« Homme à la tête de veau », le taureau aperçut soudain Tristan de Macabreux qui, ayant enfin reconquis la complète maîtrise de ses jambes, venait de se relever et s'apprêtait à fuir à toute vitesse.

Interrompant brusquement les tendres caresses qu'il prodiguait à l'« Homme à la tête de veau », le taureau poussa un sinistre mugissement et s'élança rapide comme l'éclair à la poursuite du fuyard.

Tristan de Macabreux poussa un horrible cri de désespoir.

Mais déjà le taureau fonçait sur lui et d'un furieux coup de tête lançait le misérable à quinze pieds dans l'espace.

Le corps de Macabreux tournoya quelques secondes en l'air et retomba.

Le taureau l'attendait et le reçut sur ses cornes. Il le relança une fois encore, le rattrapa et finalement abandonna le

corps pantelant de Tristan de Macabreux sur le sable sanglant de l'arène.

Un nouveau tonnerre d'applaudissements salua le châtiment de l'infâme gentilhomme.

— Bravo toro ! Bravo toro ! hurla la foule.

La porte du toril s'ouvrit et le taureau justicier sortit de l'arène au milieu des acclamations.

Le corps de Tristan de Macabreux gisait immobile au centre de l'arène.

L'« Homme à la tête de veau » s'avança lentement vers le cadavre et d'une voix grave :

— Mère, tu peux dormir en paix à présent ! murmura-t-il. Mère, ton infâme bourreau est mort ! Mère, ton honneur est vengé, Dieu est juste !

— Meurs donc aussi, veau maudit ! rugit soudain Tristan de Macabreux en se redressant dans un suprême effort de haine.

Et avant que l'« Homme à la tête de veau » ait eu le temps de se reculer, il lui plongea jusqu'au manche un poignard dans la poitrine, puis retomba mort, définitivement cette fois !

Sans pousser un cri, l'« Homme à la tête de veau » s'écroula comme une masse sur le cadavre de son assassin ! ! !

*

Dans la petite infirmerie spéciale des Arènes où on l'avait transporté en toute hâte, l'« Homme à la tête de veau » agonisait.

Sa blessure était terrible et ne permettait aucun espoir.

Le Fils des Trois Mousquetaires, Blanche-Mignonne, dame Jeanne, don José Pesquito, doña Elvira, Paquita, Mille-Hommes et Baptistin étaient réunis autour de la couche du moribond. Blanche-Mignonne sanglotait désespérément et pressait avec une infinie tendresse entre ses frêles mains la main déjà décolorée du pauvre monstre.

Comme ranimé par cette douce et fraternelle pression de main, l'« Homme à la tête de veau » ouvrit les yeux.

— Ne pleurez pas, petite sœur, murmura-t-il d'une voix faible, je suis heureux de mourir ! À présent que notre pauvre mère est vengée et que votre persécuteur a subi le juste châtiment de ses crimes, mon âme peut s'envoler sans regret hors de sa monstrueuse enveloppe corporelle !

— Mais vous ne mourrez pas ! nous vous soignerons !… nous vous sauverons !… s'écria Blanche-Mignonne.



— Non, petite sœur, je vais mourir, je le sens. Mais la mort est une délivrance pour votre pauvre frère à tête de veau ! Croyez-moi, séchez vos larmes, petite sœur ! Tout est bien qui finit bien !

Le Fils des Trois Mousquetaires et les assistants se mouchèrent bruyamment tous à la fois pour dissimuler l'émotion qui leur étreignait le cœur.

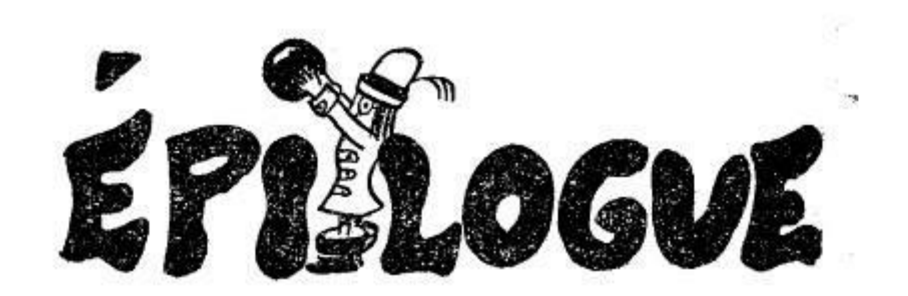
— Avant de mourir, reprit le moribond en faisant signe au Fils des Trois Mousquetaires de s'approcher de sa couche, avant d'expirer, je veux vous remercier une dernière fois, chevaleresque et digne Fils des Trois Mousquetaires. Grâce à votre généreuse bravoure, j'ai pu sortir de la Bastille et venger ma mère ! Grâce à votre héroïque et ingénieuse protection, Blanche-Mignonne, ma bien-aimée petite sœur, a pu échapper aux odieuses poursuites de ses ennemis ! Merci, merci, je meurs… mais mon vœu le plus cher avant de…

L'« Homme à la tête de veau » s'arrêta brusquement, épuisé, haletant, n'ayant plus la force d'achever la phrase commencée.

Mais au moment d’exhaler son dernier soupir, il se raidit dans un effort suprême et prenant entre ses doigts glacés la main de Blanche-Mignonne, il la plaça doucement dans la main du Fils des Trois Mousquetaires.

Heureux d’avoir fait comprendre par ce simple geste quel était son dernier vœu, son vœu le plus cher, l’« Homme à la tête de veau » s’endormit paisiblement de l’éternel sommeil, de ce sommeil implacable et juste qui berce indifféremment têtes de roi, têtes de don Juan ou têtes de veau !





ÉPILOGUE

Quelques mois après les tragiques événements que nous venons de conter, on célébrait à Fontainebleau le mariage de Blanche-Mignonne, la fille du Pétardier, avec le Fils des Trois Mousquetaires. *La Cassonade* était en fête !

Maître Planchet, radieux et rajeuni par l'heureux dénouement du sombre drame dont sa fille adoptive avait été l'héroïne, présidait joyeusement le repas de noce.

Dans son ravissant costume de mariée, Blanche-Mignonne faisait l'admiration de tous les convives.



Inutile de dire que MM. Mille-Hommes et Baptistin profitèrent longuement de cet heureux jour pour écouler un stock important d'histoires gasconnes et marseillaises.

Entraîné par l'exemple des deux infatigables conteurs, l'insipide Abdon voulut à son tour raconter une histoire. Mais malgré d'héroïques efforts de volonté, l'infortuné conteur ne réussit qu'à prononcer ces simples mots : « Il y avait une fois… » et dut se rasseoir au milieu des éclats de rire de l'assistance.

Brutus, le sympathique mouton de garde, fêtait à sa manière cette heureuse journée, en se régalant des nombreux et succulents reliefs du festin.

Le repas venait à peine de se terminer lorsqu'un envoyé du roi fit son entrée.

Louis XIV, que le duc d'Anjou avait mis au courant du drame de Madrid et des exploits du Fils des Trois Mousquetaires, envoyait au modeste héros un brevet de lieutenant aux Mousquetaires.

On juge de la joie de notre héros à l'annonce de cette heureuse nouvelle qui réalisait son rêve le plus cher.

— Té ! Monsieur ! s'écria Mille-Hommes qui ne faisait jamais de différence entre son maître et lui, puisqué nous voilà mousquétaires, à partir d'aujourd'hui, je vais coiffer lé large feutre à long panache !

Le soir, en pénétrant avec sa jeune épouse dans la chambre nuptiale, le Fils des Trois Mousquetaires aperçut avec émotion les portraits de ses pères que, par une délicate attention, le brave Planchet avait transportés à *La Cassonade*.

— Ah ! mes pères !… s'écria le jeune homme en serrant tendrement Blanche-Mignonne sur sa large poitrine, à présent seulement je me sens digne d'être votre fils, puisque je suis mousquetaire comme vous ! Mousquetaire ! ! !

Dans leurs cadres d'or, Athos, Porthos et d'Artagnan semblaient sourire au bonheur des deux jeunes époux !

FIN

À propos de cette édition électronique

Texte libre de droits.

Corrections, édition, conversion informatique et publication par le groupe :

Ebooks libres et gratuits

http://fr.groups.yahoo.com/group/ebooksgratuits

Adresse du site web du groupe :
http://www.ebooksgratuits.com/

—

Juillet 2016

—

– **Élaboration de ce livre électronique** :

Les membres de *Ebooks libres et gratuits* qui ont participé à l'élaboration de ce livre, sont : YvetteT, FrançoiseS, ChristineN, Coolmicro.

– **Dispositions** :

Les livres que nous mettons à votre disposition, sont des textes libres de droits, que vous pouvez utiliser librement, à une fin non commerciale et non professionnelle. Tout lien vers notre site est bienvenu…

– **Qualité** :

Les textes sont livrés tels quels sans garantie de leur intégrité parfaite par rapport à l'original. Nous rappelons que c'est un travail d'amateurs non rétribués et que nous essayons de promouvoir la culture littéraire avec de maigres moyens.

Votre aide est la bienvenue !

VOUS POUVEZ NOUS AIDER À FAIRE CONNAÎTRE CES CLASSIQUES LITTÉRAIRES.